


BOUND
BY
WARDLEY
GUERNSEY

2 vols

DE
L'IMPUISSANCE
ET
DE LA STÉRILITÉ.

I.

Imprimerie de Poussin, rue de la Tabletterie.



DE L'IMPUISSANCE ET DE LA STÉRILITÉ,

OU

RECHERCHES SUR L'ANAPHRODISIE DISTINGUÉE DE L'AGÉNÉSIE ;

Ouvrage destiné aux Personnes mariées qui ne peuvent avoir d'enfans ;

Par M.-E. Descourtilz,

Ancien médecin du gouvernement à Saint-Domingue, et fondateur du Lycée colonial ;

DOCTEUR EN MÉDECINE DE LA FACULTÉ DE PARIS, MEMBRE CORRESPONDANT DE LA SOCIÉTÉ DES SCIENCES PHYSIQUES ET MÉDICALES D'ORLÉANS ; DU CERCLE MÉDICAL ; DE LA SOCIÉTÉ DE MÉDECINE PRATIQUE ; DE LA SOCIÉTÉ LINNÉENNE, ET DE LA SOCIÉTÉ ROYALE D'HORTICULTURE DE PARIS, ETC.

Corpore cùm valido verum natura quiescit.

Rien de plus capricieux que nos organes l'homme n'est jamais moins maître de soi que lorsqu'il veut trop l'être.
(PARISET. Mot *Aiguillette* du *Dictionnaire des Sciences médicales.*)

TOME PREMIER.



PARIS,
MASSON ET YONET, LIBRAIRES,
Rue Hautefeuille, n° 40.

1831.


WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

AUX MANES

DE

MM. Ph. Pinel et Hallé;

HOMMAGE

POUR LES SERVICES ÉMINENS QU'ILS ONT RENDUS A L'ART MÉDICAL PAR LA PROFONDEUR ET L'ÉTENDUE DE LEURS LUMIÈRES, ET FAIBLE TÉMOIGNAGE DE GRATITUDE POUR LES BONTÉS PARTICULIÈRES DONT ILS ONT HONORÉ

Leur ancien et respectueux élève,

Descourtilz,

D. M. P.

AVIS.

Lorsque je soutins, à Paris, ma thèse pour obtenir le doctorat, j'avais choisi pour sujet l'histoire de la fièvre jaune dont je venais tout récemment d'observer les ravages aux Antilles; mais comme on avait traité bien des fois la question de la non-contagion, et que mon suffrage, ou plutôt mon opinion, ne pouvait être d'un grand poids, je me décidai à offrir pour sujet *une névrose des organes de la génération*, dont j'avais observé plusieurs exemples dans mes voyages. J'écrivis donc, d'après les conseils de MM. les docteurs Pinel et Hallé, alors professeurs à la Faculté de médecine de Paris, et mes juges, l'histoire, ou si l'on veut le parallèle de *l'Anaphrodisie* distinguée de *l'Agénésie*.

Après avoir soumis, pendant plus de six mois, mon ouvrage à la censure de ces hommes célèbres, ils me firent l'honneur d'ajouter l'apostille suivante :

« Nous avons lu très-attentivement les propo-
« sitions sur l'anaphrodisie. Ce sujet nous a pa-
« ru traité très-médicalement et avec la décence
« convenable; nous serions fâchés qu'on y chan-
« geât rien, et nous en faisons notre compliment
« à l'auteur. »

Signé LEROUX, doyen.
Vu, signé Pinel, Hallé.

Encouragé par cette bienveillante approbation, je leur demandai la permission de faire paraître mon livre sous leurs auspices ; ils m'accordèrent cette faveur.

J'avais projeté l'impression de l'ouvrage en 1816, mais des raisons particulières, et la mise au jour, 1° de mon *Guide sanitaire des Voyageurs aux Colonies* (1) ; 2° de ma *Flore pittoresque et médicale des Antilles*, 6 volumes et 600 planches coloriées (2) ; 3° de mon *Traité des Champignons* comestibles, suspects et vénéneux (3), en ayant suspendu l'exécution, j'ai consacré quelques veillées à la révision de mon ouvrage sur l'anaphrodisie, que j'offre particulièrement aux époux infortunés qui se trouvent, par cause morale ou physique, sous la pénible influence de cette humiliante syncope des fonctious génitales.

(1) 1 vol. in-8°. La seconde édition vient de paraître avec les *Théories nouvelles sur les Traitemens prophylactiques de la Peste et de la Fièvre jaune*. A Paris, chez Rignoux, rue des Francs-Bourgeois-Saint-Michel, n° 8.

(2) Chez MM. Crosnier et Dréan, rue du Mail, n. 11. 4 francs la livraison.

(3) Ouvrage recommandé par S. E. le ministre de l'intérieur; prix 40 fr., un volume in-8. sur beau papier, accompagné d'un atlas de dix grandes planches doubles représentant plus de 200 espèces. Cet ouvrage se trouve chez M. Maze, libraire, rue de Seine.

AVANT-PROPOS.

« Qui contestera désormais la nécessité des
« monographies pour le perfectionnement
« de nos connaissances thérapeutiques ?
« dit le docteur Alibert (1). »

L'OUVRAGE que nous présentons au public sous les auspices d'un des plus célèbres médecins de l'Europe, de l'Hippocrate français, du réformateur de la médecine ancienne, a été conçu dans l'intention d'établir une distinction sensible entre L'ANAPHRODISIE (syncope génitale) et l'AGÉNÉSIE (stérilité absolue); heureux si nous pouvons satisfaire nos lecteurs par l'analyse des propositions didactiques que nous avons entrepris de développer.

N'osant pas nous confier à nos propres ailes, nous avons souvent puisé dans des sources pures, afin d'étayer nos assertions, et Nicolas Venette (quoique souvent hors de la vérité), l'im-

(1) Mot *dartre* du nouveau Dictionnaire des Sciences Médicales, tom. VIII, pag. 66.

mortel Buffon, Valmont-Bomare, les infatigables observateurs Bonnet, Spallanzani-Leuvenoëk, etc., et parmi les médecins modernes, MM. les professeurs de la Faculté, Pinel, Hallé, Richerand, Dupuytren, etc., MM. les collaborateurs du nouveau *Dictionnaire des Sciences Médicales,* MM. de L....., Latour, Elie-Calabre-Debreuze, Mestivier, etc., nous ont fourni les matériaux d'un édifice que nous osons consacrer à l'avancement de la science, et à la gloire d'un de ses plus célèbres architectes.

Nous avons écrit pour tous les âges, c'est pourquoi l'adolescence, l'âge viril et la vieillesse, trouveront des avis salutaires, qui, s'ils sont déjà avérés, ne perdent point de leur intérêt à être répétés.

Le mot *Recherches* sur l'anaphrodisie, que porte le titre de cet ouvrage, indiquant le soin que nous avons pris de rassembler ici tout ce qui avait rapport à cette matière, nous avons dû compulser les différens auteurs, et citer leurs propres écrits pour ne pas dénaturer leurs expressions

Qui dit *Recherches*, ne dit pas *Découverte et innovation.* Ne paraît-il pas tous les jours des

traités sur les fièvres, et sur les autres maladies connues, qui ne servent qu'à grossir les milliers de ces ouvrages? On n'en connaît point encore sur l'anaphrodisie ; tel est le motif qui nous a décidé à rassembler dans un seul cadre ce qu'on pouvait réunir sur cette matière. Nous avons été encouragé dans nos efforts par la bienveillance de M. Pinel, qui a daigné approuver cette monographie, en nous permettant de la publier sous ses auspices.

Nous renouvelons plusieurs fois nos conseils aux jeunes gens efféminés, et nous les engageons, avant qu'ils contractent le plus saint des nœuds, à remédier aux abus de leur jeunesse, et à ne pas fournir à la postérité des enfans valétudinaires, tristes fruits des derniers efforts de leur tempérament épuisé (1), qui peut à peine réfléchir pendant quelques instans les dernières étincelles de leur vigueur passée. Nous

(1) Il faudrait, en amour, être économe de ses plaisirs. Des enfans d'un père usé par la débauche doivent-ils partager la faute de leur père? Nous devons, comme médecin, prévenir ces accidens par des conseils au moyen desquels on pourra se maintenir en bonne santé, et payer à l'hymen le doux tribut qui lui est dû.

leur disons avec M. de H... (de l'*Homme et de la Femme*, t. 1er, pag. 7) :

« C'est à vous, hommes, qui voulez remplir les devoirs de la société, qui voulez lui être utiles en y ajoutant de nouveaux individus, c'est à vous, dis-je, à examiner si vous en êtes dignes. et vous le serez dès que vous en aurez un ardent désir. Ne vous arrêtez pas à ces éclairs de tempérament qui s'élancent avec les premiers feux de la puberté..... Jeune homme, la nature prépare en vous des germes pour la postérité, mais ne vous hâtez pas de les faire éclore. Imitez-la, cette nature qui prépare de nouveaux plaisirs à vos sens : les boutons tendres et délicats, qui percent l'écorce d'un arbrisseau, se montrent peu à peu ; insensiblement ils s'épanouissent, les fleurs paraissent.... ; elles se flétrissent si une main sacrilége y touche, et les fruits qui devaient leur succéder..... n'y pensez plus, jeune homme, tout est perdu. »

« Vous, en qui l'habitude de jouir a rendu le plaisir nécessaire, vous, à qui le libertinage et la débauche ont tenu lieu de volupté, vieillard impuissant, qui voulez encore jouir, ne faites plus accroire qu'une chaleur vive circule dans vos veines ; n'épuisez pas les faibles ressources de la

pharmacie, pour réveiller des sens assoupis par des jouissances excessives et prématurées : ne consultez pas vos désirs, mais la nature et vos forces ; si vous pouvez être utiles à la société, ce n'est point en lui donnant des hommes qui, dès le printemps de leur âge, annonceront la vieillesse et la décrépitude. »

Ce Traité d'Anaphrodisie est donc particulièrement écrit en faveur de ces époux vertueux, qui sont privés de la faculté de se reproduire, et de payer leur tribut à la postérité, par cause de vices passagers ou d'affections morales, contre lesquels nous avons indiqué un traitement qui nous a toujours réussi dans l'un et l'autre cas.

La route peu frayée dans laquelle nous nous hasardons d'un pas tremblant, aurait lieu de nous alarmer sur l'insuffisance de nos moyens, sans l'espoir que nous avons d'être approuvés dans notre marche difficile, par l'indulgence de nos lecteurs. Ces juges voudront bien reconnaître que souvent la bonté de l'intention et la pureté du motif doivent faire excuser l'insuffisance des moyens, et qu'ainsi :

Cum desunt vires tamen est
Sæpe laudanda voluntas.

Pour procéder avec ordre à notre travail, et faire connaître la marche que nous avons suivie, nous le diviserons en huit classes ou sections.

SECTION PREMIÈRE.

NOSOLOGIE.

L'Anaphrodisie, considérée sous le rapport de la nosologie, ou la nature de cette affection, est une *névrose aphroditique*, ou des parties de la génération, et classée par M. le professeur Pinel, Ordre III, Genre LVI de sa *Nosographie philosophique*, t. II, p. 111.

Ce chapitre offrira quelques considérations préliminaires, donnera la définition de l'anaphrodisie, et exposera ensuite son parallèle avec l'agénésie, et le sommaire des causes qui produisent l'impuissance en amour.

SECTION SECONDE.

ETIOLOGIE.

L'Etiologie devant désigner les causes de l'anaphrodisie, on trouvera successivement :

Chapitre premier. La description anatomique des parties génitales dans les deux sexes.

La structure de ses organes; ses modifications, soit que la nature en ait altéré les formes extérieures, en plus ou en moins; soit que, par caprice, elle les ait frappées d'irrégularités, de maladies extraordinaires, de phénomènes, enfin, qui semblent en opposition avec les lois de l'économie animale.

Chap. II. La connexion des parties génitales avec les autres organes.

Chap. III. Le développement des causes générales, constitutionnelles ou individuelles de l'Anaphrodisie et de l'Agénésie, données en aperçu à la fin de la section précédente.

SECTION TROISIÈME.

SÉMÉÏOTIQUE.

La séméïotique ayant pour but de démontrer les signes et indications propres à l'anaphrodisie, on les exposera dans un précis sous forme d'introduction; on décrira ensuite succinctement tout ce qui concourt à la copulation, savoir :

Chapitre Ier. De l'influence du pouvoir, et des préludes de l'amour pour parvenir à l'union des deux sexes.

Chap. II. Du coït parfait; du coït imparfait, ou Anaphrodisie.

Chap. III. De la fécondation, de la stérilité, ou Agénésie.

Chap. IV. Des effets de l'imaginaton capables de produire l'Anaphrodisie.

Chap. V. De l'Anaphrodisie produite par des passions exaltées.

Chap. VI. De l'Anaphrodisie ayant pour cause les excès de tout genre.

SECTION QUATRIEME.

SYMPTÔMATOLOGIE.

Cette section contiendra plusieurs observations recueillies dans les deux sexes, et rappellera les symptômes propres à l'Anaphrodisie.

SECTION CINQUIÈME.

HYGIÈNE.

L'Anaphrodisie, considérée sous le point de vue hygiénique, fera le sujet de cette cinquième section. C'est pourquoi, d'après le système ingénieux du célèbre professeur Hallé :

1° Les *circumfusa* comprendront le climat, l'air, le froid, la chaleur, la lumière, les saisons, la pluie, les brouillards, la neige, etc.

2° Dans les *applicata*, on réunira l'influence des vêtemens, des bains, des frictions, des onctions, des lotions, etc.

3° Parmi les *ingesta*, on trouvera les substances alimentaires, les boissons, etc.

4° Dans les *excreta*, les excrétions alvines, urinaires, les menstrues, les lochies, le sperme, les larmes, l'épistaxis ou saignement de nez, le flux hémorroïdal, la suppuration des plaies.

5° Dans les *gesta*, l'action volontaire des muscles et des organes, les veilles, le sommeil, le mouvement, le repos.

6° Dans les *percepta*, les fonctions dépendantes des nerfs de la vie animale, les sensations, les affections de l'âme, et les fonctions intellectuelles.

SECTION SIXIEME.

ALKOLOGIE OU THÉRAPEUTIQUE.

Les deux chapitres suivans offriront :

1° Le traitement curatif ou radical de l'Anaphrodisie.

2° Le traitement prophylactique.

SECTION SEPTIÈME.

MÉDEDINE LÉGALE.

On y considèrera l'Anaphrodisie sous le point de vue de médecine légale.

SECTION HUITIÈME ET DERNIÈRE.

APHORISMES SUR L'ANAPHRODISIE.

Cette section sera divisée en trois parties, savoir :

1° Conclusion sur l'Anaphrodisie.

2° Propositions et aphorismes sur le même sujet.

3° Aphorismes d'Hippocrate.

Combien de fois, dans notre pénible travail, n'avons-nous pas envié la plume brillante des Chaumeton, des Pariset, des Alibert, des Virey, etc, etc.... !

L'éloquence, cette électricité du cœur humain, n'étant pas donnée à tous, nous serons rapide dans notre course, et, pour la rendre moins ennuyeuse, nous ne nous appesentirons pas sur tout ce que les sciences ont de sérieux.

Nous devons prévenir, avec M. de Montégre

(*mot continence* du nouveau *Dict. des Sciences Méd.*) : « Les personnes qui jetteront les yeux sur cet écrit, que toute la gravité et la dignité même du caractère médical ne saurait en faire entièrement disparaître le danger. Que le commun des lecteurs s'arrête donc ! cet ouvrage ne saurait convenir qu'à ceux qui veulent voir l'homme dans toute sa nudité (1). »

En effet, ces recherches sur l'Anaphrodisie sont forcément un peu licencieuses : nous prions donc nos lecteurs de nous pardonner les expressions techniques que nous serons foreés

(1) Qui pourra croire aux scrupules de certains médecins et des curieux qui ont les ouvrages de *Venette* et de *Meibomius* entre les mains, et au prétendu scandale que peut offrir ce Traité, si l'on consulte les mots *accouplement*, *aiguillette*, *coït*, *conception*, *congrès*, *copulation*, etc., du nouveau Dictionnaire des Sciences Médicales, offert comme modèle d'instruction à tous les médecins? On se persuadera aisément alors que dans le cours de mon ouvrage, je n'ai rien dit de plus graveleux que ce que je cite du dictionnaire, et que sous ce rapport mon Traité d'anaphrodisie ne doit point craindre la sévérité de la censure, puisqu'on n'y trouvera aucune expression obscène, aucun terme, qui ne soient usités dans le langage médical.

d'employer. Alors, comptant sur leur indugence, nous nous écrierons avec Montaigne :

« Qu'a fait aux hommes l'action génitale si naturelle, si nécessaire et si juste, pour n'oser en parler sans vergogne, et pour l'exclure des propos sérieux et réglés? Nous prononçons hardiment tuer, dérober, trahir, et cela, nous n'oserions qu'entre les dents?.....

(MONTAIGNE, *Essais*, liv. III, chap. 5.)

DE
L'IMPUISSANCE
ET
DE LA STÉRILITÉ.

SECTION PREMIÈRE.

NOSOLOGIE.

§ I.

L'ANAPHRODISIE, *anaphrodisia, defectus concupiscentiæ venereæ,* désignée également par le mot impuissance, *impotentia*, défaut de pouvoir, incapacité d'exercer l'acte vénérien; l'anaphrodisie est, selon nous, une syncope génitale, ou suspension des sensations nécessaires pour une parfaite copulation; du verbe Συγκόπτω, je coupe, je retranche.

Le D. Fercoq, dans sa synonimie, ne paraît point distinguer l'impuissance de la stérilité, car ces mots sont ainsi confondus :

DÉNOMINATION ANCIENNE.	DÉNOMINATION NOUVELLE.
Anaphrodisis de Cullen.......	Dyspermatisme.
———— de Sagar........	
———— de Sauvages.....	
Agénésia de Vogel...........	Anaphrodisie, cl. 4[e], ord. V, sous-ordre I[er], genre I[er]. Névrose aphroditique ou des parties de la génération. (Pinel., *Nos. phil.*, t. II.)
Anaphrodisie de Sauvages.....	
Anaphrodisia de Cullen.......	
Atechnia, Pathol. method.....	
———— de Sagar........	
Impuissance.................	
Stérilité.....................	

§ II. NOSOLOGIE. — DÉFINITION.

L'impuissance, ce mot à double sens qu'on a toujours confondu avec celui de stérilité, désigne spécialement, selon nous, l'incapacité ou l'impossibilité d'exercer l'acte vénérien. L'état d'impuissance nous semble parfaitement indiqué par le mot Anaphrodisie, composé de α privatif, *sans; αν* pour l'euphonie, et de Αφροδίσια, *voluptas venerea, amor, coïtus.* C'est par une conséquence déduite de ce raisonnement, que le mot *syncope génitale* nous paraît mieux convenir que celui de *frigidité vénérienne,* puisque, le plus souvent, cette suspension passagère des fonctions génitales est le résultat d'une pénible affection de l'âme, ou de trop violens désirs qui ne sont que passagers, et causent une

émission de liqueur séminale trop prématurée.

Le double sens que l'on a donné jusqu'à ce jour à l'impuissance, sous la fausse dénomination de stérilité, offrant une idée incomplète de la névrose des organes générateurs dont il est ici question, nous distinguerons, dans le cours de cet ouvrage, l'anaphrodisie, ou impuissance, de l'Agénésie, ou stérilité, afin de ne causer ni erreur, ni méprise.

L'anaphrodisie, impuissance, ou syncope génitale, est donc une névrose des organes de la génération, classée, par le professeur Pinel, ordre III, genre LVI de sa *Nosographie philosophique*, tome II, page 3.

Le siége de l'anaphrodisie constatée par la syncope génitale, qui cause l'impuissance, est, chez l'homme, dans les corps caverneux privés momentanément de l'affluence du sang nécessaire à déterminer l'action, ce que prouve, en ce cas, le dyspermatisme, qui annonce que le désir est ardent, mais que les facultés motrices sont nulles.

Chez la femme, dans un vagin trop abreuvé ou devenu insensible au prurit vénérien, etc.

§ III (1).

Cette impuissance peut être absolue ou relative, ou accidentelle ; directe ou indirecte, constitutionnelle ou locale, permanente ou passagère, ou due, enfin, soit à une affection organique, soit à un simple trouble dans les fonctions.

§ IV.

Elle est *absolue* lorsqu'elle dépend de l'absence des organes génitaux.

§ V.

Elle peut être *absolue* lorsque les organes génitaux existent, mais vicieusement conformés, ou pathologiquement altérés.

§ VI.

Elle est *relative* lorsqu'elle dépend d'un défaut de proportion dans les parties qui, dans le congrès, doivent concourir à l'acte générateur.

(1) Ces propositions ont été soutenues par l'auteur à la Faculté de Médecine, le 31 décembre 1814, et insérées dans le Dictionnaire des Sciences Médicales, au mot *Impuissance*.

§ VII.

Elle est *constitutionnelle,* lorsqu'elle dépend d'un tempérament apathique et très-froid, ou qu'elle est une conséquence de la débilité générale qui frappe tous les systèmes.

§ VIII.

Elle est *locale*, lorsqu'un individu, doué de certaine vigueur, et d'un tempérament d'ailleurs bien constitué, éprouve une faiblesse et une inertie marquées des organes génitaux exclusivement.

§ IX.

Elle est *directe,* lorsqu'elle résulte de la frigidité du tempérament, de la faiblesse générale de l'économie, ou de l'inertie particulière des organes génitaux.

§ X.

Elle est *indirecte* ou *éventuelle* lorsqu'elle existe nonobstant la vigueur du tempérament et la bonne conformation des parties génitales, et qu'elle est due à la concentration des forces vitales sur un point quelconque.

§ XI.

Elle est *permanente*, lorsque la cause qui la

produit persiste elle-même, et tient sans cesse sous son influence les organes génitaux.

§ XII.

Elle est *passagère*, au contraire, toutes les fois qu'elle dépend d'une cause qui n'a dû affaiblir que momentanément les organes générateurs, ou d'une affection morale qui a pu suspendre l'activité de ces organes, mais dont la cessation les laisse libres ensuite de remplir les fonctions auxquelles la nature les a destinés.

§ XIII.

Elle est *organique* lorsqu'elle résulte, comme nous l'avons dit plus haut, de la perte de quelques parties, ou de leur mauvaise conformation, ou de leur altération organique.

§ XIV.

D'après ce qui précède, il est évident que cette affection peut être produite par des causes physiques et par des causes morales.

§ XV.

Les causes physiques susceptibles de la produire sont :

1° La perte des parties génitales ;

2° Le défaut de conformation de ces parties ;

3° Leur position vicieuse ;

4° Les maladies organiques dont elles peuvent être atteintes, telles que le cancer de la verge, de l'utérus, etc. (*Voy.* sect. II, chap. 3.)

5° Leur désorganisation ;

6° Leur affaiblissement ou leur inertie ;

7° Le trouble ou l'altération de leurs fonctions ;

8° La faiblesse ou l'épuisement général, quelle qu'en soit la cause ;

9° La faiblesse ou la débilité plus particulière des organes génitaux, due à des jouissances vénériennes anticipées, à l'abus de ces mêmes jouissances, ou à celui plus dangereux encore des plaisirs solitaires, ou de la masturbation ;

10° La précocité ou l'avancement de l'âge.

§ XVI.

Les causes morales susceptibles de la déterminer sont :

1° Toutes les affections de l'âme ;

2° Les méditations profondes et soutenues ;

3° L'exaltation de l'imagination ;

4° L'excessive vivacité des désirs, ou l'excès de l'amour même.

§ XVII.

Toute passion fortement débilitante peut produire l'*anaphrodisie*, en jetant dans le collapsus l'économie en général, et les organes génitaux en particulier.

§ XVIII.

Toute passion fortement excitante peut la produire également, en concentrant l'activité nerveuse sur un point particulier, tel que la tête ou le centre épigastrique, et en la détournant ainsi des organes génitaux.

§ XIX.

Une passion débilitante ou excitante, quoique trop faible pour exercer subitement son influence sur l'ensemble de l'économie, peut cependant, à raison de sa cause et de son origine, concentrer ses effets sur l'organe de la virilité, et être assez puissante pour paralyser momentanément cet organe, et suspendre ses fonctions.

§ XX.

Quelques affections de l'âme ont une influence plus directe et plus immédiate sur la production de l'anaphodisie, telles sont :

1° L'antipathie de deux individus l'un pour l'autre;

2° Le dégoût inspiré par la laideur, la malpropreté, la mauvaise odeur de la sueur ou de l'haleine, la mauvaise santé, des affections hideuses de la peau; l'écoulement abondant des fleurs blanches, l'existence de certaines maladies, la crainte d'en contracter de contagieuses.

3° La honte qui naît d'une pudeur excessive;

4° La timidité qui accompagne un amour respectueux;

5° Le défaut de confiance en ses forces;

6° La crainte d'une surprise dangereuse et présumée possible.

§ XXI.

Malgré l'ardeur du tempérament, la violence des désirs, la parfaite organisation et la puissante activité des parties génitales, l'action de celles-ci peut se trouver momentanément suspendue ou intervertie par une excitation cérébrale très-vive, une contention d'esprit très-forte, ou une méditation très-profonde.

§ XXII.

La crédulité des gens de la campagne les expose beaucoup plus que les habitans de la ville

à une espèce d'anaphrodisie résultant des impressions qu'exercent sur leur faible imagination de prétendus sorciers qui, comptant sur leur imbécilité, les paralysent tout-à-fait, en les menaçant de leur nouer l'aiguillette.

§ XXIII.

Il n'est pas impossible, mais cependant il est rare, que chez eux cette névrose reconnaisse pour causes l'excès d'amour, l'exaltation de l'imagination, les préocupations morales, etc.

§ XXIV.

Les habitans des villes, au contraire, sont beaucoup plus sujets à l'impuissance vénérienne, en raison de la multiplicité des causes physiques et morales auxquelles ils se trouvent exposés, et en raison surtout de la précocité de la puberté, de l'inertie des organes due à des plaisirs anticipés ou abusifs, et du travail d'une imagination ardente.

§ XXV.

Les veilles excessives, les études soutenues, en épuisant les forces en général, et en concentrant dans le cerveau l'activité nerveuse, privent les organes génitaux de la somme de vitalité

dont ils ont besoin pour exécuter leurs fonctions, et produisent ainsi l'anaphrodisie.

§ XXVI.

Le développement précoce de la puberté, soit naturel, soit qu'il ait été hâté par des lectures licencieuses, des spectacles obscènes, des peintures voluptueuses, ou toute autre cause propre à exciter l'imagination, et à porter les jeunes gens au dangereux abus des jouissances, ou à celui plus grand encore des plaisirs solitaires ou de la masturbation, amène le même résultat.

§ XXVII.

La continence rigoureuse et long-temps prolongée jette les organes génitaux dans une espèce de sommeil ou d'engourdissement qui la produisent également.

§ XXVIII.

Parmi les causes de débilité générale susceptibles de produire cette affection, on doit regarder comme très-puissante le défaut de nourriture, ou le mauvais choix des alimens; le mauvais régime, l'abus habituel et long-temps prolongé des liqueurs spiritueuses directement ex-

excitantes, et jetant ensuite l'individu dans une prostration générale, absolue et souvent irremédiable.

§ XXIX.

L'abus accidentel des liqueurs spiritueuses et enivrantes ou l'état d'ivresse, l'abus des plaisirs de la table, ou la surcharge de l'estomac, peuvent aussi momentanément causer l'anaphrodisie.

§ XXX.

Cette névrose peut être aussi déterminée par l'action spéciale de certaines substances, telles que le nénuphar, les semences froides, le nitrate de potasse, le camphre, les cantharides, etc., sur la sensibilité propre des organes génitaux.

§ XXXI.

La paralysie des muscles des cuisses et des lombes, et surtout celle des muscles érecteurs et éjaculateurs, la constituent nécessairement.

§ XXXII.

Elle est aussi la suite du dyspermatisme, et de l'éréthisme violent désigné sous les noms de *priapisme* et de *satyriasis*.

§ XXXIII.

Elle peut être le résultat d'une indisposition passagère, ou de jouissances récentes et multipliées.

§ XXXIV.

Elle est aussi la suite du trouble causé par les maladies graves et générales, et de l'épuisement qu'elles déterminent, lorsque ces maladies ont produit un grand désordre, lorsqu'elles ont été longues ou chroniques, ou enfin lorsque les convalescences ont été lentes et difficiles.

§ XXXV.

Des saignées fréquentes, des hémorragies habituelles, des ménorrhées excessives, d'autres évacuations abondantes, les maladies, graves et longues dont nous venons de parler, ou toute autre cause très-débilitante, peuvent non-seulement produire l'anaphrodisie, mais encore faire cesser tout-à-coup une passion tendre préexistante, quelque vive et forte que puisse être passion dans son principe.

§ XXXVI.

Elle peut encore être produite par l'influence

d'une température extrêmement chaude, ou excessivement froide.

§ XXXVII.

Néanmoins, la chaleur constante et élevée, qui généralement affaiblit le ressort des solides et diminue très-sensiblement les facultés motrices, semble ne pas étendre cette influence à la contractilité particulière des organes génitaux; au contraire, dans les pays méridionaux et au colonies surtout, la chaleur augmente la puissance des facultés vénériennes, et diminue d'autant celle des facultés motrices.

§ XXXVIII.

C'est à cette influence de la température que les peuples du nord doivent d'être ordinairement très-forts et athlétiques, et que, chez eux, l'amour n'est point une passion, mais le plus souvent le simple sentiment du besoin, tandis que dans les pays chauds cette passion s'exprime toujours de la manière la plus impétueuse, et se présente partout sous l'aspect d'une fièvre brûlante.

§ XXXIX.

Il ne faut pas confondre l'ANAPHRODISIE avec

l'ngénésie. La première, ainsi que nous l'avons définie, et que son nom l'indique, consiste dans l'impuissance d'exécuter l'action vénérienne ou le coït.

La seconde, dont le nom dérive de a privatif, et de γενεσις génératio, indique la stérilité ou l'impuissance de procréer; par conséquent, elle peut exister sans anaphrodisie, et chez des individus très-aptes et même très-enclins à l'action vénérienne.

§ XL.

D'après cette proposition, un individu peut être stérile sans être impuissant, mais il ne peut être perpétuellement impuissant sans par cela même devenir stérile.

§ XLI.

Quoique le pénis ne doive point aux poils dont il est recouvert à son orrigine la faculté d'entrer en érection, cependant, comme le développement et la richesse du système pileux en général est un des caractères de la force et de la vigueur, il est juste de convenir que l'absence de la barbe au menton, et celle des poils aux parties génitales, doivent être de fortes preuves de la faiblesse de ces parties, et de leur inapti-

tude à remplir les fonctions auxquelles la nature les avait déstinées.

§ XLII.

Aussi la figure imberbe, le teint pâle et décoloré, la voix claire, aigüe et perçante, les yeux tristes et mornes, la paresse et la lenteur dans les mouvemens, les testicules peu volumineux, comme flétris, pendans, et sans fermeté, les cordons spermatiques grêles, le scrotum flasque, le gland ridé et peu sensible, l'absence du système pileux aux parties génitales, l'apathie morale, la pusillanimité, la crainte au moindre mouvement, sont autant de symptômes d'anaphrodisie et d'agénésie, et quand on les trouve tous, ou en majeure partie réunis, on peut raisonnablement conclure que l'individu qui les présente est inhabile à la copulation et à la génération.

§ XLIII.

Deux individus, d'un sexe différent, dont les organes génitaux, bien conformés, auraient entre eux des proportions favorables, et seraient doués d'une énergie suffisante non-seulement pour exécuter l'acte vénérien, mais aussi pour procréer, pourraient encore néanmoins n'offrir qu'une union tout-à-fait stérile, à raison, ou d'un

défaut de corrélation entre le germe et la liqueur fécondante, ou du défaut de coïncidence dans le développement et le partage du sentiment de volupté indicible qui semble précéder et surtout accompagner le moment de la fécondation.

§ XLIV.

Lorsque les diverses parties qui concourent à l'exécution du coït ne sont pas également excitables chez le même individu, le défaut de rapport qui existe entre elles peut donner lieu à l'anaphrodisie.

§ XLV.

Aussi, l'influence rapide de l'imagination sur les testicules et les vésicules séminales, pouvant donner lieu à l'excrétion de la liqueur spermatique, ou à l'éjaculation proprement dite, avant l'érection du pénis, il en peut résulter que cette érection soit empêchée, et s'évanouisse avant d'être complète; car, le plus souvent, les désirs et les facultés s'affaiblissent, et s'éteignent même, aussitôt après l'émission du sperme.

§ XLVI.

De là, il résulte qu'il faut, pour le libre exer-

cice des fonctions, et pour entretenir le jeu des organes génitaux en particulier, qu'il y ait toujours un équilibre parfait, une harmonie constante, une corrélation réciproque, entre l'énergie du système musculaire et la susceptibilité du système sensitif.

§ XLVII.

Il faut encore, pour le libre et parfait accomplissement du coït, réunir certaine tranquillité de l'âme à la validité du corps et à la force des organes générateurs. Nous disons certaine tranquillité, parce que, l'amour moral s'unissant toujours, ou presque toujours, dans l'homme, à l'amour physique, il est impossible que l'excitation nerveuse de l'organe génital, que l'on peut considérer comme le sens de l'imagination, n'allume pas plus ou moins vivement cette dernière; bien plus, il est même juste de convenir que, le plus souvént, l'activité des organes générateurs est éveillée et mise en jeu par la seule influence de l'imagination.

Nous ne voulons donc parler que de cette tranquillité de l'âme qui résulte de sa confiance dans les facultés du corps, et de l'éloignement de toutes les autres affections étrangères, vives ou profondes, qui pourraient la distraire.

§ XLVIII.

Par la conformation particulière de ses organes, la femme peut toujours se prêter aux transports amoureux de l'homme, sans y être appelée ni par ses goûts, ni par ses désirs ; mais alors elle n'y joue qu'un rôle purement passif; et, au milieu de cet abandon, de cette complaisance, ou, si l'on veut même, de ce sacrifice, ses organes peuvent être absolument endormis et inactif.

§ XLIX.

Il suit de cette proposition que, si l'on considère l'anaphrodisie comme résultant de l'impossibilité physique d'exécuter le coït, les femmes ne pourront en être affectées que par l'altération organique des parties essentielles à la génération, et que les causes, physiques ou morales, propres à affaiblir ces parties ou à troubler leurs fonctions, ne pourront mettre la femme dans l'impossibilité de se prêter aux désirs de l'homme. Mais, si le coït parfait, ou la véritable copulation, dépend du concours égal et réciproque des deux sexes, la femme peut rencontrer, de même que l'homme, des circonstances qui, chez elle, éteignent le feu de ses désirs (1), paraly-

(1) Voyez section IV.

sent ses organes, et la rendent ainsi, soit momentanément, soit constitutionnellement, anaphrodite.

§ L.

Si la conformation des parties qui, chez la femme, servent à la copulation, la met à même de recevoir presque toujours, au moins d'une manière passive, les embrassemens de l'homme, et l'expose moins que lui à l'anaphrodisie, d'un autre côté, à raison de la complication de son système générateur, à raison de son extrême susceptibilité, et de l'influence plus prolongée qu'elle exerce sur le produit de la fécondation, elle est plus fréquemment frappée d'agénésie ou de stérilité. Ainsi,

La frigidité de son tempérament;

Un embonpoint excessif (1);

Le mauvais état des ovaires et des trompes;

L'altération ou la faiblesse des germes;

La disposition peu favorable de l'utérus;

Tous les vices de conformation extérieurs susceptibles de nuire à la conception ou au développement du produit de la conception;

Une ménorrhagie abondante et irrégulière; une leuchorrée constante, âcre et putride, abreu-

(1) Voyez chap. 3, sect. III.

vant et irritant l'orifice sexuel, et détruisant, ou directement ou sympathiquement, la sensibilité propre de ces parties, sont autant de causes ou de circonstances susceptibles de nuire à la procréation (1).

§ LI.

Par conséquent, la chlorose, la torpeur de l'utérus, qui la détermine ou qui en résulte, le défaut, l'abondance ou l'irrégularité des menstrues, et toutes les causes relatées plus haut, sont autant de symptômes propres à signaler chez les femmes l'agénésie ou la stérilité (2).

§ LII.

Nonobstant la parfaite conformation des parties internes de la génération, et l'activité des fonctions secrétoires des testicules, le pénis pouvant se trouver incapable d'érection par la paralysie de ses muscles, ou par quelque vice contraire, l'anaphrodisie peut, dans ce cas, exister conjointement avec les désirs les plus vifs et l'appétit vénérien le plus prononcé.

(1) Voyez, pour le développement de ces causes, le chap. III de la section II.

(2) *Idem.*

Or, il est constant que la définition donnée jusqu'à ce jour, de l'anaphrodisie, n'est pas exacte, et que cette maladie ne consiste point dans la perte de l'appétit vénérien, mais dans la suspension, la subversion ou l'abolition des facultés propres à satisfaire cet appétit. (*Voy.* l'Observation 1re du chap. III, sect. II.

§ LIV.

Par suite de cette loi, que plus un organe agit, plus il se développe et s'accroît au préjudice des autres parties, il résulte que, chez les gens de lettres, l'encéphale absorbe toute l'activité aux dépens des parties génitales, qui sont souvent émaciées et flétries; que les athlètes, portefaix et gens de travail, qui d'ailleurs ont le système musculaire très-développé, sont aussi très-mal partagés du côté des parties génitales; tandis que chez les libertins de profession, les idiots et les imbécilles, dont l'encéphale est dans un état de stupeur et d'engourdissement, les parties génitales offrent souvent des proportions monstrueuses, et quelquefois une activité surprenante, quand ces individus ne sont pas épuisés (1).

(1) On peut consulter les sections suivantes pour le développement et l'application des propositions ci-dessus.

SECTION SECONDE.

ÉTIOLOGIE.

CHAPITRE PREMIER.

Descriptions anatomiques des Parties Génitales dans les deux Sexes.

L'ACTE de la génération est une fonction destinée à renouveler les individus et à servir à la propagation de l'espèce. Elle nécessite le concour des deux sexes, qui, toutefois, n'y sont aptes qu'après être parvenus à l'âge de puberté.

Les sexes diffèrent entre eux non-seulement par les organes génitaux, mais par des caractères tirés des différentes parties du corps.

L'homme (*planche* 1re) présente outre la force et la vigueur, un teint plus coloré que celui de la femme, des formes plus rudes; il est le seul animal qui, en tout temps, puisse se joindre à sa femelle: car, comme les oiseaux et les animaux,

il peut satisfaire à ses besoins sans oublier les plaisirs de l'amour.

La femme (*pl.* 2.), d'une taille moins élevée, d'une organisation plus délicate, et où prédominent les systèmes cellulaire et lymphatique qui effacent les saillies trop prononcées des muscles, arrondissent les membres et leur donnent cette forme gracieuse que l'on chercherait en vain chez l'homme robuste; la femme a reçu en partage la faiblesse, la douceur et les grâces.

L'homme trouve en elle une maîtresse dans l'adolescence, une épouse chérie dans la jeunesse, une amie dans l'âge mûr, et un soutien dans la vieillesse.

Les principaux caractères extérieurs qui peuvent distinguer la femme, sont les aspérités des os moins prononcées, la poitrine moins longue, plus évasée, le sternum court et large, le bassin ample, les formes obliques, les hanches plus étendues. Le corps de la femme, placé dans une élipse, présenterait, renfermées dans le cercle, les épaules, mais les hanches déborderaient; l'homme, au contraire, aurait ces dernières parties renfermées, et les premières dehors.

L'objet le plus important pour la femme est la reproduction de l'espèce, c'est le seul devoir qu'elle ait à remplir dans la société humaine.

Ses passions sont vives, l'amour est la principale, ou, pour ainsi dire, l'unique; toutes les autres, la jalousie, l'ambition, en proviennent ou semblent à peine s'en distinguer, et n'être que des modifications de la première.

« L'amour, dit madame de Staël, n'est qu'un épisode dans la vie de l'homme; c'est l'histoire entière de la vie de la femme. »

Les sexes diffèrent entre eux, principalement par l'appareil génital.

Les parties génitales de l'homme, suivant le professeur Boyer, se divisent en trois classes. Les unes préparent la semence; ce sont les testicules et leurs dépendances. Les autres la conservent et lui forment une espèce de réservoir, ce sont les vésicules séminales; d'autres, enfin, la transmettent au dehors, c'est la verge ou pénis, et toutes les parties qui la constituent. Ces organes sont donc propres à rassembler, à sécréter et à élaborer le sperme ou liqueur séminale destinée à maintenir la propagation de l'espèce (1).

(1) Quelques personnes m'avaient engagé à ne point répéter ici les détails anatomiques des organes de la génération, qu'on trouve mieux décrits dans tous les auteurs classiques, mais un plus grand nombre m'invita à renouveler cette descripiton, quoique très-connue, au-

Chez l'homme l'appareil génital se compose des organes destinés à sécréter et élaborer le sperme, et de la verge, qui est le principal agent de la copulation.

Les premiers sont *les testicules* (1), qui préparent la liqueur séminale. Ce sont des corps glanduleux ovalaires, formés de plusieurs enveloppes, dont une commune qui les contient tous les deux, et qui peut se resserrer par le froid, se dilater par la chaleur : elle porte le nom de *scrotum;* une simple cloison interne sépare les testicules.

Les tuniques propres de chacun portent le nom, savoir : la première, ou la plus extérieure, de *dartos*, elle est celluleuse; la seconde, ou tunique vaginale, les recouvre, mais ne les contient point; enfin, la troisième, fibreuse, blanche, épaisse et consistante, les revêt; elle porte le nom de tunique albuginée. De son intérieur partent

tant pour compléter cette monographie que pour éviter des recherches à ceux de mes lecteurs qui n'ont aucune connaissance de l'anatomie humaine, et pour lesquels beaucoup de passages de ce Traité pourraient paraître abstraits ou inintelligibles.

(1) Les vaisseaux qui composent le testicule forment, par leurs contours et leur entrelacement, une ligne si longue, que M. D. H. l'évalue à cent lieues.

des cloisons qui contiennent de petits filamens capillaires, jaunâtres, repliés, entortillés sur eux-mêmes, connus sous le nom de *tuyaux séminifères.* On présume qu'ils terminent les artères spermatiques. Ils se dirigent tous vers le bord supérieur des testicules; ils s'y réunissent au nombre de dix à douze tuyaux, et forment un cordon placé dans l'intérieur de cette dernière (*tunique albuginée*) nommée *corps d'hygmore.* Ils percent ensuite la membrane qui les contenait, se réunissent en un seul canal qui se contourne sur lui-même, et forme une éminence nommée *téte de l'épydidime.* Ce canal, devenant de moins en moins flexueux, et enfin droit, se recourbe sur lui-même près de l'extrémité inférieure du testicule, remonte, sous le nom de *canal déférent,* le long du cordon des *vaisseaux spermatiques* jusqu'à l'anneau inguinal, par où il pénètre dans le bas ventre. Les vaisseaux sanguins qui se rendent aux testicules ont deux artères nommées *spermatiques,* et deux veines dites *émulgentes,* dont les rameaux s'anastomosent plusieurs fois entre eux.

Le vaisseau *déférent* prend avec la veine spermatique le même chemin, pour remonter dans le bas-ventre, que l'artère spermatique avait pris pour descendre; ces trois sortes de vaisseaux for-

ment ensemble un cordon nommé *cordon spermatique*. La semence, préparéepar les testicules, remonte, par les canaux séminifères, le corps d'hygmore, les canaux déférens, lesquels entrés dans l'abdomen, viennent aboutir aux vésicules séminales, où ils déposent la liqueur spermatique.

Le canal déférent se sépare bientôt du cordon spermatique pour se porter derrière la vessie, en se rapprochant du côté opposé du canal déférent; il s'ouvre d'une part dans la vésicule séminale, et de l'autre dans le canal de l'urètre, sous le nom de *conduit éjaculateur*.

Les *vésicules séminales* sont deux réservoirs membraneux de différente grandeur adossés l'un à l'autre, situés derrière le bas fond de la vessie, et dirigés de manière que leur base est tournée en haut et en dehors, et leur sommet en dedans et en bas, près la glande *prostate*. Elles renferment dans leur intérieur des cellules ou alvéoles qui communiquent entre elles, tapissées d'une membrane muqueuse qui sécrète une humeur glaireuse se mêlant au sperme et lui servant de véhicule. Elles sont situées près du col de la vessie urinaire, et sont, dans le moment de l'éjaculation, pressées par les *releveurs de l'anus*. C'est dans ces vésicules que se conserve la li-

queur spermatique jusqu'au moment de l'action qui doit en déterminer la sortie.

Les *conduits éjaculateurs* résultant de la réunion des vésicules et des canaux déférens s'ouvrent séparément dans l'urètre au fond d'une lacune nommée *veru montanum*, et après avoir traversé la prostate.

La *prostate* est une glande qui sécrète une liqueur blanche, muqueuse, que douze conduits transportent dans l'urètre. Cette matière est fort utile, car la quantité de liqueur séminale sécrétée à la fois serait trop minime pour pouvoir être éjaculée avec force jusque dans l'utérus, si celle-ci ne s'y mêlait, et même ne lubrifiait le passage tout en augmentant la quantité.

L'urètre est le canal suspendu à la symphyse pubienne par le ligament triangulaire et cellulaire qui porte son nom ; son usage est de servir également et à l'évacuation du liquide urinaire, et à l'éjaculation et au transport de la liqueur séminale. Cette liqueur s'y dépose par deux petits trous à l'insertion du canal déférent, à côté de l'éminence nommée *tête de bécasse*. Plus dilaté à son origine, l'urètre prend à cet endroit un nom qui explique assez sa différence de volume, on l'appelle *bulbe de l'urètre*. Cette partie est garnie intérieurement de beau-

coup de glandes. Comme cette partie seule eût été trop faible pour accomplir le coït, elle a été renforcée de *corps caverneux* remplis intérieurement de cellules qui communiquent entre elles, lesquelles se remplissent de sang lorsque la *verge* se roidit et devient propre à être introduite dans le *vagin*. La *verge* est terminée par un renflement applati garni de papilles nerveuses portant le nom de *gland*. Celui-ci est habituellement recouvert par une peau plus ou moins longue retenue à la partie inférieure par un petit appendice nommé *frein*. Cette peau, appelée *prépuce*, est susceptible de s'abaisser, et de laisser le gland à découvert; son usage est de le protéger et de lui conserver la sensibilité.

Le sperme, sécrété par les vaisseaux du testicule, passe successivement par le corps d'hygmore, l'épididyme, et le canal déférent, qui le dépose dans les petites loges des vésicules séminales, où il est modifié par l'absorption de ses principes.

La couleur jaune qu'on lui trouve constamment, lorsqu'on le recueille dans les vésicules séminales d'un cadavre, semble prouver, dit le docteur Legouas, qu'il n'entre qu'en petite quantité dans l'humeur dont la copulation provoque l'effusion.

Les matériaux de la semence sont apportés par les artères spermatiques, et non par la moelle épinière, comme on l'a cru long-temps.

En comprimant les prostates, il en sort une liqueur blanche et épaisse, tandis qu'un liquide clair et pâle suinte des vésicules séminales; mais tous deux se combinent ensemble, filtrent au travers d'une membrane, et se rendent au *veru montanum*, d'où ils prennent la direction du canal de l'urètre (1).

» Bientôt l'urètre lui-même, irrité par la présence de cette liqueur, entre en contraction, aidé par le muscle accélérateur, qui comprime avec force son bulbe et toutes les parties voi-

(1) « Dans certaines circonstances l'humeur prostatique peut être expulsée isolément, c'est-à-dire sans la liqueur séminale, ce qui a lieu au premier degré de l'orgasme vénérien, ou, comme chez quelques individus, par la pression que la prostate éprouve pendant l'expulsion des excrémens. Dans tous les cas, la sortie de cette humeur ne se fait que par une espèce de suintement, et jamais, ou très-rarement, par jets. Chez les eunuques, cette émission est accompagnée d'un sentiment de plaisir dont ils jouissent à défaut de celui que procure l'éjaculation de la semence. » (VILLENEUVE, mot *Ejaculation* du Dictionnaire des Sciences Méd.)

sines. L'action de ce muscle acquiert une nouvelle vigueur par la contraction du sphincter de la vessie et du sphincter de l'anus, qui concourent également à cette fonction importante. Ce muscle, l'accélérateur, est aussi le principal agent de l'érection, en comprimant les veines du corps caverneux de l'urètre. Dans ce même temps, les muscles érecteurs du pénis, tenant cet organe dans une ligne moyenne entre la perpendiculaire et la transversale, et la volupté étant à son comble, la liqueur séminale est lancée avec force dans le vagin, vers l'orifice de l'utérus.

« Si, par exemple, les muscles élévateurs de l'anus ne pressent pas les vésicules, le sperme n'en sort pas ; si le muscle accélérateur cesse de comprimer les veines de l'urètre, le gland se flétrit, et l'éjaculation ne peut avoir lieu, quoique le reste de la verge soit en érection. Si un antagoniste est attaqué de spasme, ou se trouve paralysé, l'urètre ne peut se dilater ; les forces pour presser l'éjaculation, ou manquent, ou sont contrariées ; de là un grand nombre d'obstacles possibles à l'exécution parfaite de cette fonction. »

DE L'APPAREIL GÉNITAL FÉMININ.

Parties dures intérieures.

Le bassin, espèce de charpente, est formé par l'assemblage des os *innomés*, de l'os sacrum et du coccix.

Les os innomés ou coxaux forment, de chaque côté du bassin, trois pièces qui ont chacune un nom particulier, savoir :

1° L'ileum,

2° L'ischion,

3° Le pubis.

L'ileum, qui est le plus grand, occupe latéralement la partie la plus haute du bassin ;

L'ischion, la partie la plus basse ;

Et le pubis, la partie antérieure.

Si les épines, ou bords antérieurs des os des isles ou des hanches sont trop portés latéralement et en arrière, le bassin est ovale.

Si l'épine des ischions est considérable, elle nuit dans l'accouchement, surtout si la tête de l'enfant descend latéralement.

Enfin, lorsque les os pubis sont trop aplatis, l'entrée supérieure du bassin est rétrécie à proportion de cet aplatissement.

L'os sacrum forme la partie supérieure du bassin; il est d'une forme triangulaire à deux grandes surfaces : la postérieure est inégale et convexe, et l'antérieure unie et concave; il est percé de huit trous pour le passage des différens nerfs et vaisseaux.

L'os sacrum est aplati et bien situé; il contribue beaucoup à rendre le vide du bassin très-spacieux, et ceux qui sont trop concaves en rétrécissent l'entrée et la sortie. Ainsi, plus la partie de l'os sacrum s'approche de l'axe du bassin, et plus le pubis s'en rapproche; de même que plus il s'en éloigne, plus le pubis s'en éloigne aussi. Enfin, si la partie supérieure de l'os sacrum se jette en arrière, le bassin est rétréci par en bas; et, si elle se porte beaucoup en dedans, il l'est beaucoup par en haut.

Le coccix est l'os placé à l'extrémité inférieure de l'os sacrum; il est triangulaire et à deux faces, une postérieure, légèrement convexe, et l'autre antérieure, légèrement concave : il est ordinairement composé de trois pièces ou segmens.

Division du bassin.

Le bassin se divise en *grand* et en *petit*.

Le *grand* est la partie supérieure la plus évasée ou élargie latéralement, et entièrement ouverte dans le squelette.

Le *petit* est la partie inférieure plus étroite, circulairement terminée par des os, et ouverte inférieurement pour le passage du rectum, des organes de la génération et de l'enfant.

Le grand est l'espace compris entre les os des isles; et le petit, tout ce qui est au-dessous.

Les os du bassin sont unis entre eux par synévrose et synchondrose, c'est-à-dire par le moyen de plusieurs ligamens et cartilages.

Il faut, pour que le bassin soit bien conformé:

1° Que la circonférence de l'entrée du bassin approche beaucoup de la forme circulaire, ayant cependant un peu celle d'un cœur de carte; et elle doit avoir de développement le quart ou environ de la hauteur du sujet.

2° Que, dans une femme de nature médiocre, l'écartement des tubérosités des os ischions entre elles et leur distance de la jonction de l'os sacrum avec le coccix, soit de quatre pouces de toutes parts.

3° Que la cavité du bassin soit beaucoup plus spacieuse en tous sens que son entrée et sa sortie, excepté l'espace compris entre les deux épines des ischions.

Le bassin est joint supérieurement avec la dernière vertèbre lombaire, et inférieurement avec les têtes des os fémur.

La jonction de la dernière vertèbre lombaire avec l'os sacrum fait toujours une saillie plus ou moins considérable à l'entrée supérieure du bassin. Ainsi donc, plus ces deux os réunis avancent vers l'axe du bassin, plus la tête de l'enfant trouve de difficulté à se présenter et à descendre dans une direction naturelle. Mais le contraire arrive dans les circonstances opposées. Pour lors, dans le premier cas, le bassin est trop large par en bas, et dans le second il est trop étroit; d'où il résulte, pour l'accouchement, que la première de ces conformations rend le commencement et le progrès du travail très-lent, et en précipite la fin; et que la dernière, au contraire, permet d'abord des progrès assez prompts, mais qui se rallentissent bientôt.

Le bassin peut être rétréci de derrière en devant, de devant en arrière, de bas en haut et du haut en bas, ou même en tous sens, et c'est même du degré plus ou moins grand de ces différentes difformités que dépend l'accouchement pénible ou laborieux, ou l'impossibilité absolue de l'enfantement.

On reconnaît donc l'impossibilité absolue de

l'accouchement d'une femme à terme au vide du bassin, qui est alors tellement retréci, que la main de l'accoucheur ne peut y pénétrer.

Le rachitis cause ce rétrécissement, parce que, dans cette maladie, le bassin devient plus ou moins difforme, et son uide perd souvent de ses dimensions. Outre cela, plus les extrémités inférieures du sujet rachitique sont difformes, plus aussi les difformités du bassin sont ordinairement considérables. Cependant, toutes les femmes rachitiques n'accouchent pas difficilement : celles, par exemple, qui dans leur jeunesse n'ont pas subi ce ramollissement dans les os, accouchent pour l'ordinaire très-heureusement, telles que les bossues et les boiteuses.

Le bassin est revêtu intérieurement de membranes de tissu cellulaire ou graisseux, de ligamens, de muscles, de tendons, de nerfs, d'artères et de veines sanguines. Les parois latérales intérieures du bassin sont postérieurement garnies de chaque côté par le corps du muscle piriforme, les parois antérieures et un peu latérales sont en partie formées par le muscle obturateur interne, et elles sont tapissées par le périoste, qui recouvre les branches du pubis et des os ischion.

Le fonds du bassin est fermé par le coccix,

les deux muscles coccigiens, le ligament sacro-ischiatique, la partie inférieure du rectum, les muscles releveurs de l'anus, son sphincter et les ligamens du périnée.

La partie supérieure du bassin reçoit les muscles iliaques et psoas; la partie postérieure est garnie de beaucoup de nerfs, dont quelques-uns sont considérables.

DE L'APPAREIL GÉNITAL DE LA FEMME.

Parties molles extérieures.

Les parties constituantes de l'appareil génital féminin étant infiniment plus nombreuses que celles de l'homme, rendent leur connexion plus compliquée. On le divise *en parties extérieures* et *parties intérieures* (1).

Les parties molles externes de l'appareil génital de la femme comprennent :

Le mont de Vénus, appelé aussi pénil, motte ou siége du plaisir; c'est une petite éminence graisseuse couverte de poils, située au bas de

(1) Ces dernières se subdivisent en parties dures et parties molles. Voyez ci-dessus la description du bassin.

l'hypogastre, au-dessus de la vulve, et au-devant du pubis (1).

(1) « On n'a pas moins rendu d'honneurs, chez les anciens, aux parties naturelles de la femme, dit M. de L. (*de l'Homme et de la Femme*, t. II, p. 186), qu'aux parties qui caractérisent l'homme. Les Syracusains les portaient en cérémonie aux célèbres Thesmophories. Tout le temps que durait cette fête, on s'envoyait, par toute la Sicile, des gâteaux faits avec le miel et la graine de sésame, qui avaient exactement la figure de la partie qu'ils voulaient honorer. Les Romains, lorsque leurs mœurs furent dépravées, firent construire des vases dont ils se servaient dans leurs repas, et auxquels ils donnaient la figure de la partie pour laquelle ils avaient tant de passion.

. . . . *Vitreo bibit ille Priapo.*
(Juvénal, *Sat.* 2).

Léon, surnommé l'Africain, assure que si une femme rencontre un lion lorsqu'il est en amour, et plus furieux que dans tout autre temps, il baisse la tête, et prend une autre route en rugissant, si elle lui montre ce qui la distingue de l'homme. Ce fait, dont on est libre de croire ce que l'on voudra, fit imaginer aux Egyptiens que leur dieu même prenait plaisir à regarder les femmes à découvert; aussi, durant quarante jours, les Egyptiennes se présentaient devant leur dieu Apis les jupes

La vulve (suivant Capuron et Nysten) *de valva*, porte; *pudendum muliebre*, ouverture longitudinale qui s'étend, chez la femme, de-

levées. On croyait encore, parmi ce peuple, que l'esprit d'*Apollon* entrait chez les sybilles, lorsqu'elles rendaient des oracles, par ces mêmes parties. Dans tous les lieux que *Sésostris* avait subjugués, on trouvait représentées, sur des colonnes, les parties de la génération : celles de la femme, lorsqu'il les avait vaincues sans trop de difficulté; celles de l'homme, lorsqu'on lui avait fait beaucoup de résistance. Le révérend père François Alvarès nous apprend que, chez les *Abyssins*, les filles portent par galanterie, à leurs parties secrètes, de petites campanes ou clochettes, qui pendent et battent en liberté. Dans plusieurs royaumes de l'Afrique, les femmes du roi, et les principales de la cour, ont ces parties percées comme les oreilles; on y passe plusieurs anneaux d'or et autres bijoux, que ces femmes sont obligées d'ôter lorsque leurs époux les approchent (Hémaxéron rustique, IIIe journée). Ce luxe, que l'on étend jusque sur des parties qui n'en paraissent pas avoir besoin, n'est pas en usage chez les étrangers exclusivement. M. de Sainte-Foix (*Essais historiques sur Paris*, t. V) nous parle d'une mode qui s'était introduite parmi les femmes du grand monde; ce n'était pas seulement leurs cheveux qu'elles tressaient avec de la nonpareille de différentes couleurs, dit cet agréable écrivain. »

puis le pénil jusqu'auprès de l'anus; elle est bordée par les grandes lèvres, dont l'écartement laisse entrevoir le clitoris, les nymphes, le méat urinaire et l'orifice du vagin. La vulve est donc l'espace que les grandes lèvres laissent entre elles.

On distingue dans la vulve :

Les grandes lèvres, ou prolongemens du tissu cellulaire, qui forment les bords de la vulve. Ces deux replis, figurés par la peau, contiennent beaucoup de graisse assez ferme, surtout dans les vierges. « Les constricteurs de la vulve ou petits muscles, dit M. Marjolin, sont placés sur le plexus rétiforme; ils naissent au-dessous du clitoris, descendent sur les parties latérales du vagin, et se terminent en se confondant avec le transverse du périnée et le sphincter cutané de l'anus. Leur usage est de rétrécir l'entrée du vagin; ils sont plus apparens chez les femmes jeunes que chez celles qui sont avancées en âge; ils perdent aussi de leur volume chez les femmes qui ont eu plusieurs enfans. Le bulbo-caverneux est, chez l'homme, l'analogue du *constricteur de la vulve.* Les grandes lèvres, en s'unissant par le bas, forment la *fourchette.*

La fourchette est l'union des grandes lèvres par la partie inférieure.

Les nymphes, ou rides internes, que l'urine écarte avec bruissement, sont deux corps mollasses qu'on aperçoit en écartant les grandes lèvres : leur substance est spongieuse, et leur forme triangulaire ; elles s'unissent par en haut, et forment une espèce de prépuce au gland du clitoris. Ces deux productions membraneuses des parties génitales de la femme, disent MM. Capuron et Nysten, descendent du clitoris sur les parties latérales de l'orifice de l'urètre, servent à diriger le cours de l'urine, à peu près comme les nymphes de la fable présidaient aux eaux des fontaines et des fleuves.

Le senegme blanc et fétide qui s'amasse entre les nymphes ressemble à celui qui se forme sous le prépuce des hommes.

Le clitoris, petit corps rond et long (1) situé

(1) « Platerus dit qu'une femme avait le clitoris aussi gros que le col d'une oie ; et Bartholin assure que cette partie s'ossifia à une courtisane italienne qui en avait abusé. Tulpius parle d'une femme dont le clitoris était très-gros, et qui fut fouettée publiquement et bannie à perpétuité, pour avoir abusé de sa conformation. On sait jusqu'à quel point Sapho poussa la passion pour des personnes de son sexe : les femmes de Rome, à l'époque où toutes les mœurs se perdirent, méritèrent les épigram-

à la partie antérieure et supérieure de la vulve, susceptible d'érection comme le membre viril, auquel il ressemble par sa structure, est doué de la plus grande sensibilité, et regardé, par quelques physiologistes, comme le siége principal du plaisir vénérien : ce qui l'a fait nommer aussi *œstrum veneris*, astre vénérien. La longueur du clitoris, chez certaines femmes, a fait croire aux hermaphrodites.

Le méat urinaire, ouverture située au-dessus de l'orifice du vagin et au-dessous du clitoris, par laquelle la femme rend ses urines.

mes et les satires des poètes. On peut voir ce que Juvénal reproche, dans sa sixième satyre, à Laufella et à Madullina. Lucien, dans ses *Dialogues des Courtisanes*, reproche le même vice aux femmes de son siècle. Cœlius Aurelianus a nommé *tribades* les femmes qui abusaient de leur clitoris. Plaute les désigne sous le nom de *subi gatrices* ; elles ont été nommées *frictrices* par quelques autres, et *ribaudes* ou *frotteuses* par les Français.

« L'extrême sensibilité du clitoris, continue M. de L...., l'a fait nommer *gaude mihi*. Les Latins l'appellent encore *albatara, tentiginem, columbus, amorem* et *dulcedinem, mentulam muliebrem* et *pœnem fœmineum*. Venette nomme cette partie *la fougue et la rage de l'amour.* » (*De l'Homme et de la Femme*, t. II, p. 197 et suivantes).

Le périnée, ou l'espace compris entre la fourchette et l'anus.

La fosse naviculaire, ou enfoncement qui se trouve à l'entrée de la vulve, derrière la bride membraneuse qui unit les grandes lèvres à leur partie inférieure.

L'orifice du vagin, ouverture du conduit qui répond à la matrice, est situé au-dessous du méat urinaire. On y remarque un cercle membraneux qu'on appelle *hymen*. Quand ce cercle a été divisé, on y trouve quatre à cinq boutons qu'on appelle *caroncules myrtiformes*.

L'hymen (zona virginea. Nysten et Capuron), du mot grec ὑμην, mariage, est le nom du cercle membraneux qui borde l'orifice externe du vagin dans les vierges, surtout pendant la jeunesse et avant les règles. Cette membrane se rompt, pour l'ordinaire, par la consommation du mariage, et s'efface par l'accouchement; il n'en reste plus alors que des lambeaux irréguliers auxquels on donne le nom de *caroncules myrtiformes*, à cause de leur ressemblance avec une feuille de myrte. Outre cela, des règles abondantes, des accidens particuliers, une imprudence, ou quelque blessure, peuvent aussi déranger ou altérer la membrane de l'hymen. Enfin, on la trouve souvent effacée chez les filles

d'un mois ou qui viennent de naître, d'où il résulte que l'hymen n'est qu'une faible preuve de la virginité, que les soupçons d'incontinence dans les filles où cette membrane n'existe pas sont bien frivoles et bien injustes. »

Les caroncules myrtiformes, ou petites éminences charnues, remplacent la membrane de l'hymen.

Parties molles internes.

Les parties molles internes de l'appareil génital de la femme sont :

Le vagin,

L'utérus ou matrice,

Les trompes utérines,

Les ovaires.

Le *vagin,* du mot vagina, gaine, fourreau, est un canal spongieux cylindroïde, oblique, membraneux, de cinq à six pouces de long et d'un bon pouce de large, plus étroit chez les vierges que chez les femmes mariées, ou qui ont eues des enfans; situé un peu obliquement de bas en haut, entre la vessie (1) et le rectum; communiquant par une de ses extrémités avec la

(1) V. *Nouveau Dictionnaire de Médecine,* par MM. Capuron et Nysten.

vulve, et par l'autre avec la matrice, dont il embrasse le col; tapissé intérieurement d'une membrane muqueuse blanche et nerveuse, dilatable dans la grossesse, lubréfiée par un fluide plus ou moins abondant, selon l'âge et le degré des passions ou des tempéramens; très-ridé transversalement dans le jeune âge, lisse dans la vieillesse, dont l'orifice est quelquefois bouché par l'hymen, qui disparaît chez les femmes mariées, et est remplacé par les caroncules myrtiformes.

« Le vagin, dit M. le professeur Boyer, reçoit ses artères de l'hypogastrique. Ses veines se rendent dans un plexus qui est couché sur ses parties latérales, et dans lequel vont se rendre aussi les veines du clitoris. Les vaisseaux lymphatiques du vagin sont peu connus. Ses nerfs viennent des dernières paires sacrées. »

La *matrice*, ou *utérus*, source de nos chagrins et de nos plaisirs (1), est un viscère creux, conoïde, ou plutôt cucurbitiforme triangulaire,

(1) « C'est à ce conduit qu'il faut rapporter particulièrement tous les noms que la licence des mœurs a fait donner aux parties qui distinguent le sexe chez les femmes. Dans un *Traité des Hermaphrodites*, imprimé en 1612 avec privilége et approbation, ouvrage fort rare aujourd'hui, l'auteur (M. Duval, médecin à Rouen),

large en haut, étroit en bas, aplati d'avant en arrière, situé dans l'hypogastre, entre la vessie et l'intestin rectum, divisé ordinairement en *fond*, sa partie supérieure; *corps*, sa partie moyenne; et *col*, sa partie inférieure, faisant saillie dans le vagin; revêtu sur ses deux faces par le péritoine, tapissé intérieurement par une membrane muqueuse mince et nerveuse, lisse dans le fond, ridée au col, et parsemée de petites glandes qui, dans la compression, fournissent un suc visqueux, recevant beaucoup de vaisseaux et de nerfs; communiquant avec le vagin par son orifice inférieur, et avec la cavité

après avoir rapporté tous les noms donnés au conduit de la pudeur, ajoute : « Je l'ai ouï nommer *sépulcre* et monument au père Anne de Joyeuse, en un sermon qu'il fit dans l'église de Saint-Germain-l'Auxerrois, au temps du Carême, parce, disait ce prédicateur, que les membres s'y ramollissaient, et y encouraient souvent carie et corruption. Le sieur Le Veneur, vivant évêque d'Evreux, continue Duval, l'appelait vallée de Josaphat, où se fait le viril combat, etc., etc. (Chap. VIII, *du Sein de la pudicité de la femme et des oreilles y encloses*). On chercherait peut-être inutilement un livre de médecine écrit aussi librement et aussi singulièrement que ce *Traité des Hermaphrodites*. » (M. de L...., tome II, pag. 200 et 201, note).

abdominale par ses deux orifices supérieurs et latéraux ; ayant son col attaché par-devant à la vessie, et par derrière au *rectum ;* son fond aux *trompes de fallope*, aux *ovaires*, et aux régions iliaques par les *ligamens larges*, et à la région du pubis par deux autres appelés *ligamens ronds ;* l'organe enfin qui reçoit le produit de la conception, et où s'accomplit le mystère impénétrable de la génération chez les femelles des animaux, susceptible de grands changemens, surtout pendant la gestation.

Sa cavité, dit Legouas (page 146), offre trois ouvertures : une inférieure, qui répond à l'orifice du col ; deux supérieures, qui répondent aux angles de son fond, et communiquent avec les trompes.

Deux productions du péritoine, connues sous le nom de ligamens larges, sont fixées sur les parties latérales de la matrice. Elles contiennent l'ovaire, la trompe et le ligament rond.

Les *ovaires* sont des corps ovoïdes aplatis, de la grosseur d'une aveline, situés sous le repli du ligament large, de chaque côté, près le pavillon de la trompe, qui lui répond, et d'un aspect fibreux à l'extérieur. Ils sont composés de petites vésicules qui renferment un fluide visqueux et jaunâtre. Chaque ovaire a son ligament particulier qui l'attache à la matrice.

Les *trompes de fallope* sont des canaux de trois ou quatre pouces de longueur, s'évasant graduellement, destinés à faire communiquer momentanément l'utérus avec les ovaires. Elles naissent des angles supérieurs de l'utérus, et se terminent par une portion rougeâtre et frangée, appelée pavillon, qui tient à l'ovaire par un de ses filamens.

Les *ligamens larges* sont des replis ou allongemens du péritoine, qui les rend adhérens, chacun de leur côté, à la matrice et à la partie supérieure du vagin; ils sont composés d'une double membrane qui, dans sa duplicature, en contient une troisième remplie de cellules; ils attachent la matrice aux os des isles, et en se développant ils embrassent non-seulement le corps de ce viscère, les trompes et les ovaires, mais encore les ligamens ronds.

Les *ligamens ronds* sont deux cordons celluleux et vasculaires qui partent des parties latérales de la matrice, traversent l'anneau, et viennent se perdre au voisinage de l'aine. Ils sont situés entre les lames du ligament large, attachés supérieurement aux côtés du fond de la matrice, auprès des trompes, et ils ont dans cet endroit plus de largeur, après quoi ils descendent obliquement de chaque côté dans la duplicature du péritoine, en diminuant peu à peu

jusqu'aux aines. Ils passent ainsi, hors la cavité abdominale, au travers des anneaux des muscles du bas-ventre. Ces ligamens, après leur sortie, parvenus jusqu'à l'os pubis, et confondus dans la graisse, se divisent en plusieurs portions dont les unes s'attachent au clitoris, les autres aux grandes lèvres, et les autres aux cuisses; de là viennent les douleurs que les femmes enceintes ressentent dans cette dernière partie, et qu'elles sentent augmenter à mesure que la matrice augmente de volume.

La cavité du vagin, de la matrice et des trompes, est tapissée par la membrane muqueuse *génito-urinaire*. A l'extérieur, ces parties sont recouvertes par le péritoine; un tissu particulier, différent pour chacune d'elles, et dont la texture est inconnue, sépare ces deux membranes.

Le sang est porté dans les organes génitaux par les *artères honteuses* et *hypogastriques*.

Les nerfs proviennent des nerfs sacrés et du grand sympathique.

La copulation est le premier acte de la génération; elle résulte du concours des deux sexes: chez l'homme, elle nécessite l'érection du pénis. L'érection est occasionée par l'exaltation vitale, qui détermine une turgescence sanguine dans le tissu spongieux de l'urètre et des corps

caverneux : cet excès de vitalité est partagé par les organes de la sécrétion séminale.

Chez *la femme*, les parties sexuelles entrent dans un état analogue; leur température est plus élevée, et la sécrétion muqueuse plus abondante (*Voy.* le tableau ci-dessous).

Lorsque la copulation est fécondante, le pavillon de la trompe s'applique sur l'ovaire, il en résulte un canal non interrompu de l'utérus à l'ovaire : c'est alors que la conception ou l'imprégnation s'effectue.

TABLEAU

Des Expériences Physiologiques faites dans l'intention d'apprécier l'état de caloricité de l'utérus, avant, pendant et après le coït.

NOMS DES FEMMES.	LEUR COULEUR.	LEUR AGE.	Degrés de calorique. avant le coït	au moment de l'imprégnation.	une heure après le coït	SÉJOUR du CALORIMÈTRE.
		ans.				minutes.
René-Rose B....t.	mulâtress.	18	30	34	29	15
Ursule R. D.	négresse.	17	32	33	30	15
Uranie B..	griffe.	19	31	34	30	15

Ces observations ne me paraissent pas exactes, attendu que l'état de caloricité du vagin, avant le coït, ne peut être au-dessous de trente-deux degrés, chaleur reconnue au sang.

CHAPITRE II.

Connexion des Parties Génitales avec les autres Systèmes.

« Les fonctions intellectuelles confiées au cerveau (1) sont dirigées par le principe intelligent, dont le mode d'exercice et les opérations sont au-dessus de toutes les spéculations de la physiologie et de la psychologie.

« Le cerveau, ou encéphale, est le viscère le plus volumineux, et celui dont le parenchyme est le plus délicat. Il comprend, 1° le *cerveau*, 2° la *moelle allongée* ou *mésocéphale ;* et 3° *le cervelet*. Ces trois parties, continues entre elles, sont renfermées dans la cavité du crâne. La moelle épinière, ou *prolongement rachidien,* est une continuation du *mésocéphale ;* elle est logée dans le canal formée par les vertèbres.

« La surface externe du cerveau est parsemée

(1) Legouas, *Nouveaux Principes de Chirurgie, Zoonomie, Physiologie*, p. 120.

d'anfractuosités, et de circonvolutions onduleuses; dans son intérieur, on trouve des cavités appelées *ventricules*, dont les parois contiguës offrent des éminences et des enfoncemens de diverses formes.

« Deux substances molles et pulpeuses composent le parenchyme cérébral : l'une extérieure, grisâtre, est nommée *corticale;* l'autre, intérieure, blanche, est nommée *médullaire.* Dans quelques points de l'organe, ces substances blent se mélanger et se confondre.

« Des artères volumineuses apportent le sang au cerveau; elles se divisent à l'infini avant de pénétrer dans son tissu. Les petites veines qui en sortent sont dépourvues de valvules; elles dégorgent le sang dans des canaux appelés *sinus.*

« Trois membranes enveloppent cet organe : la première, fibreuse, dite la *dure-mère* ou *méninge*, de μὴνιγε membrane ; la seconde, séreuse, est l'*arachnoïde;* la troisième, cellulaire et vasculaire, est la *pie-mère* ou *méningine.*

« C'est du cerveau, de la moelle allongée et de la moelle de l'épine, que naissent tous les nerfs sensitifs et moteurs, destinés aux différens organes de la vie animale (1).

(1) Legouas, ouv. cité, p. 26.

« Les opérations de l'esprit, les passions, les volitions, composent toutes les fonctions de l'intelligence. . . . .

« Les sensations transmises au *sensorium commune* par l'intermède des nerfs, déterminent une sorte de réaction cérébrale qui constitue la perception : alors la sensation est complète, et il en résulte une idée. . . . .

« Cette réaction ne peut avoir lieu sans que le principe pensant ne se dirige en quelque sorte vers l'organe où s'est faite l'impression : de là naît l'attention, qui est la première condition de la perception, et sans laquelle les sensations ne pourraient se transformer en idées.

« On appelle *mémoire* la faculté de conserver et de se rappeler les sensations passées et les différens phénomènes intellectuels qu'elles ont produits (1).

(1) « D'où vient la mémoire? dit M. Dufieu. Le cours des esprits rappelle les idées accompagnées de la connaissance du retour des mêmes idées, c'est la mémoire.

« Cyrus n'avait qu'à le vouloir, et les noms de tous ses soldats se présentaient à lui comme d'eux-mêmes. Mithridate parlait vingt-deux langues différentes. Jules César, en lisant, écoutait, écrivait, dictait à la fois jusqu'à sept lettres (Pline, VII, c. XXIV et XXV).

« Le *jugement* est la faculté d'apprécier les rapports qui existent entre toutes les parties d'une chose isolée, ou entre plusieurs choses rapprochées. Son premier degré est la compa-

L'empereur Adrien répétait un livre entier après l'avoir lu (Spartianus). Saint Augustin (liv. IV, *de Animâ*, chap. VII) parle d'un de ses amis qui savait Virgile à le réciter à rebours. Muret (liv. III, *Varier*, chap. I) dit qu'un homme de sa connaissance savait trente-trois mille mots par cœur à les répéter de même. Les impressions successives des objets divers font dans la substance molle du cerveau des traces plus ou moins liées, qui communiquent plus ou moins, selon la tissure du cerveau même. Les esprits qui retrouvent plus d'accès dans ces traces, plus de passages libres pour couler des unes dans les autres, y reproduisent plus d'agitation, réveillent successivement plus d'idées : de là ces mémoires surprenantes.

« La mémoire la plus heureuse, continue M. Dufieu, se perd. Lucrèce fait une peinture touchante d'une maladie contagieuse où plusieurs personnes perdirent la mémoire jusqu'à se méconnaître (Luc., l. VI, v. 1211). Pline, (*Nussala Corvinus*, l. VII, cap. XXIV) parle d'un Romain qui la perdit tellement dans une maladie, qu'il ne se souvenait pas même de son propre nom. Un enfant de huit ans, qui apprenait le latin fort bien,

raison ; lorsque celle-ci est soutenue et très-active, on lui donne le nom de *réflexion*. Une série de *jugemens* conséquens les uns aux autres porte le nom de *raisonnement*.

oublia tout d'un coup presque tout ce qu'il avait appris quand les chaleurs de 1705 commencèrent : quelques jours de fraîcheur lui rendirent la mémoire ; le retour de la chaleur la lui fit perdre une seconde fois (*Hist. de l'Acad.*, 1705, *p.* 58). Un jeune homme de condition la perdit entièrement dans une grosse fièvre : les mots lui manquaient absolument ; il fallut recommencer à lui apprendre sa langue (*Hist. de l'Acad.*, 1711, *p.* 27). Un gentilhomme eut la même destinée après une violente maladie. »

Conclusion de M. Dufieu. « Si le retour des idées, et par conséquent la mémoire, dépendent des traces du cerveau, est-il étonnant qu'on la perde ? La violence de la chaleur ou de la maladie peut naturellement causer du dérangement dans la substance du cerveau, faire des obstructions dans les petits tuyaux, dans les fibres, empêcher par là les esprits d'y couler. Elle peut altérer les traces, leur donner une nouvelle figure, les effacer, et dès lors les idées qui y étaient comme attachées sont perdues pour l'âme. Si l'action de quelque fluide mêlé dans le sang vient à dissiper les obstructions du cerveau, les esprits pourront reprendre leur cours, réparer et

« La *raison*, ce principe des qualités morales et de la perfectibilité de l'esprit, n'est autre chose que le jugement, puisqu'elle consiste dans la faculté d'apprécier le bien et le mal de nos actions.

« L'imagination est cette faculté qui nous rend aptes à créer des idées nouvelles, et à trouver des rapports inconnus entre les idées ou les faits déjà connus.

« Tempérée par la réflexion et réglée par le jugement, l'*imagination* devient génie. On appelle ainsi cette faculté qui fait découvrir le beau dans les arts agréables et le vrai dans les sciences exactes. Le discernement, le talent, etc.,

agiter les anciennes traces, et les idées perdues se retrouveront comme d'elles-mêmes dans l'esprit. »

M. le baron Larrey a cité, à la séance de l'Académie royale des sciences de Paris (26 octobre 1829), l'histoire d'un brigadier de dragons qui, atteint d'une balle qui s'était logée dans l'épaisseur des os dont on n'avait pu la retirer, mourut, long-temps après sa guérison, d'une phthisie. Depuis le coup de feu guéri par M. Larrey, situé à l'angle droit du coronal, le malheureux dragon avait perdu la mémoire des substantifs et des noms propres.

ne sont que des degrés de perfection dans les opérations mentales.

« De toutes les actions cérébrales résultent des sentimens *pénibles* ou *agréables*.

« Lorsque ces sentimens sont portés à un certain degré, ils prennent le nom de *passions*. *Les passions ont leurs principes dans les sensations et dans les inclinations.* Elles s'accroissent avec le temps et se fortifient par l'habitude de s'y livrer. On les distingue, eu égard à leurs effets sur l'économie, en *excitantes*, comme la *joie*, l'*amour*, la *colère*, etc.; et en *débilitantes*, telles que la *tristesse* et la *crainte*, etc. (1).

« *Chaque passion exerce une action sympathique sur quelque partie*, dont les changemens décèlent l'état de l'âme. Ainsi, la face et les yeux rougissent ou pâlissent dans la *colère*, le front se colore dans la *pudeur*, les larmes coulent dans le *chagrin*, les muscles volontaires se contractent convulsivement dans la *colère*; ils sont, au contraire, inertes dans la *crainte* et la *frayeur* : tandis que les muscles intérieurs, tels que le *cœur*, les *intestins*, la *vessie*, éprouvent des

(1) Sous le rapport de leurs degrés, les unes sont fortes, comme l'*amour* et la *joie*; les autres sont douces, comme la *pudeur*, l'*amitié* et l'*espérance*.

spasmes qui donnent naissance à divers accidens.

« Les *passions excitantes* portent leurs atteintes sur les organes de la poitrine, où elles causent des mouvemens désordonnés.

« Les *passions débilitantes* ou *tristes* affectent, au contraire, les viscères de l'abdomen, qui en éprouvent à la longue des lésions profondes.

« Les *passions fortes* mettent souvent la raison en défaut, leurs excès rabaissent l'homme au-dessous des espèces qui lui sont soumises.

« L'instinct n'est point étranger à l'homme; mais les progrès de sa raison en affaiblissent les conseils. Cette faculté guide les animaux dans la plupart de leurs actions, et leur donne, *ab ovo*, une plénitude d'instruction pour tendre constamment vers tout ce qui leur est utile. C'est l'éducation qui perfectionne la raison; c'est la nature qui développe les facultés de l'instinct. Si les connaissances acquises par la raison n'ont point de bornes, celles qui sont données par l'instinct ne comptent point d'erreurs.

« Les sensations, les actions de la pensée et les passions, donnent, en définitif, naissance à la volonté, qui est l'intention prononcée, ou tout simplement le désir de faire ou de ne pas faire telle chose.

« Les volitions ou les actes de la volonté se manifestent à l'extérieur par la locomotion, les gestes, la voix et la parole (1). »

MM. Gall et Spurzheim donnent le nom de *cerveau* « à la masse nerveuse qui est surajoutée aux systèmes nerveux affectés aux mouvemens volontaires, et aux cinq sens extérieurs. »

Selon leur système, développé dans le nouveau *Dictionnaire des Sciences médicales*, « les nerfs et la moelle épinière sont aussi peu des prolongemens du cerveau, que celle-ci est une continuation de la moelle épinière. Toutes les parties naissent et existent indépendamment les unes des autres. »

Selon ces savans anatomistes, « le cerveau est composé d'autant d'organes qu'il y a de facultés fondamentales. »

Ils reconnaissent évidemment « que toutes les

(1) On peut consulter ces mots pour leur définition, qu'on lira avec intérêt dans l'ouvrage cité de M. Legouas, où ce professeur a développé avec élégance les fondemens d'une sage et parfaite érudition. Je copierais toutes les parties de son ouvrage qui ont rapport à ce Traité, si je ne craignais quelques reproches, et si je consultais uniquement le désir de rendre hommage au talent distingué de l'auteur.

parties cérébrales sont doubles, et que les parties congénères des deux côtés sont rapprochées entre elles par des appareils de réunion ou les commissures.

« Qu'enfin il est certain qu'il n'y a pas de point central des symptômes nerveux.

« Que le cerveau est exclusivement l'organe des facultés morales et intellectuelles, et que chaque partie du cerveau est affectée à une faculté particulière.

« Pour confirmer, ajoutent MM. Gall et Spurzheim, que toutes sensations et tout mouvement volontaire dérivent du cerveau, on a encore allégué jusqu'à présent que tous les nerfs ne sont que des continuations, des prolongemens du cerveau, et qu'ils y ont leur origine et leur point central; mais cette preuve ne peut plus subsister depuis que nous avons démontré que le *cerveau ne se prolonge pas dans les nerfs des sens, ni dans la masse nerveuse de la colonne vertébrale;* que chaque système nerveux est un symptôme propre et particulier, et que l'enchaînement de ces systèmes, par des branches communiquantes, suffit pour expliquer leur influence réciproque.

« Par exemple, le décollement d'un coq qui continue à battre des ailes, prouve seulement

que le cerveau n'est pas nécessaire pour les mouvemens automatiques. »

Choisissons un autre exemple dans un travail trop prolongé.

« Une étude, disent MM. Gall et Spurzheim, long-temps continuée sur le même objet, fatigue; mais, en variant l'objet du travail, l'esprit reprend de nouvelles forces. Or, si le cerveau n'est qu'un seul organe exécutant tous les actes de l'âme et de l'esprit, comment un nouveau sujet de méditation n'augmente-t-il pas la fatigue, au lieu de procurer un délassement?

« Il ne serait pas possible de concevoir les phénomènes du somnambulisme, si le cerveau n'était qu'un seul organe, et non une réunion de plusieurs, affectés chacun à une faculté particulière.

« Il est donc démontré que le cerveau n'est pas un tout unique, mais un assemblage d'autant d'organes qu'il y a de facultés particulières. »

MM. Gall et Spurzheim présentent ainsi plus bas les preuves les plus importantes de leurs assertions, que le *cerveau est exclusivement l'organe des facultés morales et intellectuelles*, en disant :

« 1° Les facultés morales et intellectuelles se manifestent, augmentent et diminuent suivant

que les parties cérébrales qui leur sont propres se développent, se fortifient et s'affaiblissent. (Les âges de la vie).

« 2° Lorsque le développement du cerveau en général, ou d'un organe en particulier, ne suit point l'ordre graduel ordinaire, la manifestation des fonctions s'écarte aussi de l'ordre ordinaire. » (Le cerveau volumineux des rachitiques.)

« 3° Le développement défectueux des organes de l'âme rend défectueuse la manifestation de ses qualités. (Assertion prouvée par la petitesse du cerveau des imbécilles de naissance.) »

Ainsi, dans l'une et l'autre acception, le cerveau est l'origine de tout le système nerveux, source de la vie, de la force, du plaisir et de la douleur. C'est, en un mot, le grand laboratoire des sensations; et, ce qui le prouve, c'est que lorsque la moelle du cerveau est comprimée par quelque cause que ce puisse être, par le sang, par l'enfoncement des os du crâne, par la contusion ou la commotion, on tombe en apoplexie.

« Plusieurs attribuent, dit Valmont Bomare, à la différente conformation des organes du cerveau, les diverses opérations des sens intérieurs; on remarque que les lions, les ours, le loup et les autres bêtes courageuses et cruelles, ont

cette partie si petite, qu'elle est presque imperceptible; au lieu qu'elle est fort grande (la glande pinéale) chez les animaux qui, comme l'élan, sont fort timides. »

Voyons maintenant comment les névroses des fonctions cérébrales ont quelques rapports avec les névroses de la génération.

« Les *névroses des fonctions cérébrales* (1) consistent dans l'augmentation, la diminution, même la suppression et l'irrégularité des fonctions du cerveau. De là les *comata*, qui sont l'apoplexie, la catalepsie et l'épilepsie.

« Les vésanies, qui sont l'hypochondrie, la mélancolie, la démence, l'idiotisme, le somnambulisme et l'hydrophobie. »

Dans les *névroses des organes de la génération*, l'appétit vénérien est plus ou moins augmenté, plus ou moins diminué, plus ou moins irrégulier. On les sous-divise en névroses génitales de l'homme, qui sont : l'*anaphrodisie*, le *dyspermatisme*, la *satyriase*, le *priapisme;* et en névroses génitales de la femme, qui sont : la *nymphomanie* et l'*hystérie.* »

La connexion des différens systèmes est sensible. « La machine animale, dit Valmont Bo-

(1) Pinel, *Nosographie philosophique.*

mare (1), est comme le cercle, qui n'a ni commencement ni fin; un ressort prête son action à l'autre, qui lui doit son mouvement; leur union conspire à former d'autres machines qui deviennent leur mobile; enfin, tous les ressorts réunissent leur mouvement dans chaque ressort, et chaque ressort partage aux autres son action et l'effet qui en résulte. Ainsi, le cerveau n'agit que par l'impulsion du cœur, qui serait immobile sans le cerveau; les deux organes réunissent leur mécanisme pour former la respiration, qui soutient leur action ou la détruit; les fluides qui traversent nos vaisseaux sont préparés par les trois forces mouvantes, et les parties de ces fluides préparés animent le cerveau, donnent au cœur tous ses mouvemens, et font agir la respiration.

« Tous les mouvemens, dit Cabanis (2), ont leur point d'appui dans le sein du système cérébral, comme toutes les impressions quelconques y vont chercher leur point de réunion.

(1) Article HOMME du *Dict. rais. d'Histoire naturelle.*

(2) *Rapports du Physique et du Moral de l'Homme*, t. II, p. 558.

« Par le reflux du liquide nerveux (1) vers le cerveau, l'âme est avertie qu'il se fait telle impression sur un tel membre. Lorsque l'on pique la main, ce n'est pas la main qui souffre, c'est le sensoriun, et le sensorium n'est averti de cette piqûre que parce qu'il se fait un reflux du suc nerveux jusqu'au cerveau, par le moyen du nerf qui se répand à la main. C'est donc la piqûre de ce nerf qui excite l'ébranlement de certaines fibres du cerveau, ébranlement qui occasionne un sentiment dans le sensorium. »

On voit, d'après cet exposé, que le cerveau, considéré comme siége unique des sensations, ou, suivant M. Gall, comme assemblage des organes essentiels à la vie, est un centre de réaction où des scènes à l'infini se développent confusément en un moment; qu'il est l'organe de nos pensées, le réservoir où se filtre, pour ainsi dire, la matière qui porte le mouvement dans tous nos membres; que, sans avoir égard à sa contexture, il n'en est pas moins le foyer des sensations, et que les sens ne sont destinés qu'à lui reporter les impressions du dehors; enfin, que le cerveau est aux nerfs ce que le cœur est

(1) *Manuel de Physique et de Physiologie*, par Dufieu, p. 502.

au sang : et voilà les deux principes de la vie. Dans l'*anaphrodisie*, le cerveau agit directement sur les organes de la génération, tandis que les sens n'agissent que par connexion indirecte.

Alors « on est fondé à dire (1) que les mouvemens oscillatoires qu'impriment le travail de la pensée, de la méditation, et surtout celui résultant de la lutte des passions, se communiquent aux branches nerveuses correspondantes (2) et aux organes que ces nerfs lient avec le système cérébral; que ceux-ci, à leur tour, soit par sympathie, soit par la dépendance de leurs fonctions, font partager leur altération aux autres organes, en raison du degré de proximité, ou plutôt de connexion relative où ils sont avec eux. »

L'anaphrodisie n'est donc, dans ce cas, qu'une altération des fonctions nerveuses par les passions, nées elles-mêmes du trouble et de l'anomalie des mouvemens, ou plutôt une anomalie locale des fonctions nerveuses.

« Quoi de plus propre (3) à fournir de nouvelles preuves de la relation étroite qui unit le

(1) Debreuze, *de l'Influence des Passions*, etc.

(2) Celles de l'appareil génital.

(3) Debreuze, ouvrage cité, p. 109.

moral et le physique, que l'influence des passions sur les organes de la reproduction? Qui ne connaît tout le pouvoir de l'imagination dans l'anaphrodisie? Qui ne connaît aussi tous les contes vulgaires auxquels a donné lieu cette affection, qui le plus souvent est due à la faiblesse morale et physique des individus, et quelquefois même à leur crédulité, ou au dérangement de leur imagination?

« Les médecins instruits ont souvent guéri cette espèce de paralysie locale, à l'aide de moyens moraux propres à imprimer une secousse salutaire, ou à causer une distraction avantageuse. Montaigne (1), comme il le raconte lui-même dans ses *Essais*, parvint, par une adroite supercherie, à rendre tous les droits de la virilité à un nouveau marié que l'imagination avait ainsi dégradé. »

On voit pareille histoire, section cinquième de ce Traité : je dois cette observation à un officier de marine qui, à Saint-Domingue, vint réclamer mes conseils.

Pouvoir de l'Imagination sur l'appareil génital.

Veut-on une nouvelle preuve de la connexité

(1) Tome I, p. 94.

du cerveau avec les organes de la génération? Écoutons Venette : « Si l'imagination, dit-il, est touchée par la présence d'une belle qu'on adore, et que les petites fibres du cerveau soient ébranlées par les pensées de l'amour, il se fait aussitôt une sueur interne dans nos parties naturelles, et les esprits, qui s'y portent avec tumulte et précipitation, font sortir des prostates une matière liquide, qui prépare le conduit pour le passage de la semence, qui devient l'effet de nos plaisirs amoureux. »

Cette émission prématurée, sans être celle de la semence, énerve cependant. Combien de jeunes gens, trop passionnés dans ces doux momens, ont paru épuisés et frappés d'anaphrodisie par l'excès de la volupté dont ils étaient enivrés entre les bras de leurs belles qu'ils aimaient avec trop d'ardeur!

Le pouvoir de l'imagination sur les systèmes est prouvé par l'orgasme voluptueux des parties génitales. Lorsque les fluides nerveux et sanguin s'y portent, et qu'ils parviennent à gonfler les corps caverneux, il y a bientôt érection complète. Lorsqu'au contraire l'imagination est trop sensiblement affectée, la scène se passe au cerveau.

Songes. Dans la veille, l'image d'une jolie

femme, de tableaux voluptueux agace l'imagination ; bientôt, dans le sommeil (1), ces scènes

(1) *Mécanisme du Sommeil* d'après Dufieu, ouvrage cité. « Si le sang ne fournit au cerveau qu'une liqueur trop grossière pour se filtrer dans les nerfs ; si les esprits animaux sont en trop petite quantité, trop déliés, trop faibles pour causer de fortes agitations dans le cerveau même, les organes se relâchent ; ils ne sont pas dans une disposition à faire passer de vives impressions jusqu'à l'endroit où l'auteur de la nature a voulu qu'elles passassent pour produire des sensations dans l'âme. L'âme n'aperçoit plus les objets extérieurs ; et c'est le *sommeil.*

« Quelquefois aussi la trop grande abondance d'esprits animaux peut causer quelque trouble dans le cerveau et nous procurer le sommeil. S'il arrive, pendant le sommeil, que les esprits animaux qui sont dans le cerveau en ébranlent quelques parties de la même manière que si un objet agissait sur les organes des sens, pour lors l'âme éprouve une sensation qu'on appelle *songe*. On ne songe presque jamais en dormant qu'aux choses qu'on a senties étant éveillé, parce que les parties du cerveau, qui ont déjà été ébranlées par l'action de quelque objet extérieur, sont bien plus aisées à être ébranlées que celles qui sont toujours demeurées en repos.

« Le sommeil vient souvent après le repas, parce que

étant retracées, le pénis, au secours de cette même imagination, se gonfle, et prend l'attitude convenable au congrès ; et « la jeunesse bouillante, dit Montaigne (1), *s'échauffe si avant dans son harnois, quoique tout endormie, qu'elle assouvit en songe ses amoureux désirs.* »

Connexion du pénis et du cerveau. Le membre viril a un rapport direct avec le cerveau ; car, s'il reçoit une percussion, la céphalalgie en devient le signe concomitant ; avec le *cœur,*

le sang, épaissi par le nouveau chyle qui n'est pas encore digéré, ne fournit plus au cerveau d'esprits animaux, ou ceux qu'il fournit sont trop grossiers pour couler dans les organes des sens. D'ailleurs, gonflant les vaisseaux sanguins, il comprime et ferme le filtre des esprits ; il ne se fait plus d'impressions vives, de là le *sommeil.*

« Le sommeil cesse de deux manières : 1° par une impression sur quelqu'un des organes, si forte qu'elle parvient jusqu'au cerveau ; 2° quand les esprits animaux qui se produisent pendant le sommeil sont assez abondans pour avoir la force d'ouvrir les entrées des nerfs, et pour les remplir de façon qu'ils puissent transmettre jusqu'au cerveau les ébranlemens produits par les objets qui touchent le corps. »

(1) *Essais*, liv. I, chap. XX, p. 45.

puisqu'on éprouve des syncopes plus ou moins prononcées ; avec les yeux, puisqu'ils sont frappés de vertiges et d'éblouissemens.

L'affluence du sang et des nerfs gonfle et roidit la verge, ce qui a fait dire à Aristote que le cœur et la verge étaient dans l'homme deux sortes d'animaux ξωο ἐν ξωο qui se remuaient d'eux-mêmes (1).

On voit, dans l'*Histoire de France*, que Villandré commit un crime de lèse majesté pour avoir touché de la main les parties sexuelles de Charles IX.

La loi de l'*Ancien Testament* commande de couper la main à une femme qui aura manié ces mêmes parties ou par mépris, ou par injure.

(1) « Un physicien de mes amis, dit M. Sage, qui est un des premiers qui se sont occupés en France du galvanisme, l'ayant déféré à plusieurs reprises sur toutes les parties de son corps, le porta à la fin sur son membre viril en érection : il éprouva les douleurs les plus vives dans le cerveau. Depuis cet essai fatal, sa tête s'aliéna et resta douloureuse. Cet homme de mérite ne survécut que très-peu à cette expérience. Son cerveau ayant été ouvert, on trouva une matière fongueuse, blanche, qui paraît être due à la décomposition d'une partie de ce viscère. » (*Moyens de remédier aux Poisons*, etc., par B. G. Sage, etc., p. 75.)

Connexion de la Matrice et du Cerveau.

Le rapport de ces deux organes existe dans l'hystérie, et dans les autres affections de matrice provenant de passions débilitantes.

Je dois quelques larmes aux mânes d'une jeune et belle parente, bonne épouse et sensible amie, mais douée d'une irritabilité nerveuse dont les suites la conduisirent au tombeau. Les observations que j'ai faites à son égard étant relatives au sujet que je traite, je dois les consigner ici, pour démontrer le rapport qui existe entre le cerveau et les organes de la génération. Je vais néanmoins tracer auparavant, d'après M. Calabre-Debreuze (1), l'esquisse des symptômes de l'hystérie toujours accompagnée de nombreuses anomalies de la sensibilité, de la myotilité et de la caloricité, principalement à l'âge de puberté, cette époque orageuse de la vie qui enflamme nos passions, et porte souvent le trouble dans nos systèmes.

« Une complexion délicate, un tempérament ardent et lascif, une irritabilité nerveuse innée,

(1) Ouvrage cité, sur l'*Influence des passions dans les maladies*, p. 97.

ou acquise par une vie sédentaire, sont les *causes prédisposantes* à l'hystérie, dont les femmes sont particulièrement atteintes aux deux époques critiques de la vie, la *puberté* et l'âge du *retour*.

« Les *causes subséquentes* qui en déterminent le développement sont : la suppression ou le dérangement du flux menstruel, une continence rigoureuse, le veuvage, ou l'éloignement dans les premiers temps du mariage; l'amour, les désirs impérieux, la jalousie ou toute autre passion forte contrariée, et susceptible de suspendre les fonctions de l'utérus; les lectures érotiques, la contemplation de peintures voluptueuses augmentent le trouble des sens et de l'imagination, et appellent les désirs au foyer de la sensibilité de la femme, la matrice.

« Les symptômes propres à l'hystérie sont : une espèce de strangulation que produit le mouvement d'une boule qui semble se détacher de la matrice et monter vers le cou, accompagnée d'une tension spasmodique des muscles de l'abdomen, avec une constriction spasmodique de la poitrine et le rapprochement idéal des fausses côtes. Souvent, lorsque l'accès est violent, les vertiges, la pâleur du visage, l'engourdissement des membres, les pandiculations et une anxiété

précordiale plus ou moins sensible, annoncent ces désordres. Bientôt le mouvement angiostatique est troublé, et annoncé par une dyspnée incommode, des palpitations, et les pulsations déréglées des carotides et des temporales. Ces accés se terminent par des convulsions renaissantes, entremêlées d'un sommeil léthargique.

« Souvent les malades pleurent et rient alternativement (1); bientôt après ils soupirent, en se plaignant d'étouffemens; enfin, ils perdent connaissance : le pouls s'efface et devient irrégulier, petit et vermiculaire; les extrémités sont froides et l'utérus entre en contraction.

« Les accès se terminent aussi par l'excrétion d'une humeur muqueuse à travers le vagin, ou par des urines limpides, incolores et abondantes. On en provoque la fin à l'aide d'une odeur fétide ou du charme de la musique; mais le système nerveux, ébranlé par cette attaque, est doué d'une sensibilité si facilement irritable, que la plus légère affection morale, la moindre contrariété, un sentiment de joie ou de peine, et surtout l'absence de l'objet aimé, suffisent pour

(1) Roussel attribue la facilité qu'ont les femmes de pleurer et de rire alternativement, à l'extrême myotilité et au peu de consistance de leurs organes.

occasioner une rechute, si la cause de l'hystérie provient du dérangement du flux menstruel ou d'une continence rigoureuse. On peut y remédier, dans le premier cas, par les remèdes propres à rétablir les évacuations menstruelles, et, dans le second cas, par le mariage. Mais si cette affection est le résultat du désordre du système sensitif, on ne peut traiter la malade que par les règles de l'hygiène, et il serait ridicule d'employer à cet égard des moyens médicamenteux, si ce n'est pour réprimer les effets du moment. C'est pourquoi on fera usage des antispasmodiques intérieurement, et on présentera à l'organe olfactif des odeurs vireuses ou fétides, comme propres à impressionner vivement les organes sensoriaux, l'odorat étant celui des sens qui correspond le plus particulièrement avec le sensorium (1), qu'il pénètre et

(1) Le sensorium, selon Capuron et Nysten, est cette partie de l'encéphale ou du cerveau qui passe pour être le siége de l'âme, le centre des sensations. C'est la cause immédiate de la perception, que Willis place dans le corps cannelé du cerveau, Descartes dans la *glande pinéale*, et M. de la Peyronnie dans le corps calleux, petit corps blanc et oblong, qui est comme détaché de la masse du cerveau.

avertit promptement de ce qui se passe au-dehors. Ces irritations utiles réveillent l'âme, lui rendent son énergie, et rétablissent les fonctions vitales, auxquelles elles président. »

Il me reste à tracer l'histoire et les derniers momens de Mme M. D., victime d'une sensibilité extrême.

Mme M. D., âgée de trente-cinq ans, douée de toutes les grâces naturelles, et d'une fortune honnête, mais que l'oubli de parens puissans à la cour rendit stationnaire, en conçut un tel chagrin, qu'elle y trouva la source de tous ses maux. Dévorée par une ambition que des indiscrets attisait, et dont ils lui faisaient méchamment entrevoir le bon droit, ces faux amis creusèrent un tombeau à sa trop fatale confiance.

Bientôt se déclarèrent tous les symptômes de l'hystérie, avec des modifications qui la menacèrent, dès l'invasion, de phlogose de la matrice. En vain l'époux qu'elle adorait, et qu'elle gémissait de ne pas voir revêtu des dignités auxquelles son alliance lui donnait le droit de prétendre, lui faisait de sages observations sur les douceurs de la médiocrité; l'ambition, cette maîtresse despotique, avait parlé, et jour et nuit lui criait : *demande* et on t'*accordera*. Elle obsédait donc son parent de placets, qui le plus

souvent restaient sans réponse : de là humiliation, chagrins, et tous les ravages des passions débilitantes. Peu après, une hémorragie utérine se déclara, et confirma les symptômes de la maladie affreuse contre laquelle les efforts de la médecine sont vains : Mme M. D. fut attaquée d'un ulcère à la matrice. Les progrès destructeurs et rongeans de cette horrible affection furent en raison de son imagination vivement alarmée sur l'avenir de son époux.

Mme M. D., tranquille sous la foudre qui allait la frapper, douée, d'ailleurs, depuis l'époque de ses souffrances inouïes, d'une patience exemplaire, espérait encore revoir ses beaux jours, et se livrait déjà à ses exercices habituels. Elle aimait à peindre d'après nature les plantes dont je lui avais appris les noms, elle les répétait, ne les oubliait point, et se plaisait à me les rappeler dès qu'elle me revoyait.

Un matin que je lui en avais apporté trois, elle n'eut la force d'en dessiner que deux! Fatale époque! Depuis ce jour son pinceau n'a plus été exercé. Ses forces diminuant sensiblement, elle fut contrainte de garder sa chambre et bientôt son lit. Des souffrances, sous mille modifications, se succédèrent; elle eut une hémorragie affreuse accompagnée de vomissemens con-

tinuels pendant quinze jours et autant de nuits, vomissemens qu'aucuns anodins combinés ne purent calmer. Ces symptômes d'une mort prochaine furent suivis d'un agacement nerveux, de mouvemens convulsifs qui lui ôtèrent le repos et le sommeil jusqu'à sa mort, et qui résistèrent aux antispasmodiques opiacés les plus actifs. Bientôt un écoulement sanieux et fétide, des lambeaux de chair putréfiée, des convulsions réitérées, l'absence de la raison, la perte de la parole, un coma vigil, le hocquet, la face hippocratique, donnèrent le dernier signal, et nous avertirent que nous aurions bientôt à pleurer l'être bon, mais trop sensible, qu'un spasme universel enleva. L'infortunée rendit le dernier soupir en tournant encore vers nous des yeux noyés de larmes, dont nous interprétâmes le langage, car depuis six jours elle avait perdu la parole. Mme M. D. mourut dans cet état horrible, regrettée de tous ceux qui la connurent, et pleurée des malheureux, dont elle était la mère. Ses yeux, naguère si doux, étaient devenus hagards; sa bouche, si jolie, s'était contractée et avait perdu la fraîcheur de son coloris. Elle resta pendant quelques instans dans cet état affreux à considérer; mais bientôt la mort nous laissa apercevoir le calme qui acompagne

une âme bienheureuse en pénétrant dans l'Elysée : ses traits se reformèrent et ses grâces reparurent.

L'hypocondrie est pour les hommes ce que l'hystérie est pour les femmes, et l'une et l'autre maladies s'opposent au succès de la copulation; l'une et l'autre sont produites par l'influence des passions pénibles. L'abdomen, en état d'asthénie, est le siége de leur invasion, et c'est de l'abdomen que le trouble se porte à la poitrine, puis au cerveau. Nous ne rappellerons point ici tous les signes pathognomoniques qui caractérisent cette affreuse maladie : nous nous contenterons d'exposer ceux qui ont du rapport avec l'anaphrodisie, comme capables de la provoquer ou de la maintenir. Nous saurons alors qu'un amant timide auprès de sa maîtresse, qu'un homme de lettres trop studieux, qu'un rival attristé, envieux ou jaloux, soit par amour, soit par ambition ou par amour-propre, etc., offrent les symptômes suivans, qui manifestent la présence de l'hypocondrie; savoir :

« Trouble des fonctions digestives (1), perte d'appétit, malaise sans cause connue, hocquet, éructations, borborygmes ou flatuosités intesti-

(1) Debreuze, ouvrage cité.

nales, goûts bizarres, voracité, ou plus souvent anorexie; plénitude après le repas; contrictions spasmodiques vers les hypocondres, gravité douleureuse vers l'estomac, aigreurs, mucosités; vomissemens de sérosités, de bile noire ou de mucosités très-acides; pulsations irrégulières dans l'abdomen, coliques errantes, diarrhées ou constipations alternatives, débilité des extrémités abdominales, marche vacillante et peu assurée, chute sur les genoux; anxiété précordiale, palpitations fréquentes à la moindre émotion, frissons, etc.... »

On voit, d'après ce qui précède, que les passions pénibles et débilitantes sont les causes les plus directes de l'hypocondrie.

« C'est dans les plexus nerveux (1) qui concourent à la formation du système glandulaire, c'est de là que les ganglions de l'épigastre irradient vers tous les points de la circonférence un rhythme de vibralité, qui, plus ou moins partagé par tous les organes, suivant la nature des causes et l'idiosincrasie du sujet, a bientôt boulversé l'ordre et l'enchaînement de toutes les fonctions. »

L'abus des plaisirs de la table, l'excès de

(1) Debreuze, même ouvrage.

l'amour, les travaux littéraires, les vives affections de l'âme, et en général « toutes les circonstances propres à concentrer vers le cerveau la somme d'activité nécessaire à l'entretien des fonctions organiques.»

«Toutefois, par une réaction sympathique, l'on voit souvent la mélancolie suivre et compliquer l'hypocondrie, et l'on conçoit facilement ce phénomène, lorsqu'on connaît l'influence que les ganglions, les plexus abdominaux, et tout l'appareil digestif, exercent sur l'association des idées, la nature des sensations et les déterminations de la volonté. »

Par suite de combinaisons des différens systèmes, « les vertiges, les extases, les visions fantastiques que produisent les narcotiques pris à trop haute dose, dit M. Pinel (1), ne prouvent-ils pas que les désordres de l'entendement peuvent avoir un siége entièrement étranger au cerveau, et que ce dernier n'est alors affecté que comme centre d'une sorte de réaction sympathique? »

(1) *Nosographie philosophique*, première édition, tome II, page 4.

Rapport entre les Organes de la génération et l'Appareil de la voix.

« Les eunuques (1) ont un extérieur efféminé; ils n'ont point de barbe, et leur voix aiguë ne peut plus parvenir à filer des sons graves. Souvent aussi les maladies que la pudeur et la honte prennent tant de soin de cacher se manifestent à la gorge.

« Il y a dans les femmes, dit M. de Buffon, une grande correspondance entre la matrice, les mamelles et la tête. Combien n'en trouverait-on pas d'autres, si de grands médecins tournaient leurs vues de ce côté-là? »

Cette analogie de la voix et de l'organe sexuel ne se remarque pas seulement chez les eunuques. L'homme, à l'âge de puberté, dans ce beau moment où la nature déploie ses moyens et agace les désirs, change de voix, et les femmes qui, à cette époque critique, acquièrent une voix plus forte, sont jugées avec raison plus lascives que les autres.

Le chant, dit Valmont Bomare, paraît donc physiquement subordonné à la sympathie ou à

(1) Valmont Bomare, *Dictionnaire d'Histoire naturelle*, art. HOMMES.

la correspondance qui existe, dans tous les animaux, entre les organes de la voix et ceux de la génération. Ces derniers, plus particulièrement dans les oiseaux, sont pleins de vigueur au printemps, et ceux de la voix s'en ressentent par sympathie; après la ponte, en automne, les organes de la génération sont dans un épuisement dont la réaction agit sur ceux de la voix : aussi les oiseaux, ceux même non accouplés, chantent-ils au printemps et en été, et la plupart se taisent en automne et au commencement de l'hiver.

Quel contraste de voix entre un coq et un chapon (1)!

Connexion de l'Appareil génital et des Organes de la respiration.

« Le diaphragme, dit Daubenton, qui sépare la cavité du thorax d'avec l'abdomen, est un des principaux organes de la respiration, puisqu'en

(1) Le bégaiement, ισχυοφονεὴ se dissipe lorsqu'il survient une varice à l'un ou à l'autre testicule : sans cela, la voix reste grêle et embarrassée. (Hippocrate, *Traité des Airs et des Eaux*, trad. de Coray, n° 33, § V.) L'excès dans les plaisirs de l'amour cause aussi l'aphonie.

s'abaissant il dilate, et qu'en relevant il rétrécit la cavité de la poitrine.

« Les mouvemens du diaphragme sont soumis à notre volonté dans les grandes inspirations ; il n'en est pas de même du hocquet, qui est l'effet d'une convulsion du diaphragme.

« Le diaphragme reçoit deux nerfs provenans de la moelle de l'épine, et qui appartiennent par conséquent à ceux *qui dépendent de notre volonté ;* mais, comme il est nécessaire que la respiration continue pendant le sommeil, il se rend au diaphragme des nerfs qui naissent du nerf intercostal et viennent du cervelet, et qui en continuent le mouvement indépendamment de notre volonté : ce qui supposerait que la respiration est plutôt une action mécanique que volontaire. Cependant on a vu des criminels se donner la mort à l'approche de leur supplice, en retenant long-temps l'air dans leur poumon, et le privant de son oxigène. »

On voit par-là que la crainte, qui suspend la respiration, peut causer l'anaphrodisie par le spasme des capillaires, et en concentrant dans l'intérieur la circulation et la vie. Les palpitations qu'éprouve un amant passionné près de sa maîtresse proviennent d'une névrose de la circulation.

Rapport entre l'appareil sexuel et les Organes des sensations.

« Les sens, dit Valmont Bomare, sont autant de sentinelles qui nous avertissent de nos besoins. »

Les sensations et les organes qui les produisent exercent aussi leur influence sur l'appareil génital.

Tout entre dans l'esprit par la porte des sens :
L'un écoute les sons, distingue les accens;
L'autre, des fruits, des fleurs, des arbres et des plantes,
Apporte jusqu'à nous les vapeurs odorantes;
L'autre goûte des mets les sucs délicieux;
L'œil, plus puissant, embrasse et la terre et les cieux :
Mais, tant que le toucher n'a pas instruit la vue,
Ses regards ignorans errent dans l'étendue;
Les distances, les lieux, les formes, les grandeurs,
Tout est douteux pour l'œil, excepté les couleurs.
Mais le toucher, grands Dieux! j'en atteste Lucrèce;
Le toucher, roi des sens, les surpasse en richesse :
C'est l'arbitre des arts, le guide du désir,
Le sens de la raison et celui du plaisir.
Tous sont assujétis à ce maître suprême,
Ou plutôt tous les sens sont le toucher lui-même.

DELILLE, poëme de l'*Imagination*, chant I[er], p. 4.

Audition. Le docteur Legouas, dans ses *Nouveaux Principes de Chirurgie,* explique ainsi le mécanisme de l'audition. « Les rayons sonores qui tombent sur l'auricule, dit-il, se rassemblent dans la conque, d'où ils passent dans le conduit auriculaire, qui leur conserve le degré d'intensité déjà acquis par leur réunion. Concentrés dans ce conduit, ils se propagent jusqu'à la membrane du tympan, dont ils déterminent l'ébranlement. Celle-ci se tend ou se relâche, suivant que le son est aigu ou grave. » D'après cela, on voit que les douceurs de la musique, qu'un air fredonné, rappellent des circonstances et des lieux qu'on a souvent à regretter, mais dont on aime à se retracer l'image. « Ce fut en charmant le sens de l'ouïe de Saül, dit M. le docteur Fournier (1), que la harpe de David guérit le roi des Hébreux : les accords mélodieux semblaient dilater ses nerfs, et dissipaient l'affreuse mélancolie de son âme. »

La voix émue d'une amante adorée, ses soupirs voluptueux, en caressant l'ouïe et exaltant l'imagination, ne font-ils pas également une vive impression sur les organes génitaux.....?

(1) Article CAS RARES du *nouveau Dictionnaire des Sciences médicales.*

Ne devient-on pas heureux quelquefois par le souvenir?

Dans le sens inverse, après de longs et pénibles ébats amoureux poussés à l'excès, n'éprouve-t-on point un tintement d'oreilles qui précède souvent l'évanouissement causé par défaillance?

Olfaction. « L'air chargé de parties odorantes, dit le docteur Legouas, et attiré par l'inspiration, passe dans les fosses nasales, pour se précipiter dans les poumons. Dans ce trajet, la chaleur raréfie et sublime en quelque sorte les corpuscules odorans vers la voûte nasale, où les mucosités les enchaînent et les fixent sur les extrémités nerveuses, épanouies dans la pituitaire. »

C'est sur la membrane pituitaire que s'exercent les fonctions de l'odorat. Chez les animaux, plus les cornets du nez sont grands et la membrane étendue, et plus leur odorat est parfait.

L'habitude de flairer des odeurs peut détruire la finesse du sens de l'odorat, comme l'a dit Martial par ces mots : *Non benè olet qui semper olet.*

On connaît l'influence des odeurs sur les systèmes nerveux, principalement chez les femmes. Chez d'autres, les parfums servent de puissans

aphrodisiaques : ceux-ci en sont énervés, ceux-là éprouvent jusqu'à des défaillances en respirant long-temps, ou en couchant dans une chambre où ont séjourné des fleurs. Avec combien de soins on doit éviter leur influence dans la chambre des accouchées!

« Cardan (1) (l. XIII, *de Subtilitate*) croit qu'un odorat excellent est une marque d'esprit, parce que la qualité chaude et sèche du cerveau est propre à rendre l'odorat plus subtil, et que ces mêmes qualités rendent l'imagination plus vive et plus féconde. » Ce sentiment me paraît faux, car nous voyons qu'il n'y a pas de peuple qui ait si bon nez que les habitans de Nicagara, les Abaquis, les Iroquois, et l'on sait que ce ne sont pas les plus spirituels de ces contrées. Quoi qu'il en soit, Mamurra, selon Martial, ne consultait que son nez pour savoir si le cuivre qu'on lui présentait était de Corinthe ; des marchands indiens ne font que sentir une pièce de monnaie pour connaître son titre.

Marcomarci dit qu'un religieux de Prague, à qui l'on donnait une chose à sentir, distinguait au nez, avec autant de certitude que le meilleur chien, par quel sexe elle avait été maniée.

(1) *Encyclopediana*.

Les guides que l'on prend sur la route de Smyrne, ou d'Alep à Babylone, annoncent avec certitude le chemin qui reste à faire pour arriver dans cette dernière ville, en flairant seulement le sable. Peut-être jugent-ils de cet éloignement par l'odeur de petites plantes ou des racines mêlées parmi ce sable. J'ai été témoin d'une particularité non moins remarquable, à l'époque de mon premier voyage aux États-Unis. Les marins habitués des côtes de la Nouvelle-Angleterre, en aspirant une nouvelle atmosphère qu'ils ne méconnaissaient jamais à ses émanations particulières, et en examinant la couleur de la mer où flottaient certains fucus propres à ces parages, nous avertirent avec la plus intime conviction que nous n'étions qu'à deux jours et demi de Charles-Town; ce qui s'est trouvé parfaitement conforme à leur présage.

« Les différentes espèces de serpens crotales, et notamment le *Boiquira*, dit Cabanis, répandent une odeur que les quadrupèdes et les oiseaux, dont ils font leur proie, savent reconnaître d'assez loin, et qui les frappe d'une profonde terreur. Il en est de même de plusieurs espèces de *Boa*, particulièrement du *Devin*, ce monstrueux reptile, dont les replis étouffent les chèvres, les gazelles, les génisses, et jusqu'aux tau-

reaux les plus vigoureux; il en est de même, enfin, de presque toutes les races dévastatrices qui n'existent que par la guerre, le sang et la destruction. Ce sont les émanations propres à chacune d'elles qui, laissées sur leurs traces, ou même les devançant partout, deviennent souvent la sauve-garde de leurs tristes victimes en les écartant au loin, mais qui souvent aussi les livrent plus sûrement à leur rage, en les mettant hors d'état de fuir, en les glaçant de stupeur. »

Une odeur de musc insupportable m'avertissait, à Saint-Domingue, de la présence d'un crocodile souvent vautré dans le pré épais et marécageux du bord des rivières. Quel est le chasseur qui n'a pas remarqué que tous les lapins se terrent lorsqu'un renard est sous bois, ou que les bassets et autres chiens courans, à l'odeur du loup dont ils rencontrent les traces, chassent avec crainte, lorsque les effluences propres à ces bêtes fauves avertissent les victimes dont elles se repaissent de la présence de leur ennemi...?

Le lion superbe, du fond de ses âpres déserts, évente une proie.... : il s'avance en silence, et, rugissant bientôt d'une manière terrible, il glace d'effroi l'être animé qui va succomber à sa-

force..... Il approche.....; mais son odorat l'a trompé.....; il aperçoit un cadavre récemment abattu et à peine entamé : n'importe, il ne convient plus à sa valeur, il le flaire....., recule, le retourne de sa patte acérée..., s'en éloigne avec dédain, méprisant une victime qu'il n'a pas immolée.

« Les sueurs terreuses et cadavéreuses (1) qui nous infectent vers la fin, et quelquefois dès le commencement d'une fièvre maligne et pestilentielle, inspirent des craintes trop fondées au praticien, tandis qu'ailleurs il est rassuré par des sueurs critiques et abondantes qui surviennent à une maladie inflammatoire de la poitrine.

« Les matières du vomissement, dans les maladies tant aiguës que chroniques, présentent à l'odorat des signes qui peuvent nous servir.

« Dans les maladies qui intéressent la matrice, l'odeur de l'écoulement qui s'en échappe indique au médecin, bien mieux que toutes les autres circonstances, le diagnostic qu'il doit en porter. Les praticiens exercés distinguent très-bien l'odeur qui émane des ulcères compliqués de gangrène; chaque odeur, particulière aux

(1) Kirwan, *de l'Odorat et de l'Influence des Odeurs sur l'Économie animale*. Dissert. inaug., p. 32.

phthisiques, aux personnes attaquées de dyssenterie, de fièvre putride, maligne, et cette odeur de souris qui appartient aux fièvres d'hôpitaux et de prisons. Quel est le médecin expérimenté, continue M. Kirwan, qui, en entrant dans la chambre d'une accouchée, ne devine point, à l'odeur aigre qui le frappe, que son lait coule dans l'ordre naturel? Il peut même prédire que la fièvre laiteuse va prendre un caractère de malignité, si cette odeur change et devient fétide. »

On me pardonnera la digression suivante, qui n'est point étrangère au sujet que je traite : c'est un extrait de la *Dissertation inaugurale* (1) du docteur Kirwan, ayant pour titre : *de l'Odorat et de l'Influencedes Odeurs sur l'Économie animale.*

« Les Arabes, du temps de Pline, brûlaient le bois odorant d'un arbre de Germanie nommé *Strobus;* ils en parfumaient des salles entières, et se servaient du même parfum pour procurer du sommeil à leurs malades. Les Sabéens faisaient cuire leurs alimens avec du bois d'encens, d'autres avec du bois de myrrhe, en sorte que, comme l'observe le célèbre naturaliste, la fumée

(1) Kirwan, p. 32.

odorante qui se faisait sentir dans les villes et dans les villages de ces contrées, ne différait pas de celle qui s'élève des autels.

« En général, les peuples de l'Arabie n'employaient, même pour les usages les plus communs, que le bois de senteur. Cet abus était tel, que, pour prévenir le dégoût et les effets funestes qui pouvaient en résulter, ils parfumaient souvent leurs maisons avec le styrax, qu'ils faisaient venir de Syrie. Ils neutralisaient ainsi ou affaiblissaient l'action de l'odeur qu'exhalaient les autres bois. On brûlait aussi du styrax dans les forêts odoriférantes, pour en chasser les serpens qui y abondaient (1).

« Il paraît que l'invention des parfums et des odeurs composées est due aux Perses, qui y cherchèrent un moyen de corriger leur mauvaise haleine, effet de leurs excès de table. Le goût des parfums passa chez les Grecs et s'y répandit avec une telle fureur, que le législateur de Lacédémone fut forcé d'en prohiber sévèrement l'usage et l'importation. Les Athéniens se parfumaient jusqu'aux plantes des pieds.

« Ce luxe, le plus superflu de tous, s'introduisit chez les Romains, on ne sait pas bien à

(1) Pline, *Hist. nat.*, liv. XII.

quelle époque; cependant ce fut immédiatement après la défaite du roi Antiochus et la conquête de l'Asie, que les censeurs P. Licinius, Crassus et L.-J. César, défendirent d'exposer en vente des parfums exotiques. On prétend que Marcus Othon enseigna l'usage des aromates à Néron, et qu'il gagna les bonnes grâces de cet empereur par sa prodigalité en ce genre. Ce prince, d'odieuse mémoire, en faisait charger les murs de ses étuves, et Caligula jusqu'aux baignoires même. Enfin, cet usage, que des esclaves même se permettaient, s'était glissé jusque dans les armées : les aigles romaines étaient parfumées aux jours de réjouissances.

» Pline rapporte encore qu'un certain Lucius Protius, proscrit sous le triumvirat, fut découvert dans sa retraite près de Salerne, trahi par les odeurs qu'il portait.

« L'art de répandre des parfums sur sa personne et sur les meubles ne paraît pas avoir survécu à la grandeur de ces nations, et, si l'on en excepte quelques habitans de l'Inde et les Musulmans, les temps modernes nous offrent peu d'exemples de cette fureur.

« On a remarqué que les femmes habituellement musquées et parfumées éprouvaient à la

longue un relâchement et un affaiblissement notables dans les organes et les nerfs.

« La saison des fleurs, a dit Cabanis (1), est en même temps celle des plaisirs de l'amour. Les idées voluptueuses se lient à celle des jardins et des ombrages odorans, et les poètes attribuent avec raison aux parfums la propriété de porter dans l'âme une douce ivresse. Quel est l'homme, même le plus sage, à moins qu'il ne soit mal organisé, dont les émanations d'un bouquet fleuri n'émeuvent pas l'imagination, à qui elles ne rappellent quelques souvenirs. ?

« Malheur à celui, pense J.-J. Rousseau, qui ne s'est jamais senti vivement ému en respirant le parfum des fleurs sur le sein de sa maîtresse ! »

En appréciant le pouvoir de l'olfaction, on croira facilement que certains luxurieux ne peuvent entrer en jouissance, et s'acquitter convenablement du congrès, qu'en respirant les émanations de la bouche, des aisselles et autres parties du corps de la femme qu'ils caressent. C'est pourquoi, si ces émanations sont agréables, il en résulte un plaisir pur et sans trouble :

(1) *Rapports du Physique et du Moral de l'homme*, vol. I, p. 221.

mais on a beaucoup d'exemples qu'une femme adorée, en qui l'on a reconnu tous les charmes de l'amour et les grâces de la beauté, a frappé soudainement d'anaphrodisie l'amant qui lui reconnut une mauvaise odeur.

Les femelles et les mâles des animaux, dit Virey, s'attirent et s'excitent mutuellement par des odeurs qu'ils exhalent au temps du rut, et que des glandes sécrètent : ces odeurs sont placées près des organes sexuels, comme on le voit dans les castors, les rats musqués, les civettes, etc.

Gustation. Je crois inutile de rapporter la théorie de la gustation, ce sens n'ayant qu'un rapport indirect avec les organes de la génération.

Vision. Cette sensation, qui, par l'intermède de la lumière, nous fait apprécier les formes extérieures des corps, exerce puissamment son empire dans la lutte amoureuse : c'est au moyen d'elle que l'amant adore les charmes de sa maîtresse, que l'aspect d'une femme disgraciée de la nature frappe incontinent d'anaphrodisie l'athlète le mieux disposé à entrer en scène.

Van Helmont, à l'occasion du pouvoir des yeux, pouvoir qu'ils exercent quelquefois si énergiquement sur l'imagination, cite l'expérience répé-

tée par l'abbé Rousseau sur le crapaud effrayé à la vue de l'homme, et qui périt si on le fixe pendant quelque temps, étant circonscrit dans un petit espace. On sait que lorsqu'un canard est en présence d'une couleuvre qui le magnétise, il pousse des cris affreux, et qu'il ne peut se défendre contre son vainqueur immobile, ni se dérober à la mort qui l'attend.

Si, d'après la Faculté de Médecine de Paris, le regard a éminemment la puissance de magnétiser quand on le jette sur un sujet dont on veut s'emparer, de là l'ivresse qu'éprouvait, à la vue d'une belle femme, M. R., dont je cite plus bas l'observation, ivresse toujours accompagnée d'émission de liqueur séminale.

J'ai connu un vieux libertin dont les organes sexuels, rebelles à l'usage des pastilles vénitiennes, et insensibles par conséquent à la vue des charmes du sexe féminin et au contact des appas les plus enchanteurs, devenaient aptes au congrès en voyant la même personne couper le cou à un poulet. L'effusion du sang de l'animal était immédiatement suivie de l'émission du sperme infécond de cet homme dépravé. Une autre fois, il faisait prendre à son mannequin des positions surnaturelles. « Que ces attitudes trompeuses, dit M. de L... (*t. I, p.* 294), qui

semblent offrir l'image de la volupté aux cœurs corrompus et flétris, restent dans les lieux où l'amour n'a jamais pénétré sans horreur ! »

On sait que les excès avec les femmes et l'écoulement immodéré de la semence, ont souvent causé des éblouissemens et même la cécité.

Le *toucher* est comme la base de toutes sensations. La peau, qui en est l'organe, dit Valmont Bomare, est un tissu de fibres, de nerfs et de vaisseaux dont l'entrelacement en tous sens forme une étoffe à peu près de la nature de celle d'un chapeau. La surface de la peau est garnie de mamelons nerveux rangés sur la même ligne, et qui forment les sillons que l'on aperçoit à la surpeau.

J'ai connu, à Orléans, un joueur d'académie qu'on obligeait de se servir de gants : son tact était si fin, qu'il reconnaissait distinctement en filant une carte, ou son point numérique, ou bien si elle marquait une figure.

Le toucher et la vue ont entre eux les rapports les plus intimes, car on touche ce que l'on ne peut voir, et l'on examine des yeux ce que le toucher ne peut définir.

La puissance du tact est partout répandue ;
L'ouïe, et l'odorat, et le goût et la vue,
Sont encor le toucher, le plus noble des sens :
Présens, il les dirige, et les remplace absens.

(Delille, poëme de l'*Imagination*,, chant Ier.)

Le toucher supplée à la vue dans ces nuits délicieuses où l'amour seul est écouté, et où la pudeur la plus sévère permet tous les larcins qui éloignent l'*anaphrodisie*.

Voyez l'amour heureux par un double larcin !
La main invite l'œil, l'œil invite la main,
Et d'une bouche fraîche où le baiser repose,
Le parfum est plus doux sur des lèvres de rose.
Ainsi tout se répond, et, doublant leurs plaisirs,
Tous les sens l'un de l'autre éveillent les désirs.

DELILLE, Ouvrage cité.

« Les organes des sens, dit M. le professeur Richerand (1), des nerfs considérés comme conducteurs du sentiment, la moelle de l'épine, et le cerveau, où ces conducteurs vont se rendre, composent cet appareil destiné à entretenir les rapports de l'homme, en l'avertissant de la présence des objets qui l'environnent et qu'il a intérêt de connaître. »

« On doit considérer comme cas rare, dit M. le docteur Fournier (2), la faculté dont on a vu jouir des hommes qui entraient en érection et la faisaient cesser à commandement ; d'autres

(1) *Nosographie chirurgicale*, t. II, p. 1.

(2) *Nouveau Dictionnaire des Sciences médicales*, art. CAS RARES.

qui éprouvaient l'éjaculation spermatique sans plaisir, même dans le coït. »

Rapport des Tégumens avec les Organes de la génération.

« Il existe, dit M. Richerand, entre les tégumens et les organes de la génération, une correspondance sympathique depuis long-temps utilisée par la débauche. On connaît l'art d'appeler le plaisir sur les traces de la douleur, de réveiller des sens engourdis, et de provoquer de nouvelles jouissances par la flagellation, l'urtication et autres moyens de cette espèce. Le Traité de Meibomius renferme plus d'un fait curieux en ce genre. » (*Et plus bas.*)

« Dans toutes les affections cutanées, les organes de la génération se trouvent sympathiquement irrités, et les malades, toujours remarquables par leur salacité, sont quelquefois tourmentés d'un satyriasis symptomatique.

» Les conduits excrétoires pneumato-cutanés, c'est-à-dire les pores de la transpiration, sont, selon Lenvenhoeck, si multipliés et si petits, qu'il y en a cent vingt-cinq mille sur l'espace qu'occuperait un grain de sable. L'existence de l'insensible transpiration par les pores de la peau

et par les poumons est donc une de ces vérités qu'il n'est pas même permis de mettre en doute, puisque :

» 1° Si l'on respire contre un miroir, on ramassera des gouttes d'eau sur la glace;

» 2° Si l'on passe un doigt sur de l'étain, sur des glaces, sur des pierreries, on y laissera une trace d'humidité;

» 3° On voit en hiver les vapeurs qui sortent des poumons de la plupart des animaux se condenser au moment de l'expiration. »

Cette évaporation, qui n'est pas toujours la même, varie suivant les climats, les tempéramens et les affections de l'âme. La crainte et la tristesse, suspendant les mouvemens du cœur, diminuent la transpiration, comme la joie et l'exercice augmentent l'action de la circulation, et favorisent la transpiration. Dans le premier cas, on est plus particulièrement frappé d'anaphrodisie.

Les *systèmes veineux* ont aussi leur connexion avec les organes de la génération par leur correspondance du cœur, source de la vie, avec le cerveau;

Les *systèmes nerveux*, naissant du cerveau, du cervelet, de la moelle spinale ou de grandes cavités, où se développent les ganglions, pro-

tégés, ainsi que les nerfs, par une enveloppe commune ou névrilême, et formant par leur entrelacement des plexus.

Les *systèmes musculaires*, dépendans de la volonté ou d'un mouvement organique.

Les *systèmes muqueux*, par prolongement de la peau dans l'intérieur du corps; exemple :

1° La membrane gastro-pulmonaire, qui revêt la surface oculaire, les voies lacrymales, nasales, pulmonaires et digestives;

2° La membrane génito-urinaire, qui parcourt les organes urinaires et génitaux.

3° Cette dernière, très-courte, pénètre dans les conduits excréteurs des mamelles.

Les *systèmes glanduleux*, pour les reins, les testicules et les mamelles. Qui ne connaît l'étroite connexion et la voluptueuse sympathie qui existent entre les mamelons et l'utérus?

Le *système dermoïde*, composé,

1° Du chorion, tissu épais et poreux, où passent les vaisseaux, les nerfs et les poils;

2° Du corps réticulaire, autre réseau vasculaire très-délicat, qui s'associe aux papilles nerveuses (1);

(1) Legouas, ouvrage cité.

3° Du corps capillaire, ou glandes servant à l'organe du toucher.

Le *système pileux*. Les poils sont fournis par de petites bulbes logées dans le tissu cellulaire sous-cutané; elles traversent le derme et l'épiderme, au moyen des ouvertures obliques qui y sont pratiquées.

On voit, d'après cet exposé, que tous ces organes décrits concourent d'une manière plus ou moins directe à la célébration des mystères de Vénus, et que leur altération peut en interrompre les effets et porter à l'anaphrodisie.

CHAPITRE III.

Développement des causes générales, constitutionnelles et idiosyncrasiques de l'Anaphrodisie et de l'Agénésie, données en aperçu dans la section precédente.

PROPOSITION XXXIVe.

Il ne faut pas confondre l'impuissance, que nous appelons ANAPHRODISIE ou SYNCOPE GÉNITALE, *avec l'Agénésie, que nous qualifions de* STÉRILITÉ RÉELLE ET ABSOLUE. *La première, ainsi que nous l'avons définie, et que son nom l'indique, consiste dans l'impuissance d'exécuter l'action vénérienne ou le coït. La seconde, dont le nom dérive de* A *privatif, et de* γένεσις *generatio, indique la stérilité ou l'impuissance de procréer; par conséquent, elle peut exister sans anaphrodisie, et chez des individus très-aptes et même très-enclins à l'action vénérienne.*

Selon Stahl, les vices des organes qui servent à l'émission de la liqueur spermatique produisent *l'impuissance*, tandis que l'altération sensible des organes destinés à l'élaborer produit la *stérilité*, puisque ce défaut d'élaboration de la semence ôte jusqu'au désir des plaisirs de

l'amour, comme il arrive dans la continence parfaite.

Un individu peut être stérile sans être impuissant, mais il ne peut être perpétuellement impuissant sans pour cela devenir stérile. (PROP. XL).

Causes physiques de l'Agénésie, comparées à celles de l'Anaphrodisie.

Le docteur Mestivier, dans une thèse sur la *stérilité*, soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 26 pluviôse an XI (1803), divise la *stérilité* en sept classes.

§ I.

La *stérilité naturelle* a lieu, selon lui, par le congrès pratiqué avant la puberté ou après le terme de fécondité.

(*Nota.* Ce théorème convient également à l'anaphrodisie.)

§ II.

La *stérilité innée* est celle qui s'identifie au fœtus lors de sa formation, soit que cette affection provienne d'une cause organique ou de toute autre.

(*Nota.* On a vu des anaphrodites par caractère.)

§ III.

La *stérilité acquise* est due à un état maladif ou à telle manière de vivre.

(*Nota.* On en voit des exemples dans l'anaphrodisie.)

§ IV.

La *stérilité relative* a lieu par défaut d'harmonie dans le physique et le moral. Elle cesse en rencontrant l'objet de ses affections, et se propage par l'antipathie.

(*Nota.* C'est le caractère propre de l'anaphrodisie).

§ V.

La *stérilité absolue* provient de l'abus des plaisirs de l'amour et d'un excès de jouissances qui ont énervé le sujet. On en voit des exemples dans les courtisanes blasées.

(*Nota.* Ce cas convient à l'anaphrodisie.)

§ VIII.

La *stérilité temporaire* (1) est celle qui a un temps déterminé après lequel la fécondation

(1) « On doit supposer, dit M. de L...., t. I, p. 266, un homme qui s'annonce dans la carrière de l'amour avec

a lieu, ou celle produite par une maladie aiguë, ou cessant au moyen d'une opération chirurgicale.

(*Nota.* Cette proposition est juste pour les deux premiers points dans l'anaphrodisie, mais non pas pour le troisième, car on peut avoir subi une opération chirurgicale qui s'oppose à un

les talens dont la nature a doué tous les hommes pour savourer les délices attachées à la reproduction de son semblable. On doit encore supposer cet homme uni par le cœur à la femme qui lui est destinée, jouissant des droits que lui donne le mariage, s'enivrant dans les bras de la volupté, pleurer sur des jouissances infructueuses dont rien ne lui rappellera le souvenir. Une situation aussi triste mérite les attentions de la médecine : c'est être utile à son siècle, à la postérité, que d'indiquer aux hommes les moyens de se régénérer; et jamais la France n'oubliera que Henri II serait mort sans laisser de lui un successeur, s'il n'eût eu recours au célèbre Fernel. Ce médecin rendit la reine féconde après dix ans de stérilité, en donnant à Henri des conseils qu'il suivit avec tant d'exactitude, qu'il devint père de dix enfans. La reine, en reconnaissance d'un si grand bien, donnait dix mille écus à son médecin à la naissance de chacun de ses enfans, outre plusieurs autres grandes récompenses. (Dupleix, *Histoire de France*, t. III).

congrès parfait, et n'être point pour cela exempt des titillations irrésistibles qui excitent au coït. J'ai connu et opéré d'un chancre à la verge, un militaire de petite stature, qui éprouvait sans cesse des désirs sans effets.)

§ VII.

La *stérilité perpétuelle* a lieu par ablation dans l'appareil génital, soit innée, soit accidentelle, ou par suite d'opération, ou résistant au temps et aux moyens curatifs.

(*Nota.* Cette proposition doit subir également une modification pour être applicable à l'anaphrodisie; car, en adoptant mes conclusions du § VI, on ne peut comprendre que les vices organiques accompagnés de douleurs qui absorbent, émoussent, neutralisent même le prurit dont ces parties sont inutilement agacées.)

Les causes immédiates de l'Agénésie, sont donc :

1° Défaut d'organes sexuels, universellement ou partiellement (1);

(1) La perte des testicules, l'amputation du pénis, l'imperfection d'un testicule unique, et l'absence ou l'état pathologique des vésicules séminales, sont des causes physiques d'impuissance absolue et de stérilité.

2° Vices de conformation de ces organes;

3° Proportion contre nature avec excès opposés;

4° Excès ou défaut d'action.

Nous allons examiner parallèlement les causes de ces deux affections, et établir les nuances qui en forment autant de caractères distinctifs.

ORDRE PREMIER.

Vices organiques sexuels, universels ou partiels.

PROPOSITION III.

L'impuissance peut être absolue, relative ou accidentelle, directe ou indirecte, constitutionnelle ou locale, permanente ou passagère, ou due enfin, soit à une affection organique, soit à un simple trouble dans les fonctions.

PROPOSITION IV.

L'impuissance est absolue lorsqu'elle dépend de l'absence des organes génitaux.

§ I.

Chez l'Homme.

Absence de la verge, innée, ou par suite d'opération (1).

(*Nota.* Cette proposition est applicable aux deux névroses.

PROPOSITION V.

L'impuissance peut être absolue, lorsque les organes génitaux existent, mais vicieusement conformés, ou pathologiquement altérés.

§ II.

1° Retraite des testicules dans l'abdomen, signes de lubricité (2).

(1) Fodéré, t. I, p. 564 de sa *Médecine légale*, article IMPUISSANCE absolue, incurable, dit avoir traité et guéri d'une incontinence d'urine un jeune soldat plein de courage et de vigueur, qui, avec des testicules bien conformés, n'avait à la place de la verge qu'un bouton comme un mamelon, par lequel se terminait l'urètre. Ce bouton se renflait quelquefois en la présence de jeunes personnes du sexe, et il en sortait par le frottement une humeur blanche.

(2) Les Hottentots, qui se retranchent un testicule

2° Dilatation incomplète de l'anneau inguinal.

(*Nota.* Ces vices ne causent pas la stérilité : il n'en est pas de même de la castration complète, qui rend infécond et non pas anaphrodite, puisque certains eunuques goûtent et font goûter quelques-unes des faveurs de Vénus.

3° La privation (1) ou le mauvais état des testicules, qui, sans s'opposer à la sécrétion du sperme, ne permet pas son éjaculation, par des obstacles intérieurs.

(*Nota.* L'absence d'un testicule retenu dans l'abdomen ne peut causer ni l'agénésie, ni l'anaphrodisie, si celui qui reste n'est pas flétri, mais vigoureux et bien conformé, surtout si les caractères mâles extérieurs existent, et si le testicule est resté à l'anneau (2).

pour être plus légers à la course; les Sylles et les Cotes, qui n'en ont naturellement qu'un, n'en sont pas moins propres à la génération.

(1) Le pape Clément VIII a proscrit la mutilation, comme le forfait le plus affreux et le plus avilissant.

Andramasis, roi des Libyens, fit couper toutes ses femmes pour s'en servir au lieu d'eunuques (Venette, *de la Génération*, t. II, p. 405).

(2) Il ne faut pas croire que l'absence des testicules

4° Multiplication des testicules, soutenus par de faibles cordons, état qui, selon Zacchias, accompagne la frigidité (1). On appelle *monor-*

soit un obstacle aux jouissances de l'amour. Les eunuques sont stériles, il est vrai, parce qu'ils ne peuvent éjaculer, mais non pas impuissans en amour; car plus d'une petite maîtresse de la capitale se contente de nos virtuoses italiens. J'en connais un très-célèbre qui fait les délices du beau sexe, et, comme un autre papillon, cherche en vain à se fixer en folâtrant autour des belles qui se le disputent, parce qu'elles peuvent se livrer sans crainte et plus long-temps avec lui à l'ardeur de leur passion.

« On peut bien retrancher les organes extérieurs, mais non déraciner les désirs intérieurs. Origène et ses sectateurs (Léonce d'Antioche, les Valéziens, etc.), se trompèrent en se rendant eunuques; leur chasteté n'était qu'involontaire, et ils s'ôtaient la gloire de résister par leurs propres efforts; ils se créèrent des regrets sans se donner une vertu. » (Virey, mot EUNUQUE du *nouveau Dictionnaire des Sciences médicales.*)

(1) « Ceux qui ont des testicules flétris, exténués, et suspendus à un cordon très-délicat, dit Devaux, *Art de faire des rapports en chirurgie*, p. 461, ou qui les ont multipliés jusqu'à trois ou quatre, mais d'une condition

chide l'homme qui n'est pourvu que d'un seul testicule, et *triorchide* celui qui en a trois (1).

5° Grosseur démesurée des testicules, tout excès en ce genre, suivant Devaux, étant vicieux, surtout par suite de phlogose, de sarcocèle, d'hydrocèle (1).

toute pareille, sont à bon droit taxés d'impuissance (selon nous, de stérilité); ce qui est confirmé par les autres marques de refroidissement et de maléfice, qui sont : beaucoup de paresse et de lenteur dans toutes les actions, de ne marquer que de la lâcheté et beaucoup de crainte dans toutes les occasions où il y a le moindre péril à essuyer; d'être tristes, mornes, pensifs, efféminés dans toutes leurs manières; d'avoir un teint pâle et décoloré, la voix grêle, et point de poils sur toute la surfface du corps, à l'exception de la tête : quand tout cela se trouve dans un homme, on peut, avec assurance, le déclarer impuissant. »

(1) « Rien n'est plus rare qu'un troisième testicule, assure le célèbre auteur de la *Nosographie chirurgicale*, t. III, p. 369 : il n'en existe pas même d'observation bien authentique, et l'on peut croire, avec Haller, que les auteurs qui disent en avoir rencontré plus de deux, ont été trompé par les apparences. »

(2) Il n'est pas toujours vrai de dire avec Devaux, p. 462, que « la grosseur démesurée du testicule n'est

6° Induration de l'épididyme après les maladies vénériennes (1).

7° Compression des testicules dans les hernies, les varicocèles et les diverses infiltrations, soit de la tunique propre du cordon, soit de celle du testicule.

§ II.

1° Absence des vésicules séminales, et des canaux déférens ou éjaculateurs.

pas d'un bon présage pour la virilité; » car je connais à Gaubertin, département du Loiret, un nommé Poulain, vigneron, vigoureux athlète, dont le pénis est monstrueux, n'ayant qu'un seul testicule, mais d'une grosseur prodigieuse. Il est père de plusieurs enfans, dont l'un a été victime de l'imagination de sa mère pendant sa grossesse : on peut voir son histoire dans le cours de cet ouvrage.

(1) La position vicieuse et la disproportion des organes générateurs ne sont pas les seuls défauts essentiels propres à causer l'impuissance; les pénis mal conformés, soit par une directon courbe, soit par un étranglement, suite d'une gonorrhée virulente, par ulcères ou poireaux de l'urèthre, par un prépuce trop long, par un gland mal perforé, etc., ne peuvent satisfaire convenablement aux fonctions du coït.

2° Etat convulsif ou paralytique de ces muscles.

§ VI.

Absence de la matrice. (Colomb., *Anatom.*) (*Nota.* Il n'est qu'un seul exemple d'une absence de matrice, cité par Lieutaud. Il n'y avait chez le sujet nul vestige, aucuns annexes de la matrice : le vagin était le seul qui existât. Il se terminait supérieurement en cul-de-sac. Cette disposition faisait que la femme ne pouvait remplir le devoir du mariage sans éprouver une douleur qui lui rendait le commerce de son mari insupportable. (Cas rares du *Nouv. Dict. des Sciences médicales.*)

§ V.

Absence des artères spermatiques. (Riolan, *Antéropophagia*, lib. II, cap. XXXIII).

ORDRE II.

Vices de conformation de l'appareil génital.

Parmi les vices de conformation de l'appareil génital qui contrarient la copulation, on remarque.

§ I.

Chez l'homme.

1° Phimosis naturel ou accidentel.

2° Imperforation du gland, et par suite l'hypospadias.

3° Longueur excessive du prépuce.

(*Nota.* Les Turcs, les Arabes, et les autres peuples de l'Asie, auraient le prépuce trop long, et par cela même seraient inhabiles à la génération, sans l'opération de la circoncision qui est une coutume nécessaire parmi eux. On opère fréquemment cette section du prépuce) (1).

(1) On pratique chez ces mêmes peuples une autre opération, qu'on appelle *infibulation*, et qui est entièrement opposée à la circoncision. « Pour opérer le bouclement des enfans mâles, on tire, dit Celse, le prépuce en dehors, et l'on marque des deux côtés, avec de l'encre, les endroits que l'on veut percer; on traverse la peau d'une aiguille enfilée, et, attachant ensuite les deux bouts du fil ensemble, on a soin de le remuer de temps en temps, jusqu'à ce que les cicatrices des trous soient affermies : on retire le fil et on le remplace par une boucle ou un anneau, qui est d'autant meilleur, qu'il est plus léger. » (*Dictionnaire de Médecine*, article INFIBULATION.)

4° Adhérence du prépuce au gland, qui, selon Valentin, rend l'érection douloureuse.

§ II.

Courbure de la verge, accident qui contrarie la sûreté et la direction de l'éjaculation (1).

(1) « La semence, proprement dite, qui est conservée dans les vésicules séminales, et l'humeur des prostates qui lui sert de véhicule, sont tellement contenues dans leurs conduits, qu'elles ne peuvent s'échapper, en état de santé, sans une forte compression des membranes qui lui sont propres, et sans celle des muscles érecteurs et accélérateurs; ce qui en produit l'éjaculation.

« *Une trop grande irritation*, en resserrant trop vivement les fibres qui font l'office de sphincters aux conduits excrétoires de ces deux liqueurs, empêche leur sortie ou la rend très-douloureuse, comme cela arrive dans les gonorrhées éminemment inflammatoires ou cordées.

» *Moyens curatifs :* Emolliens, antiphlogistiques et anti-spasmodiques.

« *Un trop grand relâchement* dilate ces canaux au point de ne pouvoir plus retenir l'une et l'autre liqueur, et cet événement a lieu à la suite des mêmes chaude-

Il y a d'autres vices d'éjaculation causés par :

1° L'obstruction des vaisseaux déférens ou des vésicules séminales ;

2° L'endurcissement du *veru-montanum*, qui ferme l'orifice de ces vaisseaux dans l'urètre ;

3° Le resserrement de l'urètre à la suite des gonorrhées virulentes, ou autres maladies de l'appareil génital ;

4° L'engorgement squirrheux excessif de la prostate ;

5° Le spasme de l'urètre, qui a quelquefois lieu pendant le coït, auquel Sauvages a donné le nom de *dispermatismum spasmodicum ;*

6° La présence de corps étrangers, ou concrétions dans les vaisseaux éjaculatoires ;

7° L'imperforation du gland, à laquelle pourtant on peut remédier par une seconde incision ;

8° L'excessive longueur du prépuce, qui contrarie l'émission et la direction de la semence, et oblige à la circoncision.

pisses, et surtout quand on a abusé de saignées, de bains et tisannes émollientes.

« *Moyens curatifs :* Les martiaux. »

(Mahon, ÉJACULATION (médecine) de l'*Encyclopédie par ordre des matières*).

§ III.

1° Excroissance fongueuse le long des corps caverneux. Ces nodus ou ganglions proviennent d'excès de frottement, et opèrent sur les nerfs une constriction spasmodique douloureuse, incommodité qui, comme les dilations spongieuses, cède à l'eau saturée de sulfate d'alumine.

2° Présence d'un corps étranger (tel que les calculs extraits de la fosse naviculaire à un homme de Pithiviers, par M. le professeur Duméril) : de là impossibilité d'une érection complète, et l'émission retardée de la semence (1).

(1) D'après des détails sur cette opération, qui m'ont été communiqués par le docteur Ganard, médecin à Pithiviers, il paraît que les calculs n'existaient pas dans la fosse naviculaire, comme on l'avait d'abord dit; ils s'étaient formés entre le gland et le prépuce, et cette partie avait été divisée sur la face dorsale de la verge par M. le professeur Duméril, pour en opérer l'extraction. Le gland était en quelque sorte atrophié et refoulé sur les corps caverneux. Quelques mois après il a repris son volume naturel; mais le prépuce, qui avait été singulièrement distendu par la grande quantité de calculs, formait au-dessus de la verge une espèce de tablier spongieux très-épais qui nuisait peu, il est vrai, à l'érection;

3° Gonflement du *veru-montanum*.

(*Nota.* Un homme déjà âgé s'étant remarié, ne pouvait éjaculer, quoiqu'il entrât en érection. Étant mort d'une maladie aiguë, on trouva le *veru-montanum* durci et gros comme une petite noix. La semence était dans un état de putréfaction : les vaisseaux éjaculatoires étaient remplis de pierres fort dures, grosses comme des pois.) (*Zodiac. Gallic.*, ann. 2. CAS RARES du *Nouv. Dict. des Sciences médicales.*)

§ IV.

1° L'état squirrheux des testicules ;

2° Leur désorganisation par une forte contusion.

3° La suppuration.

4° L'atrophie des vésicules séminales.

5° L'oblitération des conduits déférens et éjaculateurs.

mais gênait singulièrement son introduction lors du coït. Un an environ après la première opération, faite par M. Duméril, le docteur Ganard a pratiqué l'ablation complète de cette portion exubérante du prépuce, et depuis ce particulier s'est marié et a eu des enfans.

§ V.

Vices de conformation chez la Femme.

1° L'agglutination de la vulve.

2° L'imperforation du vagin, un calcul, un polype à son orifice ou dans l'intérieur de sa cavité.

3° La *dilatation excessive du vagin*, qui empêche la femme de retenir le sperme, regarde seulement l'agénésie. On supplée à cette inconvénient par des bains de siége où les tiges, feuilles et racines de myrte et de grande consoude doivent être employées.

4° *Induration de la membrane de l'hymen.*

(*Nota.* Si la membrane de l'hymen, qui défend avec résistance les avenues du palais de l'amour, est dure ou cartilagineuse, il est plus prudent de la rompre d'un coup de bistouri.)

J'ai été consulté dernièrement (mai 1825), et j'ai exploré une fille de vingt-huit ans, à Gaubertin, département du Loiret, n'ayant aucun caractère de nubilité. Elle est devenue rachitique par défaut de menstruation. L'orifice de son vagin était fermé par une membrane si dure et si épaisse, qu'elle poussa des cris affreux à l'introduction du doigt. Sa santé s'est sensiblemament amé-

liorée depuis que j'ai pratiqué l'incision de la membrane, qui a donné jour à des flots d'un mucus infect.

§ VI.

1° Déviation de la matrice, qui ne s'embouche pas dans le vagin (1).

(Cas de l'agénésie, et non de l'anaphrodisie.)

2° *Orifice de la matrice imperforé.*

(*Nota.* La présence de l'hymen, dit M. Marc (page 39 de son *Manuel d'autopsie cadavérique médico-légale*), n'est pas un signe certain qu'une femme n'a pas conçu. Il y a des exemples de ces femmes si étroites qu'elles ne peuvent recevoir l'homme. Sans citer l'exemple de Cornélia mère des Gracques, à qui il fallait inciser la membrane de l'hymen avant d'accou-

(1) « La mauvaise situation de l'orifice interne de la matrice, dit Devaux (p. 57), qui n'est pas quelquefois placé directement, mais en dessous, vers le rectum ou vers les parties latérales, met un obstacle à la génération; car il est aisé de concevoir que l'homme n'y pouvant pas lancer sa semence directement, elle s'écoule au dehros, ou que, si quelque légère portion y est admise, elle est déjà refroidie, n'y étant pas reçue assez promptement. »

cher, j'ai à soumettre au lecteur une observation qui m'est personnelle.

Je fus appelé à Saint-Domingue pour une jeune négresse de M. Dodart, administrateur des domaines aux Gonaïves, laquelle était en travail d'enfantement, elle avait conçu sans la rupture complète de la membrane de l'hymen. Surprise en flagrant délit au moment de l'émission séminale du nègre, cet homme n'était parvenu qu'à l'extérieur de la vulve. Il ne la toucha pas depuis cette époque, où elle fut surveillée, parce qu'en raison de sa stature distinguée, on la destinait à quelque Européen pour en faire sa maîtresse. Un simple débridement au moyen d'une légère incision, une saignée et un bain de siége, facilitèrent l'accouchement, qui fut très-heureux, quoique le travail, infructueux avant l'opération, ait été très-long et très-douloureux.

3° *Tubercules existans au museau de tanche utérin.*

4° *Hystérocèle.* Cette tumeur herniaire, causée par le déplacement de la matrice, met dans l'une et l'autre affection un obstacle aux embrassemens amoureux.

5° Déchirement de la *fourchette.* Le déchirement de la fourchette et du périnée, et la régénération excessive de ces parties, obstruent éga-

lement le vagin de manière à s'opposer à la copulation et à rendre le coït douloureux. Les ulcères vénériens produisent le même vice de conformation au conduit de la pudeur.

6° *Matrice bilobée.*

« M. Le professeur Dupuytren (art. CAS RARES du Nouv. *Dict. des Sciences médicales*) a rencontré, dans des recherches anatomiques, une femme de trente-huit ans, qui présentait le phénomène d'une matrice bilobée. Le museau de tanche, au lieu d'être divisé en deux lèvres, et fendu transversalement, était formé de quatre tubercules sensibles au toucher et séparés par deux fentes, l'une transversale et l'autre perpendiculaire à celui-ci. Le doigt, insinué dans leur intervalle, les écartait facilement; mais il rencontrait bientôt sur la ligne médiane un obstacle qui le forçait à se porter sur les côtés, où il trouvait une ouverture à droite comme à gauche. Le col de la matrice, simple inférieurement, se séparait supérieurement en deux parties divergentes; deux corps arrondis et du volume d'une matrice ordinaire, surmontaient chacun de ces cols, et tenaient lieu d'une matrice bien conformée; à chacun d'eux étaient liés un ovaire, une trompe, un ligament large et un ligament rond seulement. Chacun d'eux rece-

vait la moitié des vaisseaux et des nerfs que reçoit ordinairement la matrice. » On croit que ce phénomène ne peut donner lieu à la superfétation (1).

(1) « M. Littre, en disséquant une petite fille morte à l'âge de deux mois, trouva qu'elle avait le vagin partagé par une cloison charnue, perpendiculaire, en deux cloisons égales : chacune de ces cavités aboutissait à une matrice particulière. M. Littre présume que si cette fille avait vécu et qu'elle eût été mariée, elle aurait pu concevoir en différentes approches, tantôt par l'une des parties de la matrice et tantôt par l'autre, selon que la semence de l'homme aurait été portée à l'une ou l'autre de ces parties. » (*Mémoires de l'Académie royale des Sciences*, ann. 1705.)

« On trouve aussi dans le *Journal de Médecine* (mois d'avril 1757) une observation qui constate encore la possibilité de deux matrices dans un même sujet. Une femme, qui mourut à Paris, âgée de trente-deux ans, avait deux matrices placées de façon que la première, et celle qui en même temps méritait le nom de *matrice*, avait servi à la conception de plusieurs enfans, qui étaient tous nés à terme et parfaitement conformés; mais la mère, après avoir mis ces enfans au monde, conçut un fœtus dans la seconde matrice, qui ne put se prêter

§ VII.

1° *Oblitération des trompes de Fallope.* (Astruc, *Maladies des femmes*, t. IV, p. 45 et 46.)

1° *État squirrheux, sarcomateux des ovaires* (1).

3° *Oblitération des vaisseaux sanguins qui les arrosent.*

aux mouvemens et à l'accroissement du petit être qu'elle contenait. Elle se rompit, et causa la mort de la mère et de l'enfant. » (*Transact. philos.*, ann. 1669. — *De l'Homme et de la Femme*, t. II, p. 217.)

(1) L'ovaire sécrète-t-il une liqueur dont le mélange avec la semence du mâle produit le nouvel être? ou bien s'en détache-t-il, au moment de la conception, un œuf que le sperme vivifie? Quelque parti que l'on prenne dans cette discussion, on sera forcé de convenir que l'ovaire prépare une matière essentielle à la génération, puisque son ablation rend les femelles infécondes. (Richerand, *Nouv. Élémens de Physiologie*, t. II, pag. 356.)

ORDRE III.

Proportions contre nature, avec des excès opposés.

PROPOSITION VI.

L'impuissance est relative lorsqu'elle dépend d'un défaut de proportion dans les parties qui, dans le congrès, doivent concourir à l'acte générateur; tels sont : la grosseur excessive du pénis, l'étroitesse relative du vagin, etc.

§ I.

Dans l'Homme.

1° Par *grosseur démesurée du pénis.*

Fabrice de Hilden parle d'un homme dont le pénis avait la grosseur d'un enfant.

Les verges trop longues et trop grosses paraissent également inhabiles à la génération, parce qu'elles pénètrent trop avant dans le vagin. J'ai vu et visité à Saint-Domingue un nègre, grand de stature, nommé Pierre Hattier, de l'habitation Rossignol des dunes, où je résidais, conformé si monstrueusement, qu'il ne put jamais, malgré les ressources de l'art ou les ruses d'un

ardent désir, parvenir à une érection complète. Son pénis avait onze pouces et demi de longueur sur deux et demi de largeur, garni de testicules moyens. Il eût fallu pour mettre en mouvement un levier si prodigieusement énorme, des muscles d'une ampleur telle, que la nature les lui avait refusés (1).

Les hommes de grande stature ne sont pas toujours les mieux favorisés à cet égard; on trouve quelquefois de petits individus envers qui la nature a été prodigue de ces dimensions. J'ai vu à Saint-Marc, ville de Saint-Domingue, un jeune blanc à cheveux d'un blond roux et de la taille de quatre pieds neuf pouces, avoir un pénis de treize pouces de longueur.

Claudius (Venette, p. 38) qui viola Pompéia, femme de César, dans le temple de la déesse Bona, avait un membre d'une taille démesurée et plus gros que deux ensemble.

(1) Avec les proportions démesurées de son pénis, Pierre Hattier ne fut jamais favorisé de l'amour, pour l'avoir trop été de la nature. En vain il voulait réunir tous les efforts de sa vigueur pour frayer la route du plaisir, ses tentatives étaient vaines, et son pénis monstrueux incapable de se roidir. On en a vu de ce genre dans le cabinet de M. Bertrand Rival.

2° *Par petitesse extrême du pénis.*

Ce n'est pas un cas de stérilité ni d'anaphrodisie, si la femme est étroite ; car, dans le premier cas, la conception, selon Valentini, peut se faire, pourvu que la semence soit déposée dans le vagin. (Mahon, *Méd. lég.*)

Je citerai plus bas, à cet égard, une observation qui m'est personnelle.—Venette (*Tom. I, p.* 36) rapporte que Platerus a reconnu l'impuissance d'un homme qui, au lieu d'un membre viril complet, n'avait que le gland couvert de son prépuce. J'ai connu, en Espagne, un général français ainsi disgracié, et dans le cas d'agénésie et d'anaphrodisie, quoiqu'il fût très-ardent à poursuivre ses conquêtes en amour.

Sulpice a trouvé dans Saint-Martin un autre exemple d'impuissance par suite d'austérités et de chasteté, qui avait tellement diminué chez lui l'appareil génital, qu'à sa mort la verge était à peine apparente.

Les trop gros ou trop petits pénis ne sont pas les seuls défauts essentiels qui s'opposent au succès du coït et de la copulation ; ceux mal conformés, tels que par direction courbe, par étranglement, suite d'une gonorrhée virulente par ulcères ou porreaux de l'urètre ; par un prépuce trop long ; par un gland mal perforé, etc.,

comme nous l'avons dit plus haut, mettent aux embrassemens amoureux un obstacle insurmontable.

§ II.

Dans la Femme.

1° *La trop grande dimension du vagin.*

On devine les inconvéniens de cette proportion contre nature, pour les hommes mal partagés.

Il est cependant de ces femmes qui conçoivent et accouchent sans s'en apercevoir.

2° *La longueur excessive du clitoris, ou son ossification.*

On a vu à Venise une fille publique dont le clitoris était osseux. Elle était répudiée par les hommes, à cause des douleurs qu'elle leur faisait éprouver. (CAS RARES du Nouv. *Dict. des Sciences médicales.*)

La longueur excessive du clitoris, soit par vice de conformation, comme les lacives négresses d'Arada, etc., soit par abus de la masturbation, proportions démesurées qui ont fait croire pendant un temps à l'existence fréquente des hermaphrodites humains, rencontres bizarres qu'on ne doit cependant pas révoquer absolu-

ment en doute. (*Voyez* CAS RARES du Nouv. *Dict. des Sciences médicales.*)

Venette dit à tort (tom. II, p. 251) « qu'il est impossible qu'un homme puisse caresser sa femme, si son clitoris est trop long, et que cette maladie étant incurable, on doit croire qu'un juge est bien fondé, quand, sur le rapport de quelques personnes savantes dans ces sortes de matières, il ordonne la dissolution du mariage. »

Je ne suis pas de cet avis, et pour prouver que la grandeur du clitoris, s'il n'est pas calleux, ne s'oppose point à la génération, je citerai l'exemple des négresses d'Arada, qui toutes en sont pourvues de très-longs; elles sont très-lascives, aiment passionnément les hommes, et elles engendrent avec fécondité. J'en ai visité une dont le clitoris avait six pouces et demi de longueur et était susceptible d'une érection masculine.

Sapho, Lesbienne, avait le clitoris si long, qu'elle passait pour tribade. Je conçois que le frottement, quelquefois trop rude, qu'y éprouvent les femmes de ce genre, occasionant de la douleur, leur ôte, pour quelques instans, le désir de continuer leurs ébats amoureux, et les livre, en ce cas, à l'anaphrodisie, qui n'est que passagère et cesse avec la souffrance qu'elles ont endurée. Le clitoris de dimension ordinaire est

souvent à peine apparent après la mort, et se contracte, par le froid, d'une manière évidente.

3° *La longueur excessive des nymphes.*

Ce vice de conformation pouvant gêner l'acte vénérien, leur résection est indispensable pour rétablir la sensibilité exquise des parties amoureuses. A cet effet, on pratique la nymphotomie en Arabie, en Perse et en Afrique, où cette difformité est commune.

Par étroitesse du vagin.

Une femme trop étroite ou trop large peut difficilement concevoir avec un homme peu membru; car, outre que la conjonction est imparfaite, elle n'est pas agréable pour la femme, aiguillonnée et tourmentée par l'espoir vain d'un plaisir qu'elle ne peut faire goûter ni recevoir.

Jeanne d'Arc (Venette, t. II, p. 43), appelée la *Pucelle d'Orléans*, était du nombre de ces filles si étroites, que, d'après le rapport de Guillaume de Cauda et de Guillaume des Jardins, docteurs en médecine, qui furent chargés de la visiter par ordre du cardinal d'Angleterre et du comte de Warvick, elle fut trouvée si

étroite, qu'elle n'aurait pu supporter les embrassemens d'un homme.

Il est de ces sujets chez lesquels on ne peut pas même introduire une plume.

ORDRE IV.

Anaphrodisie par excès ou défaut d'action.

§ I.

Le PRIAPISME, affection aiguë des tissus érectiles de la verge participitant singulièrement de l'état inflammatoire, peut conduire à l'anaphrodisie, en ce que cette érection violente et incommode du pénis ayant lieu sans volupté, a des suites funestes, et cause toujours l'impuissance par défaut d'émission séminale, qui est le plus souvent l'effet de la réaction de l'imagination. Ce priapisme est ordinairement un symptôme d'un calcul dans la vessie, d'une maladie siphilitique, de l'usage interne des cantharides comme aphrodisiaques.

L'éréthisme trop violent et l'état de flaccidité des organes copulateurs nuisent à l'œuvre de la génération. « Cabanis (*Rapports du physique et du moral de l'homme*, t. II, p. 563) cite un étudiant en médecine qui, dans un violent ac-

cès de jalousie, épouva pendant plusieurs heures le priapisme le plus invincible et le plus douloureux, accompagné tour à tour de l'émission de la semence et d'un sang presque pur (1).

L'anaphrodisie a lieu par le trouble de l'ordre dans les fonctions successives qui précèdent l'éjaculation : par exemple :

1° Dans le priapisme, l'action des parties accessoires a lieu sans celle des parties essentielles, où l'âme n'est pas disposée à concourir, et où les testicules ne sont pas destinés à agir ;

2° Dans l'écoulement séminal, en ce que les vaisseaux spermatiques versent la semence dans l'urètre trop tôt pour la verge, qui n'est pas entrée en érection.

Le SATYRIASIS, *névrose génitale avec excès d'action*, (LXXIX, 3e. Pinel) « est un désir insatiable de jouir des plaisirs de l'amour. Symptômes : Rougeur de la face avec sueur, disposition à se tenir courbé, à se serrer le ventre-tristesse, abattement, quand le mal est extrême; propos obscènes, agitations, inquiétudes, soif ardente, écume à la bouche comme les cerfs qui sont en rut.

(1) Debreuze, ouvr. cité.

« 2° Il y a aussi le satyriase, où tombent quelquefois les hommes usés et affaiblis.

« 3° Le satyriase par excès contraire. Exemple d'un cénobite d'un tempérament fougueux, cherchant à combattre ses passions par les macérations, le jeûne, la prière, avec écoulement de la liqueur spermatique. Remède : guéri par un exercice soutenu du jardinage. »

Le satyriasis diffère seulement du priapisme par des désirs immodérés de la jouissance, qui provoquent l'éjaculation quelquefois avant l'introduction du pénis (1). De plus, souvent la verge est si irritée qu'elle se courbe et devient contraire à l'émission. Le priapisme diffère du satyriase, en ce que, dans le priapisme, il y a érection avec douleur, et que dans le satyriase l'érection est accompagnée de sensations voluptueuses.

« Cockburn (2) cite un jeune homme qui, éperdûment amoureux de sa femme, se tourmentait inutilement auprès d'elle sans pouvoir éjaculer; cependant il éprouvait des pollutions nocturnes, ce qui donna lieu au médecin de

(1) *Aliquia, antequam ad opus perveniant, polluuntur.* Zacchias, p. 135.

(2) Mestivier, *Thèses sur la stérilité.*

penser que l'érection trop forte et la trop grande ardeur du jeune homme étaient la cause de sa stérilité. »

« Il vaut mieux, dit Montaigne, faillir indécemment à étrenner la couche nuptiale pleine d'agitation et de fièvre, en attendant une commodité moins alarmée (1). »

PROPOSITION VIII.

L'impuissance est constitutionnelle, ou par frigidité, lorsqu'elle dépend d'un tempérament apathique et très-froid, ou qu'elle est une conséquence de la débilité générale qui frappe tous les systèmes.

L'impuissance constitutionnelle, ou innée, est incurable, et cause la stérilité. Ces malheureux individus, désormais privés des plaisirs de l'amour, et de payer leur tribut à la nature, ne seront jamais inscrits sur le registre des pères! traînant leur languissante existence, ces avortons ont été engendrés ou par des vieillards décrépits et cacochymes, ou par des parens trop jeunes.

(1) Dans le satyriasis, l'érection est si violente, qu'elle courbe la verge et ferme le conduit de l'urètre; en sorte que la semence ne peut être dardée qu'au déclin de l'érection. Dans ce cas, de légers évacuans, la saignée, des boissons rafraîchissantes et le régime, guérissent.

Souvent ces adolescens efféminés, qu'on voit errer dans les villes, naissent victimes de rapprochemens infectés, et doivent le jour aux derniers ébats d'un père épuisé par la luxure et la débauche. Leur constitution est le plus souvent lymphatique. Ils sont gros et ventrus comme les *castras;* ils acquièrent le tempérament de la femme; la graisse abonde dans les cellules de leur tissu muqueux; la synovie est augmentée, le bassin s'élargit, et les dimensions du larynx sont excessivement diminuées. Ils ont des formes arrondies et non carrées comme celles qui indiquent la vigueur mâle. Leurs traits virils sont ébauchés, délicats, et non prononcés comme ceux du fier athlète.

On a vu des anaphrodites par tempérament (*Voy.* ce chapitre), car les constitutions lymphatiques et mélancoliques ne sont point aussi disposées à l'amour que les tempéramens sanguins, bilieux, nerveux et athlétiques.

Le défaut habituel de santé, frappant de débilité tous les systèmes, cause aussi l'impuissance.

§ II.

Le cas d'impuissance a lieu :

Par défaut d'action ayant pour cause :

1° L'abus des plaisirs solitaires;

2° Les excès avec les femmes ;

3° Certaines évacuations périodiques excessives (1).

(1) Les hommes, ainsi que les femmes, sont sujets à certaines évacuations périodiques. M. de la Poterie a consigné, en 1764, à l'Ecole de Médecine de Paris, qu'un marchand de Leyde avait, tous les mois, une évacuation par les hémorroïdes; un Irlandais, par le bout du petit doigt; différens sujets, par les pores, ou par le vomissement, ou par différens couloirs. Boërhaave a observé que certains maux de tête périodiques ne reconnaissaient pas d'autre cause.

On a vu quelques hommes avoir le flux menstruel d'une manière bien marquée. Zacutus Lusitanus nous en a laissé une observation très-singulière. C'est celle d'un homme privé de barbe, et qui, tous les mois, éprouvait, durant quatre ou cinq jours, une hémorragie assez considérable par une partie point du tout faite pour donner passage au sang; et s'il arrivait que cet écoulement se fît avec difficulté, des ressentimens de colique, un mal de reins, une pesanteur extraordinaire, l'avertissaient de recourir à une saignée du pied, qui, rappelant ce cours étrange, dissipait tous les accidens. (*Anecdotes de médecine*, t. II, A. CXXXIII.) Un berger était positivement dans le même cas, à cela près qu'il approchait davantage de la nature du sexe par un sein aussi beau, aussi bien formé que celui d'une fille de vingt ans. Il n'était pas le seul de sa famille qui offrît un écou-

L'état de langueur propre à ces affections s'appelle *Anaphrodisie.*

lement aussi singulier; son père et quinze frères participaient à ce merveilleux phénomène. (*Journal de Médecine*, t. II, p. 280. — M. de L...., t. II, p. 414.) Les hémorroïdes proviennent d'une surabondance de sang et d'une affluence qui gonfle, distend la veine hémorroïdale interne, et forme cette tumeur par laquelle des hommes perdent chaque mois un sang épais et superflu.

La suppression des évacuations habituelles est extrêmement dangereuse. On voit à ce sujet, dans les *Transactions philosophiques*, qu'un jeune homme de vingt-quatre ans avait, depuis son enfance, une hémorragie au pouce de la main gauche, d'où le sang sortait régulièrement tous les mois jusqu'à la quantité de quatre onces. A seize ans, il en perdait jusqu'à une demi-livre; et, malgré cette perte, il se portait bien et ne se sentait nullement affaibli. Enfin, à l'âge de vingt-quatre ans, il s'avisa d'appliquer un fer chaud sur son pouce, et par ce moyen arrêta le cours du sang; mais il lui en coûta cher. Depuis ce temps-là, il ne s'est jamais bien porté, et il est, au contraire, devenu sujet à des crachemens de sang qui ont épuisé ses forces, à de violentes coliques, à de grandes faiblesses, et à plusieurs autres maladies. (*Transactions philosophiques*, années 1685 et 1701.)

4° La paralysie de l'une ou l'autre cuisse et des muscles de la colonne spinale, de ceux releveurs de l'anus, etc. (*Voy*. prop. XXXI et LII.)

PROPOSITION LII.

Nonobstant la parfaite conformation des parties internes de la génération, et l'activité des fonctions sécrétoires des testicules, le pénis pouvant se trouver incapable d'érection par la paralysie de ses muscles, ou par quelque vice contraire, l'anaphrodisie peut, dans ce cas, exister conjointement avec les désirs et l'appétit le plus prononcé, ce que nous avons prouvé déjà par plusieurs exemples.

Or, il est constant que la définition donnée jusqu'à ce jour de l'Anaphrodisie n'est pas excacte, et que cette maladie ne consiste pas dans la PERTE DE L'APPÉTIT VÉNÉRIEN, *mais dans la suspension, dans la subversion, ou dans l'abolition des facultés propres à satisfaire cet appétit; état que nous désignons par le mot* SYNCOPE GÉNITALE.

PROPOSITION XXXII.

Cette syncope génitale est aussi la suite du dyspermatisme avec Hypospadias, et de l'éréthisme violent, désignés sous les noms de Priapisme et de Satyriasis.

§ III.

Le dyspermatisme (LXXVIII 2e de Pinel) (1).

(1) « Le mot *dyspermatisme*, selon le docteur Chaumeton, nouveau *Dictionnaire des sciences médicales*, tire son étimologie de δύς , *difficilement*, *péniblement*, et de σπέρμα, *sperme, semence, liqueur séminale;* écoulement faible, lent, difficile, d'une liqueur séminale incapable de servir au grand œuvre de la génération.

Cullen reconnaît les espèces suivantes :

« 1° *Dyspermatisme urétral*, provenant des maladies de l'urètre.

« 2° *Dyspermatisme noueux*, produit par des callosités dans les corps caverneux.

« 3° *Dyspermatisme préputial*, dû à l'étroitesse de l'orifice du prépuce.

« 4° *Dyspermatisme muqueux*, causé par des mucosités qui obstruent le canal de l'urètre.

« 5° *Dyspermatisme hypertonique*, déterminé par la trop violente érection du pénis.

« 6° *Dyspermatisme épileptique*, produit par un accès épileptique survenu pendant le coït.

« 7° *Dyspermatisme apractode*, causé par la langueur et l'atonie de l'appareil génital.

« Émission lente, difficile ou nulle de la liqueur spermatique, produite :

1° Par vice organique (1);

» 8° *Dyspermatisme refluant*, ainsi nommé, parce que le sperme, au lieu d'être lancé dans la matrice pendant le coït, reflue de l'urètre dans la vessie. » Mot DYSPERMATISME du nouveau *Dictionnaire des Sciences médicales*.)

(1) Le déchirement du gland chez les bêtes cavalines en est une preuve. « Dans les hattes de la plaine de l'Artibonite, à Saint-Domingue, on a pour les haras un cheval entier rendu impuissant par ce moyen, et qu'on nomme *bout-en-train*. Il est destiné à exciter le véritable étalon. Le premier a eu le gland fendu, d'où il résulte une fausse émission de liqueur séminale qui s'épanche sans être projetée : de là l'impuissance. (Voyez *Voyages d'un naturaliste*, t. II, p. 346.)

L'intégrité du gland du pénis n'est cependant pas une condition essentielle pour que l'accouplement des sexes produise la fécondation. Ces altérations physiques, récentes ou anciennes, n'influent en rien sur la qualité du sperme; car cette liqueur est toute formée, et jouit de toutes ses propriétés, lorsqu'elle est cependant convenablement émise dans le coït. On a des exemples de fécondations opérées sans l'introduction du pénis dans le

2° Par excès de vigueur et de tension dans le membre viril;

3° Par la débilité des parties.

« Dans le troisième cas, il faut, dit M. Pinel, recourir aux restaurans, aux fomentations aromatiques, à l'exercice du corps et aux autres moyens propres à fortifier. On sent, ajoute ce célèbre professeur, qu'il faut joindre à cela des mœurs plus régulières et l'éloignement du libertinage.

« Le dyspermatisme, qui tient à une débilité des parois membraneuses des vésicules séminales et à un état asthénique des muscles releveurs de l'anus, est encore une cause d'infécondité. Ici, la liqueur spermatique, s'écoulant difficilement et sans jet, ne peut arriver à l'orifice de l'utérus comme il conviendrait, et se répand inutilement dans l'intérieur du vagin. » (Métivier, ouv. cité.)

L'émission, quoique lente, de la liqueur séminale prouve au moins l'appétit vénérien et une sorte de faculté physique ; elle ne convient donc

vagin (J'en cite plus bas des exemples). Il suffit que la liqueur prolifique, ou, si l'on veut, l'influence vitale du sperme, se porte par le vagin sur l'œuf, pour que la fécondation ait lieu.

pas directement à l'état absolument passif qu'on appelle *Anaphrodisie constitutionnelle*, qui est l'abolition de cet appétit par excès de froideur de tempérament, et subsidiairement des parties génitales. Mais ce dyspermatisme tient à l'état d'*Anaphrodisie accidentelle*, qui est, comme nous l'avons dit (proposition LII), la suspension, la subversion ou l'abolition momentanée des facultés propres à satisfaire l'appétit vénérien.

§ IV.

On reconnaît aussi pour cause de l'Anaphrodisie accidentelle :

« Le vice de la *liqueur séminale concomitant* de l'affaiblissement des organes génitaux ; la semence privée d'animalcules, c'est-à-dire, trop aqueuse parce qu'elle provient d'organes malades, ou qu'elle n'a pas séjourné suffisamment dans les vésicules séminales pour atteindre la perfection de son élaboration. » (Mestivier, ouvrage cité.)

Zacchias estime impropre à la génération ceux dont la semence est trop âcre ou brûlante, c'est-à-dire, laissant sur le linge des taches noirâtres ; trop froide ou sans vigueur, trop humide ou

trop sèche (lib. III, p. 201) La liqueur, pour être fécondante, doit être blanche, pesante et tomber au fond de l'eau. Quant à ses propriétés chimiques, la liqueur séminale, dit Fourcroy (*Philosophie chimique*, p, 114), a présenté le singulier phénomène de la cristallisation, jusqu'ici inconnu, du phosphate de chaux.

« Un gentilhomme (Venette, t. I, p. 60) devint impuissant, anaphrodite après de longues frictions mercurielles, et recouvra sa vigueur par l'application d'huile de lavande, qui en devint l'antidote et guérit son dyspermatisme, »

§ V.

Anaphrodisie des Femmes.

PROPOSITION L.

*Si la conformation des parties qui, chez la femme, servent à la copulation, la met à même de recevoir presque toujours, au moins d'une manière passive, les embrassemens de l'homme, et l'expose moins que lui à l'*ANAPHRODISIE; *d'un autre côté, à raison de la complication de son système générateur; à raison de son extrême susceptibilité, et de l'influence plus prolongée qu'elle exerce sur le produit*

*de la fécondation, elle est plus fréquemment frappée d'*AGÉNÉSIE*, ou de* STÉRILITÉ.

Ainsi, la frigidité de son tempérament; un embonpoint excessif; le mauvais état des ovaires; l'altération et la faiblesse des germes; la disposition peu favorable de l'utérus; tous les vices de conformation intérieure, susceptibles de nuire à la conception ou au développement de son produit; une ménorrhagie abondante et irrégulière; une leucorrhée constante, âcre et putride, abreuvant et irritant l'orifice sexuel, et détruisant ou directement ou sympathiquement la sensibilité propre de ces parties, sont antant de causes susceptibles de nuire à la procréation.

PROPOSITION II.

Par conséquent la chlorose; la torpeur de l'utérus qui la détermine ou qui en résulte; le défaut, d'abondance ou l'irregularité des menstrues, et toutes les causes relatées plus haut, sont autant de symptômes propres à signaler, chez les femmes, L'AGÉNÉSIE *ou la* STÉRILITÉ.

Développons ces propositions :

« Les femmes, comme les hommes, selon Fodéré, *peuvent être impuissantes sans être stériles, et être stériles sans être impuissantes.* »

a. Par ménorrhagie constante (1).

b. Par leucorrhée âcre, putride et sanguinolente, abreuvant trop les trompes et l'orifice sexuel, détruisant la sensibilité exquise de ces parties, et la soif ardente de la liqueur spermatique.

c. Par trop d'embonpoint.

d. Par tempérament froid (2).

e. En recevant un homme trop ou trop peu membru.

f. Par les vices de conformation décrits plus haut dans ce chapitre.

(1) L'excès du flux menstruel est plus contraire à la fécondation que son défaut, ou plutôt son absence. « Rondelet et Joubert (*Ephémérides* d'Allemagne 1675 et 1766), donnent l'histoire de femmes qui ont eu, l'une douze et l'autre dix-huit enfans, sans avoir jamais été réglées. »

« Roesler cite l'exemple d'une jeune meunière qui n'était réglée que pendant ses grossesses, de sorte qu'elle était assurée d'être enceinte quand ses règles paraissaient. » (M. de L...., t. II, p. 408.)

(2) Beaucoup de femmes sont difficiles à émouvoir sans excès; d'autres, disent-elles, n'éprouvent aucun plaisir dans l'acte délicieux qui, au moindre contact, cause à certaines le bonheur suprême.

g. Par obésité : les femmes, selon Hippocrate, ne pouvant concevoir en cet état par le poids énorme de l'épiploon, comprimant trop fortement la matrice. (Cet inconvénient regarde aussi l'anaphrodisie accidentelle) (1).

h. La dépression des os du bassin et la difformité de cuisses arquées en dedans, sont encore des obstacles à la génération et à la copulation.

i. Faiblesse de complexion.

k. Trop grande sécheresse ou trop grande humidité de l'utérus.

Excès d'action.

1° Chez le sexe, l'irritation excessive de la matrice, qui produit la nymphomanie; cette passion affreuse cause également l'agénésie et l'anaphrodisie accidentelles, par l'agitation toujours convulsive de l'utérus, qui ne peut retenir la semence.

(1) Quelques saignées, des purgations réitérées, et l'usage des eaux ferrugineuses, sont des moyens recommandés en pareils cas, surtout si l'on y joint l'exercice et la dissipation.

« La nymphomanie (LXXX., 5, Pinel) annonce une irritation des parties nerveuses de la génération, qui est pour les femmes ce que le satyriase est pour les hommes. Elle a trois périodes :

« Dans la première, imagination sans cesse obsédée par des objets lascifs et obscènes ; tristesse, inquiétude, taciturnité, recherche de la solitude, perte du sommeil et de l'appétit, combat intérieur entre des sentimens de pudeur et l'impulsion des désirs effrénés, etc.

« Dans la deuxième, sorte d'abandon à ses penchans volupteux ; plus de combat pour les réprimer ; oubli de toutes les règles de la pudeur et de la bienséance ; regards, propos agaçans ; sollicitations, instances à l'approche du premier venu ; gestes pleins d'indécence, efforts pour se jeter dans ses bras ; menaces, emportement, si l'homme résiste ou s'il veut se défendre.

« Dans la troisième, aliénation d'esprit complète, obscénité dégoûtante, espèce de fureur aveugle, désir de frapper et de déchirer, chaleur brûlante sans fièvre ; enfin, tous les symptômes divers d'un état maniaque violent (1). »

(1) Voyez le *Traité de la Nymphomanie*, par le docteur Bienvile. Dans le premier et le troisième degré

Une nymphomane, ayant épousé un homme blond, de moyenne stature, de faible complexion et presque anaphrodite, appelait sa couche nuptiale un *lit de repos.*

Anaphrodisie par défaut d'action.

2° Le défaut d'action de la matrice s'oppose à la conception, mais souvent n'éteint pas les désirs; par conséquent cet état n'est pas celui de l'anaphrodisie constitutionnelle, mais bien de l'accidentelle.

Que l'obésité, en engourdissant le système nerveux, empêche sa réaction, le frappe d'inertie, comme dans la polysarcie adipeuse, cette disposition devient contraire au mécanisme de la fécondation, et ne peut causer aucunement

de cette affreuse maladie, il y a lieu à l'impuissance : 1° par l'influence des passions débilitantes, telles que la tristesse, l'inquiétude, la taciturnité, la recherche de la solitude, le combat d'une pudeur alarmée, qui transportent le sang vers le cerveau et en privent les organes sexuels; 2° parce que les malades qui éprouvent le troisième degré de la nymphomanie ont une aliénation mentale complète, deviennent furieux, et ont tous les symptômes d'un état maniaque violent.

l'anaphrodisie, mais frappe l'individu d'agénésie.

Des routes de l'amour l'embonpoint inutile
Aux germes créateurs offre un champ moins fertile.
(DELILLE, *Géorgiques*, liv. III.)

3° La *paralysie de l'utérus*, suite de pertes laiteuses, qui rend les individus insensibles au plaisir et inhabiles à la génération.

On voit aussi, par l'exemple des filles prostituées, que l'abus du coït rend infécond en neutralisant, pour ainsi dire, la sensibilité exquise de la matrice.

4° *Torpeur de l'utérus* des jeunes filles en état de chlorose.

Les femmes mal réglées conçoivent difficilement, l'utérus remplissant mal ses fonctions lorsqu'il est continuellement en spasme.

5° *Règles immodérées*. Ainsi que l'absence des règles, leur flux immodéré, les hémorragies utérines rendent les femmes stériles (1), et doivent

(1) *Et si mulier multos menses demittit, sterilis fit*. (Hip., *de Sterilitate*, sect. IV.) Cependant, le vomissement de sang peut rendre habiles à concevoir des femmes auparavant stériles. (*Extrait des Prénotions*, liv. III, *Maladies des femmes*.

même les faire considérer comme anaphrodites accidentellement.

Toute évacuation excessive, les ménorrhagies, les leucorrhées, les ulcères, en relâchant et abreuvant les parois spongieuses et avides de la matrice, entraînent l'embryon, quand bien même elles n'auraient pas détruit la vertu prolifique de la matrice.

6° Le défaut de *développement de la matrice* et l'*absence du poil,* à un âge compétent, paraissent être aussi une cause de stérilité (1).

(1) Proposition XLIe. *Quoique le pénis ne doive point aux poils dont il est recouvert à son origine la faculté d'entrer en érection, cependant, comme le développement et la richesse du système pileux, en général, est un des caractères de la force et de la vigueur, il est juste de convenir que l'absence de la barbe au menton, et celle des poils aux parties génitales, doivent être de fortes preuves de la faiblesse de ces parties, et de leur inaptitude à remplir les fonctions auxquelles la nature les avait destinées.*

Morgagni, et d'autres auteurs, ont assuré que les hommes privés du système pileux ne pouvaient entrer en érection. (Morgagni, *de Morb., Épist. anat. med.*, XLVI; art. III, p. 732.)

Sterilitatem mulieris attestantur.... pili in pube cœterisque locis consuetis nulli, aut rari et pauci. (Hipp. *de Stéril.*)

J'ai donné des soins, à Gaubertin, département du Loiret, à une fille âgée de vingt-huit ans, chez laquelle les organes générateurs n'étaient pas développés, et qui n'était pas encore réglée. Son pénil était imberbe, et la membrane de l'hymen non perforée. Elle était dans un état de chlorose rachitique et d'atrophie mésentérique, accompagné d'engorgemens articulaires.

Une des influences de la castration chez les hommes, c'est que « ceux qui sont faits eunuques dans l'enfance sont privés de barbe et de poils aux parties génitales, et n'ont point la voix sonore et mâle, qui est l'apanage de l'homme; mais quand il y a ablation des organes qui sécrètent la semence à une époque postérieure et plus ou moins éloignée de l'âge de la puberté, la barbe et les poils du pubis n'en souffrent point d'altération. » (Alopécie du Nouv. *Dict. des Scienc. médicales.*)

§ VI.

PROPOSITION XI.

L'impuissance est PERMANENTE, *lorsque la cause qui la produit persiste elle-même, et tient sans cesse les organes génitaux sous sou influence.*

On peut comprendre dans ce cas l'extrême jeunesse, la caducité, les passions débilitantes, la plupart des aliénations mentales, les infirmités et les lésions des organes sexuels.

Age trop précoce (1). Le développement trop

(1) Les adolescens doivent redouter les premières ardeurs de Vénus, si leur tempérament n'est pas formé, ou semblable à un bouton près d'éclore, qu'un rayon de soleil dessèche; celui qui a abusé de l'apparence de la virilité perd, sans espoir de retour, les facultés procréatrices. « Jeune homme, dit M. de L..... (t. II, p. 239), qui voulez l'être long-temps, attendez que votre tempérament soit décidé avant de vous livrer à l'amour : vous mesurerez alors le plaisir selon vos forces. A dix-huit ans, si vos veines sont gonflées d'esprits vivifians qui portent l'empreinte des désirs sur votre visage; si la vue d'une belle femme allume dans vos yeux le flam-

précoce de la puberté, soit naturellement; soit artificiellement, ou par suite de masturbation, énerve les parties génitales et dispose à l'ana-

beau de l'amour; si les images folâtres et voluptueuses qui se jouent de votre imagination pendant le sommeil, frappent vos sens assoupis, en donnant le signal du plaisir aux parties qui en sont les organes..... jeune homme, cherchez une compagne qui augmente et partage avec vous la volupté. »

« Quelques médecins ont observé les règles, dans les filles, depuis leur naissance sans interruption. On les a vues paraître à six mois, à deux ans, à trois, à cinq, etc., dans les filles qui jouissaient également d'une bonne santé. (Voyez les *Observations rares de médecine, d'anatomie*, etc., par Vander Wiel, t. I; le *Journal des Savans*, février 1683; la *Collection académique*, t. I, p. 296; t. III, p. 132 et 263, etc.) Mandelshof a vu, aux Indes, une fille qui avait les mamelles formées à deux ans; elle fut réglée à trois et accoucha à cinq. » (Voyez le *Dictionnaire raisonné d'anatomie*, art. RÈGLES; M. de L...., t. II, p. 242.)

A Porto-Réal et Ardée, le flux menstruel est déterminé, chez les petites négresses, en introduisant un pessaire de bois tendre, creux, et rempli de fourmis, à plusieurs reprises, dans leur vagin; et le purit occasioné

phrodisie. L'imperfection des organes générateurs chez les enfans, et leur caducité chez les vieillards, consignent l'état d'impuissance avant la puberté, et après le terme de la fécondité. Ainsi, les enfans sont impuissans parce qu'ils n'ont pas les forces nécessaires, les vieillards, parce qu'ils les perdent.

Dans les villes où ces scènes scandaleuses se perpétuent chaque jour, où des Messalines méprisables travaillent dans l'ombre de la nuit à séduire la faible ou trop confiante jeunesse, où les alimens échauffans, les lectures licencieuses, les tableaux et spectacles obscènes, réveillent les sens et exaltent l'imagination, les jeunes gens s'y exténuent avant d'y avoir pris leur accroissement, et préparent une postérité infirme ou

par ces insectes détermine l'afflux du sang dans les parties sexuelles. (*Coutumes et Cérémonies religieuses* de Picart, t. VII, p. 229; mot FEMME du nouveau *Dictionnaire des Sciences médicales*.) Mais, en général, les femmes partout sont plus tôt pubères que les hommes, parce que leur constitution plus faible demande moins de temps pour parvenir à son parfait accroissement relatif : elles ont aussi quatre onces de cervelle de moins que l'homme.

débile, qui devient le résultat fâcheux du dérèglement des mœurs et de l'usage de ces plaisirs anticipés.

« Ce n'est que dans la vigueur de l'âge qu'il y a une véritable éjaculation. Dans l'enfance, où la liqueur spermatique n'est point encore formée, les muscles, à peine développés, laissent à l'urètre seul l'office de conduire au-dehors quelques gouttes d'humeur prostatique, sollicitées le plus souvent par des manœuvres indiscrètes. Dans la vieillesse, outre que l'éjaculation est presqu'impossible, à cause de l'affaiblissement des muscles destinés à cet acte, la verge, incapable d'une érection complète, n'offrant plus qu'un canal presque sans ressort, le peu d'humeur prolifique qui y parvient, loin d'être expulsé avec vélocité, n'en sort que lentement, et en quelque sorte par son propre poids. » (mot *Ejaculation* du nouv. *Dict des Sc. médic.*)

Les Gaulois, appréciant les avantages pour l'espèce humaine de ne pas sacrifier à l'amour dans un âge trop précoce, infligeaient une peine infamante à ceux qui étaient convaincus d'avoir reçu les embrassemens d'une femme avant l'âge de vingt ans

En général, les individus chez qui la nature est beaucoup trop précoce cessent, avant trente

ans, d'engendrer (1) : l'effort prématuré de leur constitution les conduit bientôt à la vieillesse. « Hermogène, qui possédait la rhétorique à quinze ans, avec beaucoup de réputation, dit M. de L...., oublia à vingt-quatre tout ce qu'il savait. L'histoire du premier âge de ces êtres surnaturels est l'époque la plus intéressante de leur vie, dont les derniers temps sont marqués par les infirmités.

Les jeunes demoiselles elles-mêmes, égarées par les femmes de chambre auxquelles on a l'imprudence de les confier, se livrent à ces plaisirs solitaires qui dégradent l'humanité et altèrent puissamment la santé.

(1) *Dans la jeunesse*, l'anaphrodisie a lieu par l'affaiblissement ou l'inertie des organes sexuels, reconnus par l'écoulement précoce d'humeur prostatique, que de coupables enfans provoquent par des moyens désavoués. *Dans la vieillesse*, par la paralysie de ces organes, ou bien encore à la suite d'excès ou de maladies.

Nous pensons aussi qu'une femme est dans le cas d'impuissance par torpeur de l'utérus, si elle n'est pas réglée à vingt-cinq ans, étant d'ailleurs bien portante.

Nous observerons cependant que l'extrême jeunesse n'est pas une cause permanente d'impuissance, attendu que tous les jours les progrès de l'âge la font disparaître,

Quod licet ingratum est, quod non licet acrius urit.
(Ovide, lib. II. *Eleg.* XIX, v. 3.)

« Les jeunes poules, dit M. Marc (art. copulation du nouv. *Diction. des Sciences médic.*), quelle que soit d'ailleurs la force du coq, pondent des œufs de moitié plus petits que ceux provenant de poules formées. Et comment en serait-il autrement, puisque c'est dans le sein de la femelle que le fœtus se développe, et que ce développement doit éprouver des obstacles lorsque l'utérus n'offre ni assez d'espace ni assez de résistance? Aussi les femmes imparfaitement formées produisent-elles presque toujours un fruit débile, et sont-elles sujettes aux avortemens. »

On voit tous les jours des enfans dont le père est de frêle complexion, devoir leur embonpoint et la forme athlétique de leur stature à une mère fortement constituée.

et que, du moment qu'on cesse d'être impuissant, on devient apte à reproduire son semblable. Cependant la puberté, qui quelquefois est tardive et incomplète, peut offrir une cause d'impuissance permanente, par la raison qu'elle est toujours la compagne d'une faiblesse constitutionnelle.

« Dans l'enfance (1), les sensations sont d'abord vives et multipliées ; mais comme le cerveau est peu habile à les saisir, il en résulte que les impressions sont légères et fugaces.

« Dans l'enfance, le tissu cellulaire est très-abondant et chargé de graisse ; il y a prédominance marquée des systèmes lymphatique et nerveux. »

L'âge de puberté (2) s'annonce par des phénomènes que les sexes caractérisent. L'organe de la voix change, son timbre devient plus sonore, l'appareil génital se développe, le sperme est sécrété en abondance et acquiert sa vertu

(1) Legouas, ouvr. cité.

(2) « L'éruption des menstrues, l'accroissement du sein pour les femmes ; la barbe et l'émission de la liqueur séminale pour les hommes, sont des signes de puberté propres aux deux sexes. Il est vrai que ces signes ne sont pas aussi constans les uns que les autres. La barbe, par exemple, ne paraît pas toujours précisément au temps de la puberté : il y a même des nations entières où les hommes n'ont presque point de barbe, et il n'y a au contraire aucun peuple chez qui la puberté des femmes ne soit marquée par l'accroissement des mamelles. » (*Histoire naturelle*, Buffon, t. IV.)

prolifique (1), les passions éclosent, l'homme devient a plaindre s'il est trop sensible. De là la perturbation des fonctions organiques et intellectuelles, qui conduit à l'anaphrodisie.

« La jeunesse (1) ne voit rien avec indifférence; il semble qu'elle embrase tout ce qui l'entoure du feu qui la dévore. » De là les passions, dont les excès conduisent à l'anaphrodisie. Il résulte de cette conséquence, que la lecture des romans est perfide dans l'anaphrodisie, dans l'érotomanie, puisqu'elle ne sert qu'à exalter l'imagination, dont, au contraire, l'ardeur a besoin d'être modérée. Une fille qui, à douze ans, lit des romans, dit Tissot (2), sera une femme à vapeurs à vingt.

§ VII.

Vieillesse caduque. Ainsi que la jeunesse a les

(1) « La liqueur séminale arrive et remplit les réservoirs qui lui sont préparés, et lorsque la plénitude est trop grande, elle force, même sans aucune provocation et pendant le sommeil, la résistance des vaisseaux qui la contiennent, pour se répandre au dehors. » (Buffon, t. IV.)

(2) Perreau, *Etude de l'homme physique et moral*, pag. 121.

(3) *Maladie des gens de lettres.*

jeux et les ris, la vieillesse a pour triste cortége les plaintes et les infirmités. Voyez ce vieillard courbé sous le poids des ans, au teint basané et poudreux, au visage décoloré et ridé (1), à marche tremblante, aux yeux éteins et enfoncés : il croit pouvoir encore, parce qu'il a pu ; il voudrait, parce qu'il désire : mais la nature refuse un rapprochement qui offre un si vilain contraste, celui des grâces, de la fraîcheur, de la beauté, de l'enjouement, avec la caducité, les rides et la décrépitude ; c'est un bouton de rose que voudrait enlacer une tige desséchée. Hélas! pourquoi s'abuser sur l'emploi des courts instans de notre existence? Ne sait-on pas que *naître* (2), *s'accroître*, *décroître* et *mourir*, tel est le cercle dans lequel est circonscrite la destinée passagère de tout ce qui respire (3).

(1) Dans la vieillesse, la diminution de la graisse est la cause des rides qui commencent à paraître sur le visage et sur d'autres parties du corps. La peau n'étant plus soutenue par la même quantité de cette substance adipeuse, et n'ayant plus d'élasticité pour se resserrer, elle s'affaisse, se relâche et se plisse.

(2) Perreau, ouvrage cité.

(3) « Quoique la vieillesse caduque offre les symptômes du dépérissement physique et de l'hiver de la vie,

Causes morales auxiliaires de l'anaphrodisie.

Parmi les causes morales auxiliaires de l'anaphrodisie, on peut citer :

1° La *crainte de procréer*, venant de mollesse, d'indigence ou de coquetterie de la plupart de certaines femmes, qui redoutent l'altération de leurs charmes et les soins qu'exige la maternité.

« Selon Valère-Maxime, dit M. Marc (au mot COPULATION du nouveau *Diction. des Sciences médic.*), les Romains, lorsqu'ils voulaient se marier, étaient obligés d'affirmer par serment, devant les censeurs, que leur intention était de procréer. Toute femme convaincue d'avoir éludé le but du coït, était notée d'infamie, et n'osait

on pourrait cependant citer pour exception l'exemple rare et prodigieux du célèbre anglais Thomas Parr, paysan de Shroposhire, qui mourut à l'âge de cent cinquante-deux ans et neuf mois, et qui, à cent vingt ans, ayant épousé une veuve, lui fit savourer la volupté qu'il éprouvait dans le coït auquel il se livrait avec elle. (M. de L..., t. II, pag. 380.) Le même auteur cite l'histoire d'une femme qui épousa un homme de quatre-vingt-quatorze

plus, selon une ancienne loi attribuée à Numa Pompilius, se présenter à l'autel de Junon avant d'avoir expié son crime par le sacrifice d'un agneau femelle, sacrifice auquel elle était tenue d'assister les cheveux épars. »

Avec la crainte de procréer, on éprouve une suspension des fonctions génitales. Cette même crainte de procréer fut fatale à un ecclésiastique que j'ai connu, et qui, pendant l'exercice de son ministère, a débauché quantité de jeunes personnes qu'il ne voulait pas cependant déshonorer publiquement. Il était parvenu, par cette crainte, souvent répétée, à se procurer un spasme qui suspendait jusqu'à sa retraite, l'émission de la liqueur séminale. Il se maria depuis, et les fonctions organiques de l'appareil générateur restèrent perverties, ce qui, à son grand regret, le priva du bonheur d'être père.

ans, et qui accoucha à terme, d'un garçon, à l'âge de quatre-vingt-trois ans. »

Il est question, dans le *Journal de médecine* (avril 1757), d'un vieillard âgé de quatre-vingt-seize ans, marié à une femme de quatre-vingt-treize, avec laquelle il remplit trois fois par nuit le devoir conjugal depuis trois ans, sans qu'il en ait éprouvé le moindre dérangement dans sa santé.

2° Un *désir trop vif de procréer* devient, selon Teden (même article du *Dictionnaire*), chez les époux, doués d'ailleurs de toutes les facultés requises, une cause fréquente de stérilité, « je dis aussi d'*anaphrodisie.* » Une ardeur moins vive dans l'acte vénérien, et surtout une introduction moins profonde dans l'instant décisif, rempliraient plus sûrement le but de tant d'époux estimables, dont la stérilité altère la paix et la félicité intérieures.

3° La *pédérastie*, ou l'amour illicite entre les hommes: ce vice honteux, dont l'idée seule fait horreur et avilit celui qui s'en rend coupable, en détruisant les sensations délicates, porte à l'anaphrodisie.

PROPOSITION XLIII.

Deux individus d'un sexe différent, dont les organes génitaux bien conformés auraient entre eux des proportions favorables, et seraient doués d'une énergie suffisante, non-seulement pour exécuter l'acte vénérien, mais aussi pour procréer, pourraient encore néanmoins n'offrir qu'une union stérile, à raison ou d'un défaut de corrélation entre le germe et la liqueur fécondante, ou du défaut de coïncidence dans le développement et le partage du sentiment de

volupté indicible, qui semble précéder et surtout accompagner l'acte de la fécondation.

Alliances mal assorties.

4° Dans les alliances mal assorties, on n'éprouve que des transports mélancoliques et mêlés de regrets ; que des extases sombres ou des plaisirs obligés ; et de l'indifférence à l'impuissance il n'y a qu'un pas. N'a-t-on pas vu de jeunes amans, favorisés de la nature, perdre par antipathie, leur réputation sur la couche de l'hyménée, et ne pouvoir consommer l'acte le plus délicat de la volupté ?

Quel bonheur honteux, cruel, empoisonné,
D'assujétir un cœur qui ne s'est point donné ;
De ne voir en des yeux dont on sent les atteintes,
Qu'un nuage de pleurs, et d'éternelles craintes,
Et de ne posséder, dans sa funeste ardeur,
Qu'une esclave tremblante à qui l'on fait horreur !

(VOLTAIRE, *Orphelin de la Chine.*)

Les alliances mal assorties ne produisent cependant pas toujours l'anaphrodisie et l'agénésie, car on a vu des jeunes femmes avantageusement fécondées par des vieillards cacochymes et dégoûtans. D'ailleurs, il est des femmes qui deviennent mères, bien qu'elles n'aient été que passives dans l'acte du coït, où elles ne sont

que le réceptacle du germe de la fécondation. Il est vrai qu'on n'en peut pas dire autant de jeunes maris unis à des femmes âgées; mais chez ces dernières, la nature a limité l'époque de la fécondité, et joignons à cela des causes d'impuissance ou d'anaphrodisie qui se conçoivent assez pour n'avoir pas besoin d'être répétées.

Les mariages entre des personnes d'un âge disproportionné ; les mariages tardifs sont également des causes de l'anaphrodisie. Un jeune homme peut-il soupirer pour une femme ridée et infirme? aussi, dit M. Marc (COPULATION, du Nouv. *Dictionnaire des Sciences médicales*) : « Lorsque, dans Sparte, la femme avait apporté la fortune de ses parens à un homme âgé et impuissant, il était forcé de permettre qu'elle choisît un adjoint dans sa famille, afin de se dédommager de la nullité de son époux. »

5° *L'incompatibilité d'humeurs par antipathie d'amans ou d'époux.* « Que je suis malheureuse! s'écrie l'amante d'Emile, j'ai besoin d'aimer, et ne vois rien qui me plaise. Mon cœur repousse tous ceux qu'attirent mes sens; je n'en vois pas un qui n'excite mes désirs, et pas un qui ne les réprime : un goût sans estime ne peut durer. Ah! ce n'est pas là l'homme qu'il faut à votre Sophie! son charmant modèle est em-

preint trop avant dans son âme. Je ne puis aimer que lui; je ne puis rendre heureux que lui; je ne puis être heureuse qu'avec lui seul. J'aime mieux mourir malheureuse et libre, que désespérée auprès d'un homme que je n'aimerais pas, et que je rendrais malheureux lui-même. Il vaut mieux n'être plus, que de n'être que pour souffrir. »

Par défaut de santé.

6° *Par défaut de santé.* La cohabitation exigeant une émission plus ou moins fréquente de liqueur essentielle à la conservation de la force et de la vie, le défaut de santé, surtout par suite de masturbation ou d'excès avec les femmes, et même dans l'usage des liqueurs spiritueuses produit l'anaphrodisie. Les liqueurs énervantes disposent à l'impuissance ; car, dans l'état d'ivresse, ou plutôt à la suite d'excès, on exécute mal le coït; la tension nerveuse n'étant pas assez forte pour éveiller les sensations de la femme jusqu'à la volupté.

On reconnaît assez généralement que la perte d'une once de liqueur séminale affaiblit autant que celle de quarante onces de sang. Hippocrate a désigné sous le nom de *consomption dorsale*,

une infirmité qui devient le résultat des abus du plaisir. « Cette maladie, dit-il, nait de la moelle « de l'épine du dos. Elle attaque les jeunes ma- « riés ou les libidineux. Ils n'ont pas de fièvre ; « et quoiqu'ils mangent bien, ils maigrissent et « se consument. Ils croient sentir des fourmis « qui descendent de la tête le long de l'épine. « Toutes les fois qu'ils vont à la selle, ou qu'ils « urinent, ils perdent abondamment une liqueur « séminale très-limpide. Ils sont inhabiles à la « génération, et ils sont souvent occupés de « l'acte vénérien dans leurs songes. Les prome- « nades, surtout dans les routes pénibles, les « essoufflent, les affaiblissent, leur procurent « des pesanteurs de tête et des bruits d'oreilles; « enfin, une fièvre aiguë termine leurs jours. » (M. de L...., p. 114, t. II.)

« Je vois, continue cet auteur, une personne « qui, peu à peu, perd son embonpoint ; sa tête « n'est plus garnie de cheveux comme aupara- « vant; ses yeux sont ternis, livides, tristes, enfon- « cés ; ils ne discernent les objets qu'à une petite « distance ; les joues sont décolorées, pendantes; « les narines desséchées, le front aride et cal- « leux ; la respiration est difficile, tout le corps « perd sa rectitude, etc. Je vois avec douleur « que cette personne ne sent pas son mal ; qu'elle

« continue à se livrer avec effort aux plaisirs, et « qu'elle ne s'apercevra du danger que lorsque « le cerveau, l'estomac, la poitrine, tous les « viscères, enfin, refuseront de se prêter aux « fonctions pour lesquels ils sont destinés. Ah! « que le mal que produit l'amour, dit *Venette*, « est trompeur, jusqu'au moment même où il « est le plus redoutable. » (M. de L...., t. II, pag. 118 et 119.)

PROPOSITION XXX.

L'impuissance peut être aussi déterminée par l'action spéciale de certaines substances, telles que le nénuphar, les semences froides, le nitrate de potasse, le camphre, etc., sur la sensibilité propre des organes génitaux. (Voy. § LXXI.)

Causes mixtes secondaires et indirectes.

1° Action assoupissante des narcotiques (1), et

(1) Saint Jérôme, dans une de ses épîtres, rapporte que les prêtres égyptiens se réduisaient à l'impuissance, en buvant tous les jours un peu de ciguë, ou une préparation dans laquelle l'action vénéneuse de cette plante était mitigée. Ces opinions des anciens semblent confirmées par l'emploi qu'on a fait depuis de la ciguë

des gaz pernicieux, tels que l'azote carbonique, etc.

Fodéré cite l'exemple d'un homme qui, après une attaque d'apoplexie causée par la vapeur du charbon, fut insensible pendant six mois aux caresses de sa femme qu'il adorait.

2° L'usage prolongé du nénuphar (1), du camphre, du nitrate de potasse.

dans les névroses avec excitation des organes de la génération, comme dans le priapisme, la nymphomanie. Cependant, Stœrch a observé qu'elle produisait quelquefois un effet contraire, lorsqu'elle était donnée à forte dose, et Bergrus parle d'une impuissance guérie par la ciguë. (Nouveau *Diction. des Scienc. médic.*, Ciguë.)

(1) Les applications indiscrètes de stupéfians, tels que l'opium, les plantes solanées ou vireuses sur les organes sexuels, apportent bientôt une inertie presque complète, produisent l'*éviration* et une sorte d'eunuchisme. M. Larrey (*Mémoires de chirurgie et campagnes*, Paris, 1812, in-8°, 2e vol.) cite des soldats habitués à des boissons enivrantes, et à l'abus de ces stupéfians, chez lesquels les testicules se sont peu à peu oblitérés avec le cordon spermatique; l'estomac s'affaiblit, ainsi que le corps, et la barbe tombe; l'effémination devient bientôt universelle!... et les malheureux : *Penem adrigentem aliorum virorum exsugunt ità ut*

3° L'abus du vin et des liqueurs enivrantes. (*Voy.* chap. des Excès.)

L'ivresse (dit Virey, mot *Fécondité* du nouveau *Diction. des Sciences médic.*), qui détend l'appareil musculaire et engourdit le système nerveux, rend quelquefois ainsi le coït impossible, ou du moins imparfait, et les buveurs d'eau sont, en général, plus vaillans en amour que les suppôts de Bacchus.

4° Une température extrêmement chaude. (*Voy.* le chap. de l'*Hygiène, Circumfusa.*)

Si la puberté est très-précoce aux royaumes de Decan, dans les états du Mogol, dans l'Indoustan, dit M. de L...., puisqu'on y marie les filles dès l'âge de huit ans, et les garçons à dix ans, et qu'il naît fréquemment des fruits de ces mariages dès la première année, ils sont bientôt aussi, pour la plupart, frappés de cette anaphrodisie produite par l'anticipation des plaisirs de l'amour à un âge trop précoce.

5° Le froid excessif. (*Voy.* § des *Propositions.*

in ejaculatione, semen avidè deglutiant. Putant enim, per hanc spermatis absorptionem, robur virile, vigorem que sexûs quo privati sunt, recipere. (Virey, mot *Fécondité* du nouveau *Diction. des Scienc. méd.*)

Le même phénomène a lieu dans un pays où l'influence glaciale du climat devrait produire des effets opposés. « Les Samoyèdes, continue M. de L...., occupent la partie septentrionale de l'empire russe; on imagine aisément quel doit être ce pays; partout ce n'est que marais glacés, déserts affreux, montagnes couvertes de neiges et de glaces; c'est de tous les pays habités de notre continent, celui qui est le plus froid et le plus horrible. La nature semble même n'y avoir qu'ébauché les êtres animés, puisque, d'après les relations des voyageurs, les Samoyèdes, hommes et femmes, sont très-laids, et qu'on n'observe aucune différence de physionomie entre les sexes. Quoi qu'il en soit, la puberté est précoce parmi ces individus; les filles y sont, pour la plupart, mères à onze ou douze ans, ou pour mieux dire, une fille cesse de l'être dès qu'elle commence à marcher (1). »

(1) Les végétaux ont aussi leur stérilité. « Les animaux et les plantes, qui suivent mieux les lois de la nature que l'espèce humaine, dit Virey, sont aussi plus rarement stériles. Cependant le grand froid, l'absence de la lumière, l'étiolement, rendent les végétaux stériles.

« Dans les animaux, le froid violent, la grande humidité, la faiblesse du corps, l'extrême jeunesse, la cadu-

6° Une nourriture végétale.

Que de cénobites seraient frappés d'anaphrodisie, s'ils tentaient d'obtenir quelques faveurs d'une belle!

cité de l'âge, sont des causes de stérilité. Une femme trop grasse, une vache dans le même cas; des poules et autres animaux engraissés, sont stériles. Il semble que la graisse se forme aux dépens du sperme. Ainsi, les eunuques sont très gras, non-seulement dans l'espèce humaine, mais parmi les bœufs, les chapons, qui prennent facilement trop d'embonpoint.

SECTION TROISIÈME.

SÉMÉIOTIQUE.

INTRODUCTION.

« La seméïlogie, qui traite des signes et des *indications*, diffère, suivant le docteur Legouas, de la symptomatologie, en ce que, dans la première, les signes existent dans l'esprit de celui qui observe, et qui prononce d'après les symptômes; dans la seconde, au contraire, on perçoit par les sens.

« On appelle ainsi, dit M. Landré-Beauvais, tout phénomène, tout symptôme, qui donne la connaissance d'effets cachés, dérobés au témoignage des sens. »

« On base le jugement, continue le docteur Legouas, sur *ce qui a été, ce qui est* et *ce qui sera;* c'est pourquoi on divise les signes en commémoratifs, en diagnostics et en pronostics. »

« Les commémoratifs ou anamnestiques, sont tirés de l'examen de l'âge, du sexe, du tempé-

rament, de la profession, du régime de vie, des causes accidentelles, du début de la maladie. »

« Les diagnostics exposent le caractère de la maladie, et l'état actuel du malade. Les signes non équivoques sont appelés *pathognomoniques*. Exemple : le point de côté, dans la péripneumonie, le défaut d'érection, etc., dans l'anaphrodisie. »

« Les pronostics font connaître la durée de la maladie. Ils sont fondés sur la considération des signes commémoratifs ou diagnostics; 2° sur l'examen de la constitution du sujet; 3° sur la connaissance de la nature et de l'intensité de la maladie; 4° sur l'observation des phénomènes et des crises. »

Signes d'Anaphrodisie tirés de l'appareil digestif et de la digestion.

Le grincement de dents, signe concomitant de l'ataxie nerveuse.

La faim galle suivie de défaillance.

La boulimie, faim vive et fréquente.

La faim canine, accompagnée de vomissemens.

La polydipsie ou soif inextinguible, comme résultat de sécrétions immodérées qui ôtent au

sang sa fluidité, etc., le diabétès, l'hydropisie.

L'anorexie ou défaut d'appétit.

L'adypsie ou abolition de la soif.

Les vomissemens fréquens.

Ces diverses affections de l'estomac font connaître l'atonie de cet organe, et deviennent la conséquence de l'anaphrodisie.

Signes d'Anaphrodisie tirés de l'appareil circulatoire et de la circulation.

Les palpitations causées par le trouble des systèmes nerveux et vasculaire.

La syncope ou suspension des fonctions du cœur, accident fréquent chez les personnes faibles et nerveuses.

Signes d'Anaphrodisie tirés de la respiration.

La dyspnée.

L'éternuement répété.

Le hocquet.

La toux convulsive.

Signes d'Anaphrodisie fournis par les sécrétions.

L'incontinence d'urine.

Le diabétès, ou son flux excessif.

L'écoulement involontaire du sperme.

Signes d'Anaphrodisie tirés des fonctions animales et de leurs organes.

Les lésions du cerveau.

Les affections tristes de l'âme qui en sont une suite.

La stupeur.

Le délire et les vertiges.

La douleur physique.

La douleur morale troublant les fonctions organiques.

Signes d'Anaphrodisie tirés de la face.

Lorsqu'elle est d'un rouge vif, dans la frénésie, par exemple, où toutes les fonctions se passent au cerveau.

Ou verdâtre, comme dans les affections chroniques du foie.

Ou pâle, comme dans l'hydropisie.

Ou enfin plombée et terreuse, présage funeste dans les maladies aiguës et chroniques.

CHAPITRE PREMIER.

De l'Influence du Pouvoir, et des préludes de l'Amour pour parvenir à l'union des deux sexes.

« L'Amour est le règne de la femme. C'est par lui qu'elle devient souveraine arbitre de son vainqueur ; en se réservant le droit de succomber, elle l'asservit par sa faiblesse, autant qu'elle le révolterait par sa force ; et lorsqu'elle paraît céder, ce n'est que pour commander bientôt avec plus d'empire. Sa douceur, voilà sa puissance ; ses charmes, voilà sa gloire ; précieux joyaux dont la nature voulut l'orner dans toute sa magnificence. (mot Femme du Nouv. *Dict. des Sciences Médicales.*)

La nature, dit le galant Anacréon (1), ayant donné les cornes aux taureaux ; aux chevaux

(1) Traduction de madame Dacier.

les pieds infatigables ; aux lièvres, la vitesse ; aux lions, le courage ; aux poissons, les nageoires ; les ailes aux oiseaux ; aux hommes la prudence ; elle n'eut plus rien dont elle put faire présent aux femmes : que leur donna-t-elle donc ?... La beauté, qui leur tient lieu de dards et de boucliers ; car il n'y a rien qui puisse résister à une belle. »

Aimer est un destin charmant,
C'est un bonheur qui nous enivre
Et qui produit l'enchantement.
Avoir aimé, ce n'est plus vivre ;
Hélas ! c'est avoir acheté
Cette accablante vérité,
Que les sermens sont un mensonge,
Que l'amour trompe tôt ou tard,
Que l'innocence n'est qu'un art,
Et que le bonheur n'est qu'un songe (1).

Dans une entrevue d'amans, ce qu'on a à se dire, on le sent mieux qu'il n'est possible de l'exprimer. Un auteur moderne, M. Vigée, a bien dépeint la situation d'un amant près de sa maîtresse par ces vers :

Dis-moi ce que j'éprouve en approchant de toi ?
Dis-moi quel est ce trouble où ton aspect me jette ?

(1) Parny.

Je tremble, je pâlis, je sens un doux effroi;
Je voudrais te parler et ma bouche est muette.
Assis à tes côtés, je n'ai plus de maintien,
Je cherche ton regard, le rencontre et l'évite;
Si mon pied, par hasard, se place auprès du tien,
Un feu secret me brûle, et tout mon cœur palpite.

Cependant, cette contrainte qui fait les délices de deux cœurs sensibles, est un grand obstacle aux succès des derniers plaisirs. Elle menace d'anaphrodisie. Pour bien combattre, en amour comme à la guerre, il faut ne pas douter de la victoire. Cette timidité excessive est toujours nuisible, et une femme adroite a le soin de la faire disparaître par une résistance graduée, qui excite et stimule les désirs.

. . . . . La nymphe s'embarrasse,
Se livre par degré à ce trouble enchanteur,
Tombe, se laisse vaincre, et pardonne au vainqueur.

Préludes de l'Amour; effets de l'Imagination.

Le baiser d'amour est la plus douce des caresses, et celle qui se présente d'abord à la pensée, immédiatement après le toucher; c'est le présage d'un bonheur prochain.

Diane, suivant la fable, descendait du ciel

pour prodiguer ses baisers au jeune Endymion au milieu de la nuit.

Premier baiser que vous avez de charmes !
Mais quelque fois vous coûtez bien des larmes !
Vous dérober, c'est vouloir vous ternir ;
Pour vous goûter, il faut vous obtenir.

(PARNY.)

« Partout la nature, dit M. Perreau (1) a dressé à l'homme son lit nuptial, sans lui prescrire, comme aux animaux, ni la saison, ni l'heure du plaisir (2).

Epicure ne caressait pas les femmes, parce qu'il les regardait comme contraires à notre bonne santé.

De l'Anthropogénie.

La génération (du verbe grec Γεννὰω, *genero*), est une merveilleuse opération de la nature, par laquelle elle accomplit la reproduction des espèces. Cette admirable fonction confiée à

(1) *Etudes de l'homme physique et moral*, p. 177.

(2) .... Sur ces heureux mystères
Laissez tomber quelques gazes légères ;
Et ne montrant jamais qu'un seul coin du tableau,
Laissez-nous soulever le reste du rideau.

tous les êtres organisés, comprend la conception, la gestation et l'accouchement. « C'est un mystère, dit Valmont-Bomare, dont la nature s'est réservé le secret. » L'homme, ce chef-d'œuvre de la création, passe de merveilles en merveilles pour arriver à la perfection de son être. Les principes qui constituent sa première essence sont les résultats d'opérations mécaniques qui disposent et opèrent sa reproduction. La nature a établi deux modifications dans l'organisation des deux puissances auxquelles elle a imposé la loi de transmettre l'existence et de propager les espèces. Sans le concours de deux sexes différens qui, à une certaine époque de la vie, éprouvent l'impérieux besoin du rapprochement pour coopérer à la multiplication des êtres, le monde eût cessé d'exister dès nos premiers pères, que dis-je, l'univers entier serait un chaos.

Il n'y a, dit Virey, qu'une seule génération primitive dans l'univers, c'est la création de la matière vivante et organisée par la main de l'Être-Suprême. Ce que nous appelons *génération* n'est qu'une émanation éternelle de cette source, une continuation de l'arrangement de chaque espèce organisée, une perpétuité de la force vitale : il n'y a point de véritable génération au-

jourd'hui, ce n'est qu'une suite de ce qui a été prescrit à l'origine des âges. »

Cependant, tout être organisé tire son origine de son semblable. C'est une vérité incontestable, et qu'il serait absurde de révoquer en doute. Rien, au contraire, ne saurait choquer davantage la raison, que l'hypothèse de la *génération équivoque*, par laquelle on supposait que certains animaux, principalement les petits, naissent de la pourriture; que, par une certaine vertu imaginaire appelée *force plastique* ou *formatrice*, les parties volatiles, détachées d'un corps par la putréfaction, se rajustaient l'une à l'autre, et formaient un nouveau corps différent du premier. C'est ainsi qu'on croyait que du limon des eaux il naissait des poissons! que de la vase desséchée par un soleil ardent sur les rives du Nil, il naissait des souris! que les vers des mouches provenaient des viandes avancées! qu'il était facile de faire des puces avec de l'urine répandue sur la poussière des vieux meubles; et cent autres contes de cette nature soutenus gravement par les anciens, et même de nos jours par les journalistes de Trévoux, mais combattus par M. de Réaumur, avec les armes sûres du raisonnement.

Ce qui a pu contribuer, en quelque sorte, à

accréditer ces fables, c'est que les animaux auxquels on attribue une pareille origine, aiment les endroits où on les rencontre. Mais on n'a pas réfléchi que les petits insectes doivent avoir été infiniment plus petits qu'ils ne sont eux-mêmes; ce qu'à la vérité on ne pouvait croire avant l'invention du microscope.

Omne vivum ex ovo.

Tout être vivant provient d'un œuf. On ignorait que les œufs et les germes de certains animalcules peuvent rester fort long-temps sans se développer, qu'ils retiennent cette faculté dans la plus grande sécheresse, et qu'un peu d'humidité et de chaleur suffisent pour les faire éclore.

Pardonnons ces erreurs aux crédules siècles de l'antiquité, où l'on ajoutait foi à tout ce qu'il plaisait à de prétendus observateurs d'avancer; où l'on croyait fermement que le vent suffisait pour féconder une jument; et qu'une femme pouvait devenir enceinte par la seule imagination.

Quoique le voile qui couvre les mystères dont nous allons essayer de donner un aperçu, soit trop épais pour distinguer clairement, et que le pouvoir de le déchirer nous soit refusé, l'exa-

men des différens genres de générations présente assez de motifs d'intérêt pour être observé avec soin. Peut-être, par la suite, un hasard favorable découvrira-t-il ce que des observations multipliées n'ont pu encore éclaircir.

Ce serait trop nous écarter de notre sujet, que de rappeler ici plusieurs exceptions aux règles générales de la reproduction des êtres organisés, telles que celles de certains amphibies, grenouilles, crapauds, salamandres, chez lesquels la fécondation a lieu par dehors (1) ; nous renvoyons, à cet égard, aux immortels écrits des Spallanzani, Bonnet, Lacépède et autres célèbres observateurs. Nous devons nous circonscrire dans le cercle que nous nous sommes tracé.

« Instrumens aveugles d'un dessein qui excite nos désirs les plus ardens, dit Valmont-Bomare,

(1) Les chiens, les loups, les renards demeurent collés dans l'acte vénérien, parce que le gland des mâles se gonfle beaucoup, et le vagin de la femelle se resserre, de manière que la verge demeure arrêtée pendant le temps de l'éjaculation de la semence, ce qui était nécessaire dans ces animaux, puisqu'ils sont privés de vésicules séminales, et que leur sperme n'est pas dardé dans l'utérus de la femelle, mais distillé goutte à goutte.

et qui nous a fait éprouver le sentiment le plus vif dont nous soyons affectés, il semble qu'il ne nous est pas donné de savoir comment nous contribuons à son exécution. Il paraît que procurer l'existence à son semblable, est le premier et le plus beau des dons faits aux animaux et à l'homme physique; mais que connaître les lois de la génération, est une science que le Créateur s'est réservée. La pudeur, ce sentiment si cher aux âmes vertueuses et sensibles, s'effraie des efforts que nous faisons pour en pénétrer le mystère, et nous défend de lever le voile dont elle couvre les parties qui servent à l'acte le plus important. »

CHAPITRE II.

Du Coït.

Mécanisme du Coït, observations préliminaires sur les deux sexes.

M. Fournier donne une peinture si fidèle des besoins des deux sexes, au mot coït du Nouv. *Dict. des Scienc. Médic.*, que je ne puis mieux faire qu'en empruntant ici son élégante description.

« Le coït, dit-il, du latin *coïtus*, formé de coea, aller ensemble, est une union amoureuse de deux individus de la même espèce, et de sexe différent, en vertu de laquelle l'homme, et la plupart des animaux qui jouissent du sentiment de la locomotion, se reproduisent...

« Le coït est un acte naturel que provoque un certain orgasme de nos sens, une sorte d'ivresse de notre imagination : c'est un besoin impérieux, irrésistible, que la nature impose à

chaque individu, afin d'assurer la propagation de son espèce. »

« L'appétit du coït donne aux animaux, lorsqu'ils éprouvent la nécessité de le satisfaire, une nouvelle intelligence bien supérieure à celle qui leur est départie dans d'autres temps; il développe, agrandit la sphère de leur instinct; et le plus stupide s'élève alors, par son ascendant, à la dignité du plus parfait. C'est ce pouvoir, c'est ce mode universel d'action sur tous les êtres, qui firent concevoir à l'immortel Buffon l'ingénieuse idée de placer le coït au nombre des sens (1); et si l'usage antique prévaut encore sur l'opinion de ce grand homme, cette opinion n'en est pas moins consacrée par l'assentiment universel. Le coït n'est plus une modification du toucher; c'est un sens indépendant de tous les autres, et c'est peut-être le plus parfait. Lorsque ce besoin vient embraser les animaux, l'ardeur qui les consume change, ennoblit leurs mœurs et leurs actions. Les petits oiseaux ne gazouillent plus, ils chantent l'amour! Le rossignol, jusqu'alors silencieux, fait éclater les plus mélodieux concerts; l'écho

(1) Hippocrate appelle la matrice ζωο ἐν ζωω animal dans un autre.

répète les mugissemens convulsifs du taureau superbe ; le noble coursier bondit dans la plaine, et ses hennissemens rallient autour de lui ses cavales amoureuses. Les forêts retentissent du rugissement effrayant des animaux féroces ; et, dans l'obscurité silencieuse des nuits, le chat lascif gémit ; ses miaulemens plaintifs et douloureux pénètrent jusqu'au fond de nos cœurs, et nous font oublier la perfidie de cet hôte insidieux ! Les mâles, dans beaucoup d'espèces, deviennent entreprenans, intrépides, jaloux jusqu'à la férocité. Plusieurs, dans l'impossibilité de se satisfaire, refusent la nourriture, languissent et meurent. Les femelles recherchent, invitent elles-mêmes les mâles (1), et dociles à

(1) « Quand les deux sexes désirent également le moment heureux qui doit les couronner, le plaisir s'offre sous les couleurs les plus belles ; c'est une rose qui se colore peu à peu, et qui s'épanouit à la volupté. » (M. de L...., *de l'homme et de la femme*, etc. t. I, pag. 200.)

Dans ces momens délicieux
Cupidon lui-même balance
Pour décider lequel vaut mieux
Ou du parler ou du silence.

(*Lettres à Emilie.*)

On prétend, dit le Docteur Virey, que les mâles ont

leurs moindres désirs, elles favorisent des plaisirs qu'elles sont avides de partager. Chez l'homme civilisé, les choses ne se passent point tout-à-fait de la même manière, quant aux formes, bien qu'elles tendent et arrivent à la même fin. Plus il éprouve de désirs, plus l'amant est timide : il sollicite, en tremblant, des faveurs d'autant plus chères, qu'elles sont plus attendues, plus désirées!... (1). »

« Les parties de la génération destinées à servir d'instrument au coït sont douées d'une sensibilité exquise, et d'une extrême contractilité. Cette sensibilité est la source inépuisable des voluptés qui se goûtent pendant l'union des deux sexes. Chez le mâle, la sensibilité sera d'autant plus exaltée, qu'une plus

plus de volupté que les femelles. Le mâle ordinairement cherche et sollicite; la femelle attend et cède. Cette combinaison était nécessaire, parce que le mâle ne peut agir que par momens, et en certain temps; mais si la femelle, qui est presque toujours en état d'agir, eût sollicité le mâle, celui-ci eût bientôt été ruiné, accablé.

(1) Cet état d'attente est quelquefois préjudiciable au succès du coït, chez les individus doués d'une imagination ardente.

grande quantité de liqueur spermatique (1) aura été pendant long-temps élaborée dans les vésicules séminales ; c'est un stimulant qui provoque à l'acte vénérien, c'est un mal, une pléthore que cet acte guérit infailliblement. La contractilité des parties génitales favorise leur aptitude à exercer le coït et à opérer la génération. Ainsi, l'impérieuse nécessité, les plus puissans, les plus doux attraits se réunissent pour porter au coït les animaux qui se reproduisent par l'accouplement. »

« L'acte du coït est terminé par l'éjaculation

(1) Aristote appelle la liqueur séminale l'*excrément du dernier aliment,* qui a la faculté de produire des corps semblables à qui l'a produit. Pythagore dit que c'est la fleur du sang le plus pur; Platon, un écoulement une effusion de la moëlle spinale; Épicure, une portion de l'âme et du corps; Alcmœon, une portion du cerveau, et M. Le Camus, l'assemblage d'une infinité de petits cerveaux.

« Si un homme (M. de L...., t. II, p. 367) use intérieurement d'un peu de térébenthine, sa *postérité présente* est anéantie ; le spectacle d'une destruction générale s'offre à celui qui, armé du microscope, considère le fluide séminal. Il y a plus; une goutte d'eau de pluie, jetée sur ce fluide, a produit le même effet. » (*Voy. Transactions philosophiques*, ann. 1678, nº 142.

de la liqueur spermatique chez le mâle, et par celle d'un fluide muqueux que recèlent les glandes et les vaisseaux lymphatiques des parties internes de la génération des femelles. »

Les artères spermatiques, qui fournissent aux organes qui la perfectionnent, la liqueur séminale, conduisent, chez la femme, le sang qui doit protéger la fonction des ovaires.

Le tissu cellulaire, le tissu caverneux de la verge et du mamelon, éprouvent une expansion active et passagère, provoquée par l'appétit vénérien, l'hystérie, les frictions, etc, ; la sensibilité organique annonce, et la contractilité organique fait absorber par la vessie et la matrice, les liqueurs qui y sont portées ou lancées.

Mécanisme de l'érection du Pénis.

« Lorsqu'une irritation chimique, mécanique ou mentale, dit M. Richerand, s'est établie sur les organes génitaux de l'homme, les influences nerveuses se dirigent alors vers ce système (1), le sang y afflue de toutes parts, et

(1) Page 21 de la Thèse du docteur Mestivier sur la Stérilité.

détermine par son abondance dans les corps caverneux de la verge, et dans les mailles du tissu spongieux de l'urètre, une tension spasmodique qu'on nomme érection, action indispensable pour l'exécution d'un coït parfait. »

Chez la femme, le clitoris devient l'instrument de la volupté,

.....Ardens rigidæ tintigine vulvæ.
(Juvénal, Sat. VI, v. 128.)

lorsqu'à la suite de frottemens répétés sur les lèvres et les caroncules, les sensations y arrivent, et le font roidir. Alors l'orifice de l'utérus échauffé se contracte, et s'avance pour recevoir la semence de l'homme que la femme doit retenir.

Mécanisme de l'Éjaculation.

« L'éjaculation de la semence, dit Fodéré, est une action très-compliquée, et qui exige beaucoup plus d'agens que l'érection.

Cette action est prête à se faire quand les corps caverneux du pénis, et le tissu cellulaire de l'urètre et du gland, qui lui est continu, se trouvant gorgés et distendus par une abondante

quantité d'un sang bien pourvu de chaleur, les houppes nerveuses sont parfaitement développées, et reçoivent dans le coït naturel une excitation d'un genre particulier qu'on a nommé volupté. Cette excitation allant toujours en croissant, se propage aux vésicules séminales, et aux muscles élévateurs de l'anus, qui pressent ces réservoirs contre la vessie urinaire, qui se trouve par conséquent oblitérée, ce qui fait qu'on ne rend jamais l'urine avec la semence; et, que dans les fortes érections vénériennes, il est impossible d'uriner si l'érection ne cesse pas. En même temps les muscles transverses de l'urètre le dilatent, chacun de leur côté, pour le disposer à recevoir le sperme exprimé des vésicules. « Bientôt l'urètre lui-même, irrité par la présence de cette liqueur, entre en contraction, aidé par le muscle accélérateur, qui comprime avec force son bulbe et toutes les parties voisines. L'action avec ce muscle acquiert une nouvelle vigueur par la contraction du sphincter de la vessie, et du sphincter de l'anus, qui concourent également à cette fonction importante. Ce muscle, l'accélérateur, est aussi le principal agent de l'érection, en comprimant les veines du corps caverneux de l'urètre. Dans ce même temps les muscles érecteurs

du pénis tenant cet organe dans une ligne moyenne, entre la perpendiculaire et la transversale, et la volupté étant à son comble, la liqueur séminale est lancée avec force dans le vagin, vers l'orifice de l'utérus.

« Si, par exemple, les muscles élévateurs de l'anus ne pressent pas les vésicules, le sperme n'en sort pas; si le muscle accélérateur cesse de comprimer les veines de l'urètre, le gland se flétrit, et l'éjaculation ne peut avoir lieu, quoique le reste de la verge soit en érection. Si un antagoniste est attaqué de spasme, ou se trouve paralysé, l'urètre ne peut se dilater; les forces pour presser l'éjaculation, ou manquent ou sont contrariées; de là un grand nombre d'obstacles possibles à l'exécution parfaite de cette fonction.

« Dans certaines circonstances, l'humeur prostatique peut-être expulsée isolément, c'est-à-dire sans la liqueur séminale, ce qui a lieu au premier degré de l'orgasme vénérien, ou comme chez quelques individus, par la pression que la prostate éprouve pendant l'expulsion des excrémens. Dans tous les cas, la sortie de cette humeur ne se fait que par une espèce de suintement, et jamais, ou très-rarement, par jets. Chez les eunuques, cette émission est accom-

pagnée d'un sentiment de plaisir, dont ils jouissent à défaut de celui que procure l'éjaculation de la semence. » (Villeneuve, mot éjaculation du Nouv. *Dict. des Scienc. médic.*)

Maintenant, qu'est-elle cette semence? Une espèce d'humeur blanchâtre d'une odeur vireuse particulière, que M. Mestivier compare avec raison à celle des chatons de Châtaignier qui a beaucoup de rapport également avec celle des baies de sureau, de la colle de farine, des fleurs de l'épine vinette; à Saint-Domingue, avec la plante mucilagineuse appelée Gombo; cette humeur est préparée dans les testicules et dans les vésicules séminales, d'où elle est lancée par l'homme dans la matrice pour la fécondation et la procréation d'individus de toute espèce. On a établi beaucoup de systèmes sur la nature de cette liqueur procréatrice. L'infatigable Leuwenoek, comme je l'ai déjà dit, a observé dans une goutte de sperme des milliers d'animalcules; l'immortel Buffon, des molécules organiques; d'autres observateurs ont cru reconnaître le germe fécondateur dans une vapeur qui s'en dégage, et à laquelle on donne le nom *d'aura seminalis*.

Kartsoiker, physicien, découvrit, dans la semence, des animalcules de forme sphéroïde, ter-

minés par de petites queues, ce qui fit dire à Bonnet que les injections à froid, après la copulation, détruisent la fécondité en donnant la mort aux animalcules de la liqueur spermatique, qui demandent un véhicule chaud, ainsi que le prouvent ses expériences (1) : aussi les femmes prostituées usent-elles toujours de ce moyen après le coït, de même qu'elles emploient les onctions et les injections huileuses avant le coït, et les ablutions à l'eau de chaux après, comme moyens préservatifs du virus syphilitique dans beaucoup de circonstances, vertu qu'on doit attribuer à cette espèce de savon calcaire qui résulte de la combinaison des deux lotions. Mais de nouvelles découvertes doivent faire donner la préférence aux chlorures de Labaraque, qui, dit-on, ont la propriété de neutraliser les virus syphilitique, rabieique, et le venin des serpens.

L'analyse des chimistes modernes (2) prouve dans la semence la présence d'une humeur *sui generis*, d'un principe muqueux et promptement putrescible, du muriate de soude, du phosphate de soude, de la soude caustique, et du phosphate de chaux qui, à l'air libre, donne

(1) Voyez chap. IX, pag. 23, note, 5e vol., OEuvres de Bonnet, Ire partie, *Corps organisés*.

(2) Mestivier, Thèse.

une cristallisation, tandis que la soude y passe à l'état de carbonate.

Le sperme n'est donc jamais pur, il est visiblement composé de deux parties, l'une plus visqueuse, plus tenue, l'autre plus dense.

Le sperme contient donc un peu de soude qui lui donne un caractère alkalin. Sa pesanteur spécifique l'entraîne, à l'exception des parties filamenteuses, au fond de l'eau et de l'urine. Exposé à l'air libre, il tombe en déliquium, et devient soluble en l'eau froide ou chaude. L'alcool et l'acide muriatique oxigéné, selon M. Mestivier, versés ensuite, le précipitent en flocons blanchâtres. Soumis à d'autres réactifs, il offre les mêmes résultats que le mucus; c'est pourquoi le feu le dessèche et le noircit : le charbon qui en résulte, dégagé de ses vapeurs rutilantes et empyreumatiques, devient combustible. Au reste, on ne peut rien ajouter à l'analyse chimique offerte par feu M. le professeur Vauquelin, qui y trouva par cent parties :

Eau.	90
Mucilage animal.	6
Phosphate calcaire.	3
Soude.	1
	100

Les systèmes établis sur la génération ne sont que l'ouvrage de l'imagination, à l'aide d'hypothèses que suggère le défaut de vérités démontrées; mais je crois que l'idée la plus claire qu'on puisse s'en former, c'est que l'homme est destiné à donner, et la femme à recevoir. Nous ne répéterons plus l'opinion de certains physiciens dont les uns, Hippocrate, Galien et Buffon, admettent le mélange de la liqueur séminale des deux sexes dans l'acte de la copulation; celle d'autres, tel qu'Aristote, pensant que le principe de la génération était transmis exclusivement par la liqueur du mâle, qui en était le dépositaire, celle de la femme ne servant, selon lui, qu'à la nourriture du fœtus et à son développement, ce qui lui fait dire, que la première fournissait la forme, et le dernier la matière.

Aristote conclut que les femmes n'ont point de semence parce qu'elles conçoivent quelquefois sans volupté. Venette combat cette idée par l'hypothèse de la ressemblance de certains enfans avec leurs mères, et de la production monstrueuse du cheval et de l'ânesse. Il cite encore les incommodités qu'éprouvent les filles ou femmes par suite d'une semence trop longtemps retenue, et dont l'autopsie cadavérique,

démontre notablement les ravages, le remède à ces maux du moment se trouvant dans les plaisirs de l'amour. (*Gen. anim.*, lib. IV, cap. II).

Les femmes n'ont-elles pas en apparence, relativement aux fonctions, le même appareil génital que nous, des testicules, des vésicules séminales, des prostates, des vaisseaux spermatiques?

On ne peut plus douter, d'après les fécondations artificielles de Spallanzani, de la préexistence des embryons dans les organes maternels, et que le mâle est borné, dans la reproduction, à des fonctions moins essentielles que la femelle.

« On pense communément que la fécondation s'opère avec plus de facilité si les deux individus éprouvent un trouble et une aliénation passagère dans le moment où ils se livrent à cet acte. L'influence attribuée dans la conception au plaisir plus ou moins vif qu'éprouvent alors les époux, doit s'entendre plus spécialement de l'homme qui fournit la semence; car on est bien convaincu aujourd'hui qu'une constitution peu sensible, peu irritable, des sens calmes, ou même une certaine froideur de tempérament, doivent être regardés comme des circonstances favorables à la conception chez la femme.......

On est à peu près d'accord que les femmes les plus voluptueuses ne sont pas les plus fécondes. On a observé que la multiplication de l'espèce est d'autant moindre que les jouissances sont plus faciles et plus répétées. (Mot fécondation du *Nouv. Dict. des Sc. méd.*)

Le système des œufs, adopté plus récemment par Harvey, Haller, Bonnet, Spallanzani et autres célèbres observateurs satisfait, l'imagination. Selon eux, le sperme de l'homme, lancé dans l'intérieur de la matrice, pénètre au long des trompes de fallope, arrive à l'ovaire, détache et féconde un des œufs de la grappe. Celui-ci tombe dans le pavillon de la trompe qui, par un mouvement péristaltique et anti-péristaltique, saisit avec avidité et transporte dans l'intérieur de la matrice ce dépôt précieux qui lui est confié. Cette molécule se fixe alors en un point de la matrice, à l'aide de ses appendices et de ses vaisseaux.

Voilà bien des systèmes, mais le moyen d'en reconnaître un concluant? On peut dire des anatomistes avec Louis Racine, auteur du poëme de *la Religion*.

Ils en verront les jeux, et jamais les ressorts !

Suivant Hippocrate, dont s'autorise Antoine

Petit (1), « le mâle ainsi que la femelle répandent dans l'acte vénérien une semence prolifique (2) ; c'est du mélange des liqueurs de ces deux sexes que sort l'homme. » Cette opinion est opposée à celle de l'observateur Spallanzani, qui n'admet pas le concours des deux semences, mais elle est aujourd'hui généralement reçue. Ainsi, d'après ce qu'on vient de lire, de tous les systèmes présentés, on n'en admet plus que deux; celui des animalcules, et celui des œufs, et ce dernier est le plus explicable. Selon la probabilité, la femme, à l'exemple des oiseaux, fournit l'œuf, et l'homme coopère seulement pour les principes de la fécondité.

Cependant « dans ce système, dit M. Murat (3), on ne peut pas expliquer la formation des animaux mi-partis, ni les ressemblances des enfans avec les pères. Pour qu'un enfant hérite des infirmités de son père, pour qu'il résulte un

(1) *Maladies des femmes enceintes*, t. Ier, p. 67.

(2) Plusieurs auteurs pensent que la liqueur séminale n'existe pas dans les femmes; celle qu'elles rendent dans le coït, disent-ils, est de même qualité que celle des prostates.

(1) Article *Conception* du nouveau *Diction. des Sciences médic.*

mulet de l'accouplement d'un cheval avec une ânesse ; un mulâtre, de l'union d'un blanc avec une négresse ; il semble que le mâle devrait contribuer à la formation de l'animal d'une manière plus intime, que par une simple impulsion que le sperme communique à l'embryon, que l'on suppose tout formé chez la femme!!!. »

Felix qui potuit rerum cognoscere causas.

Système des ovaristes. « Tous les animaux sont ovipares, disent les inventeurs de ce système, et toutes les plantes aussi ; pourquoi l'homme et tous les animaux ne viendraient-ils pas des œufs? Les œufs, ajoutent-ils, n'ont besoin que d'être vivifiés d'être mis en mouvement, en un mot, d'être fécondés, et c'est ce que produit la semence de l'homme, dont la partie la plus subtile pénètre la matrice, et les trompes jusqu'aux ovaires, s'insinue dans l'œuf, et le vivifie ; l'œuf fécondé se tuméfie, rompt la membrane qui l'enveloppe : alors le pavillon de la trompe, appliqué à l'ovaire, reçoit cet œuf ainsi fécondé, et le dépose dans la trompe qui le conduit dans la matrice. »

Système en faveur des Animalcules contenus dans la semence. Cette supposition

que dément l'existence du mulet, qui tient de l'ânesse et du cheval, la ressemblance des garçons aux mères, et des filles aux pères; la modification du mulâtre et des autres sang mêlés, doit faire rejeter cette théorie mise au jour par Leuvenoek et Artharola. Selon ces novateurs (1), c'est l'homme au contraire qui fournit l'homme en entier; le fœtus est tout à fait formé dans la semence : on y voit très-distinctement de petits vers semblables à des têtards très-vifs, qui se meuvent avec une grande agilité. Leuvenoek dit en avoir compté dix à douze millions. De cette quantité étonnante il ne s'en introduit qu'une partie dans les trompes de fallope, qui vont aux ovaires, où étant arrivés ils pénétrent dans l'œuf, non sans s'y livrer combat, et s'entre tuer; enfin le plus fort de cette grande multitude de vers, le plus méchant, tue ses camarades, et se fourre dans l'œuf, où il se tient tranquille; alors l'œuf se gonfle, distend la capsule qui le contient et l'attache à l'ovaire, la crève, tombe dans la trompe de fallope, et descend dans la matrice, où le fœtus se développe. »

(1) Antoine Petit, *Maladies des femmes enceintes*, t. Ier, p. 71.

Le premier système me paraît préférable et basé au moins sur des principes analogues que l'on ne peut contester. Il reste à prouver que la femme n'est pas seulement le réceptacle de la semence de l'homme, mais qu'elle participe à la fécondation en fournissant la sienne, qui, quoique moins coagulée par son défaut de stagnation, n'en est pas moins comparable à celle de l'homme, avec laquelle elle a beaucoup de rapport pour sa valeur intrinsèque, son usage, et les maladies auxquelles entraîne l'abus de son écoulement.

Antoine Petit (page 68, tome Ier.). « pense que la semence de la femme est dardée du fond de la matrice, dans la cavité de laquelle elle est apportée par les trompes de fallope, qui, elles-mêmes, la charrient des ovaires, qui la leur transmettent par le moyen du morceau frangé. L'excessive volupté que ressent la femme quand elle éjacule vient du long trajet que cette semence parcourt; elle est filtrée dans l'ovaire, que Petit regarde comme le testicule de la femme. D'ailleurs, dit-il, puisque l'ovaire reçoit une artère spermatique comme le testicule, pourquoi cette partie ne filtrerait-elle pas une semence analogue à celle de l'homme? Il ne faut pas confondre cette substance prolifique avec

une certaine humeur qui se filtre dans les glandes de Cowper, et dans celle de Morgagni. Cette dernière tient lieu de prostate dans les femmes; l'humeur qui en découle, sert à lubrifier le vagin, et ne cause aucun plaisir à la femme. »

Des Tempéramens (1).

L'homme, parfait de corps, a la force et la majesté; les grâces et la beauté sont l'apanage des dames. On reconnaît parmi l'espèce humaine, plusieurs sortes de tempéramens, savoir :

Le tempérament lymphatique caractérisé par une peau blanche, les cheveux et les poils d'un blond cendré, les formes extérieures molles et arrondies, le pouls petit et faible, la digestion lente, les mouvemens paresseux, les sensations très-modérées, l'ésprit inactif, et inaccessible aux passions fortes. C'est celui des enfans des pays froids et humides.

Le tempérament sanguin s'annonce par une

(1) Comme dans l'amour physique, le tempérament joue le premier rôle; il était nécessaire d'en décrire les espèces, afin de pouvoir établir comparativement les nuances qui caractérisent les anaphrodites.

couleur vermeille de la peau, la teinte foncée des cheveux et des poils, la douceur des formes unie à la solidité de la fibre, à l'équilibre parfait entre les solides et les fluides, à la prédominence des systèmes artériel et capillaire, annoncée par la force et le développement du pouls, à l'amabilité et à la gaîté de l'esprit qui est vif et saillant, enfin au penchant pour tous les plaisirs.

L'homme sanguin est sensible en amour, dit M. de L... (*de l'Homme et de la Femme*, tome Ier, page 24), mais étourdi ; il n'aime pas la résistance, il s'emporte aisément et se calme de même. Semblable au papillon, il voltige sur la première fleur qui s'offre à sa vue, mais il s'y arrête peu. Le vif éclat de la rose peut bien fixer un instant le papillon au milieu de sa course ; mais si, jalouse des autres fleurs, elle veut le retenir, il faut qu'elle ouvre son sein aux caresses de ce petit inconstant ; elle jouit du bonheur de le voir palpiter par l'excès du plaisir ; elle le partage...... L'agitation et les transports de son amant paraissent lui jurer la tendresse la plus vive, la plus durable... fleur charmante ! employez tout pour captiver celui qui cherche à s'échapper. Une douce langueur est déjà répandue sur ses sens, bientôt l'ennui y succédera...

Vous voulez le retenir? il n'est plus temps! plus beau qu'il n'a jamais été, il agite doucement ses ailes, et cherche à se dégager. Il n'a point épuisé tout son amour, il vole avec empressement vers une autre fleur pour lui faire partager ses plaisirs. Mais ne craignez pas d'être méprisée, il est inconstant, mais il est bon. Peut-être va-t-il venir renouer ses engagemens ; ne vous refusez pas à de nouvelles caresses ; il est aussi facile à rebuter qu'il est inconstant. »

Le tempérament nerveux se distingue par une peau blafarde, par une maigreur et une sécheresse générale ; un pouls vifs et fréquent ; des sensations rapides et fugaces ; des mouvemens prompts et peu durables, un jugement peu sûr ; une imagination facile et brillante, et une mémoire ingrate. Des fluides en petite quantité, des nerfs ayant une prédominance de volume et d'action sur toutes les autres parties. Ce tempérament est commun aux femmes et aux enfans.

Le tempérament musculaire ou *athlétique* se reconnaît au volume considérable du tronc et des membres dont les formes sont durement exprimées ; petitesse de la tête, grosseur du cou, résistance des chairs, abondance des poils, pouls fort et plein, actions corporelles tran-

quilles, mais puissantes; esprit peu développé, lent à concevoir, et lent à se déterminer; muscles et os fortement constitués, apophyses saillantes.

Le tempérament bilieux est remarquable par une peau brune, des cheveux noirs, un embonpoint médiocre, une dureté de formes, et une grande vivacité de mouvemens, un caractère ardent et opiniâtre, un esprit susceptible d'une forte application, des passions violentes, etc. On trouve cette espèce principalement parmi les hommes de cabinet.

« Les hommes de ce tempérament sont les plus amoureux; toutes leurs passions sont fortes et vives, parce qu'ils n'ont pas la gaîté et l'enjouement des personnes sanguines. Leur colère, dit M. Clerc, est celle d'Achille, leur haine celle de Coriolan; leur amour tient de la manie, et cette passion, à laquelle un tempérament presqu'inépuisable les porte sans cesse, devient pour eux une affaire capitale. L'homme bilieux veut être aimé seul, parce que, différent de l'homme sanguin, il aime, sinon avec constance, du moins avec une passion extraordinaire, et qu'il est le plus vigoureux des hommes. Il conserve long-temps cette force supérieure; il n'attend même pas qu'elle soit épui-

sée pour devenir jaloux, injuste et cruel. » (tome Ier, p. 29 de l'*Homme et de la Femme*, P. M. de L....)

Les hommes d'un tempérament bilieux ne sont pas constitués de manière à pouvoir garder le célibat qui peut, au contraire, leur devenir funeste.

Le tempérament mélancolique est l'exagération du précédent. Il dégénère en maladie; alors le corps devient maigre et pâle, la physionomie sombre et triste, les yeux caves, le teint pâle et jaune; les digestions difficiles, le caractère soupçonneux, etc.

On pourrait admettre d'autres tempéramens dépendans de l'influence du cerveau, du cœur, du poumon, des parties sexuelles, mais cette nomenclature n'est pas reçue.

Les femmes, quoique d'un tempérament généralement plus ardent que celui des hommes (1), sont sujettes aux névroses de la géné-

(1) « Les individus qui souffrent de la dartre furfuracée, dit le docteur Alibert, ont un appétit dévorant, et des forces digestives très-puissantes; *ils sont robustes, et exercent énergiquement le coït*, etc. » (mot *Dartre* du nouveau *Diction. des Sciences méd.*,

Nous avons rencontré plusieurs fois de ces exemples

ration, par la faiblesse de leur constitution qui les assujétit aux influences des intempéries, et parce que leur appareil est plus compliqué. Elles reçoivent et donnent dans l'acte vénérien.

Chaque tempérament peut produire l'anaphrodisie; le pituiteux par froideur; le mélancolique par préoccupation; le bilieux par excès de désirs; le sanguin par la résistance.

« Les femmes, dit Devaux, sont plus lascives que les hommes, parce que chez les derniers l'esprit étant plus fort, la raison vient au secours des passions. Aussi les femmes sont-elles presque toujours demanderesses en divorce, mais le plus souvent par libertinage. »

« Il faut conclure de ces preuves, continue Devaux (1), que la passion amoureuse étant beaucoup plus véhémente chez les femmes que chez les hommes, quand elles ont une fois secoué la honte et le respect humain, toutes les

parmi des femmes ou filles affligées du vice scrophuleux, ou de dartres pustuleuses du front, signe d'un tempérament lascif, par suite d'une continence sévère, et plusieurs d'elles éprouver des syncopes à la vue d'hommes fuyant leur constitution dégoûtante.

(1) Ouvrage cité, page 454.

autres passions dont elles sont susceptibles deviennent chez elles les ministres des terribles excès où l'amour les porte ; ensorte que la haine, l'envie, la vengeance se trouvent alors de concert à servir une passion qui, étant sans règle et sans mesure, les engage à tout mettre en œuvre pour assouvir leur insatiable lasciveté ; et c'est alors que toute leur rage se déchaînant contre les malheureux époux, qui ne sont pas toujours en état de satisfaire leurs appétits désordonnés, elles intentent contre eux ces sortes d'actions tendantes à obtenir le divorce sur une impuissance prétendue, qui est souvent, après de longues procédures, beaucoup moins palpable que leur libertinage et le dérèglement de leur convoitise effrénée. »

PROPOSITION XLII.

Les anaphrodites, ces êtres disgraciés, ont en général les cheveux blonds, blanchâtres et peu épais ; la figure imberbe; le teint pâle et décoloré; une chair molasse et sans poils; l'odeur de la transpiration aigre ou fade; la voix claire, aiguë et perçante; les yeux tristes et mornes: la paresse et la lenteur dans les mouvemens ; les formes arrondies, les épaules étroites ; les testicules peu volumineux, comme flétris, pendans et sans fermeté; les cordons spermatiques

grêles ; le scrotum flasque , le gland ridé et peu sensible. L'absence du système pileux aux parties génitales. Ainsi l'apathie morale, la pusillanimité, la crainte au moindre mouvement, sont autant de symptômes d'anaphrodisie et d'agénésie; et quand on les trouve tous, ou en majeure partie réunis, on peut raisonnablement conclure que l'individu qui les présente est inhabile à la copulation et à la génération.

La femme froide et impuissante manifeste également les caractères débiles que voici : voix grêle ; parole lente ; clitoris insensible et à peine apparent; cheveux d'un blond blafard; règles rares; pénil très-peu garni; sein àpeine développé; auréole décolorée ; bouton ou mamelon rentré et ladre.

Les jeunes hommes efféminés (1), et dont la constitution est toute lymphatique, ont des formes arrondies et non carrées comme celles qui indiquent la vigueur mâle ; des traits délicats, et non prononcés comme ceux du fier athlète. De là la méprise, sur son sexe, des compagnons

(1) Dans les villes, que d'enfans, victimes de rapprochemens infectés, doivent le jour aux derniers ébats d'un père épuisé!...

d'Achille, lorsqu'il se cacha à la cour de Scyros sous le nom de Pyrra.

A cette époque de la vie où la nature éveille les sensations, les forces vitales n'étant pas exclusivement réservées pour les besoins du système digestif, ne conservent qu'une portion de leurs fonctions assimilatrices, et se portent vers les organes génitaux, qu'elles sensibilisent et disposent à l'œuvre merveilleuse de la génération.

..... *Genitrix hominum, divum que voluptas*
Alma Venus, ...
(Lucret., *de Rerum naturâ.* Liber I, v. 1 et 2.)

L'un vers l'autre se sent entraîné, tel est le vœu de la nature; mais, hélas! ces lois, quoique universellement reconnues, souvent sont éludées involontairement dans leur exécution par des êtres passifs et malheureux, qu'une idiosyncrasie physique ou morale parvient à soustraire à une si douce obligation. Plusieurs causes produisent cette résistance aux tendres émotions du plaisir; on peut les diviser en causes physiques et en causes morales, sur lesquelles nous avons statué en retraçant dans

plusieurs chapitres précédens, la structure de l'appareil génital chez l'homme et la femme, après avoir établi ensuite le rapport de ces organes essentiels à notre reproduction avec les autres systèmes; mais il faut toujours se rappeler

Qu'aimer est un besoin, que tout nous y convie (1).

Un auteur célèbre, dans son poëme didactique sur la danse, adresse ces conseils aux nymphes qu'il enseigne :

« Que vos bras jusqu'à nous, toujours prêts à s'étendre,
Soient autant de filets où l'on cherche à se prendre.
Marquez tous les degrés de l'amoureux débat,
L'instant de la victoire et celui du combat,
Le calme du bonheur, le feu d'une caresse.
. . . .
Comme *Guimard*, enfin, appelez les désirs,
Et que vos pas brillans soient le vol des plaisirs.

(1) En quelque lieu que vive un homme lascif, dit Venette, il est toujours embarrassé de son tempérament amoureux. La vertu ne peut rien où l'amour agit naturellement, et la religion même a trop peu de pouvoir sur son âme pour retenir ses premiers mouvemens, et pour vaincre sa complexion, qui lui fournit à toute heure des objets dont son imagination est échauffée. »

De la Copulation.

La copulation est le premier acte de la génération; il exige le rapprochement des deux sexes, et nécessite, chez l'homme, l'érection. « La procréation, dit M. Marc (1), est le but essentiel du mariage. Pour procréer, il faut être doué des facultés nécessaires à la procréation. Or, il ne suffit pas que les organes qui concourent à cet acte aient les formes, les proportions et les forces requises, il faut, en outre, qu'il existe entre les deux époux une certaine corrélation de ces organes, corrélation dont la nature nous cache les lois sous un voile impénétrable. »

PROPOSITION XLVI.

Pour que la copulation soit parfaite, il faut, pour le libre exercice des fonctions et pour entretenir le jeu des organes génitaux en particulier, qu'il y ait toujours un équilibre parfait, une harmonie constante, une corrélation réciproque entre l'énergie

(1) Mot *Copulation* du nouveau *Dictionnaire des Sciences médicales*.

du système musculaire et la susceptibilité du système sensitif.

Il faut encore, pour le libre et parfait accomplissement du coït, réunir certaine tranquillité d'âme à la validité du corps et à la validité des organes générateurs. Nous disons certaine tranquillité, parce que l'amour moral, s'unissant toujours ou presque toujours dans l'homme à l'amour physique, il est impossible que l'excitation nerveuse de l'organe génital, que l'on peut comparer comme le sens de l'imagination, n'allume pas plus ou moins vivement cette dernière. Bien plus, il est juste de convenir que le plus souvent l'activité des organes générateurs est éveillée et mise en jeu par la seule influence de l'imagination.

Nous ne voulons donc parler que de cette tranquillité de l'âme qui résulte de sa confiance dans les facultés du corps, et de l'éloignement de toutes les autres affections étrangères, vives ou profondes qui pourraient la distraire.

Le désir de la copulation, acte purement physique, est provoqué par le principe sentant; cette cause prend le nom d'appétit ou d'instinct: c'est le besoin de satisfaire un désir. Elle n'est pas l'effet de la volonté, puisqu'elle ne peut constamment ni exciter, ni gouverner l'action.

Pour que la copulation s'achève suivant le vœu de la nature, il faut, nous le répétons, que le corps soit en bon état, et que l'âme soit parfaitement tranquille sur les facultés du corps qui y sont nécessaires, et qu'elle ne soit troublée par aucune autre idée; qu'elle n'ait ni crainte, ni inquiétude; pas même celle d'éprouver quelque difficulté ou quelque dérangement dans ce dont elle va être occupée. Il n'est peut-être aucune fonction de l'économie animale qui soit dans une dépendance aussi étroite que celle-ci de l'état du principe intellectuel.

La raison et la volonté nuisent à la consommation de cet acte purement physique. Le coït peut être imparfait, et ce cas a lieu par défaut d'érection. Un marchand vénitien, au rapport de *Claudius*, entrait, au contraire, en érection, et il éjaculait une liqueur spermatique épaisse et abondante, sans éprouver ni titillation, ni plaisir.

Il ne suffit pas d'avoir les signes extérieurs de la puberté, pour qu'il soit prudent de se livrer aux plaisirs de l'amour, il faut que les individus arrivent à la nubilité.

« *La puberté*, continue M. Marc, chez l'homme comme chez la femme, est ce déve-

loppement matériel des organes de la génération et autres parties sympathiquement intéressées, qui, lorsqu'il a lieu, admet la possibilité de procréer. »

Les anciens donnaient le nom d'éphèbes aux jeunes gens de quatorze à quinze ans. « Ce moment de la vie, dit M. Virey, (mot éphèbe du Nouv. *Dict. des Sciences médicales*), offre une nuance singulière dans les pensées, les actions et le mode de sensibilité, qui ne s'observe à nulle autre époque de notre existence. L'éphèbe est tout à la fois pétulant comme l'enfant, puis timide et pudibond comme la jeune vierge; il a la hardiesse d'un page et la tendresse d'une fervente novice. C'est tantôt un charmant polisson, un folâtre *chérubin*, tantôt un Hyppolite rêveur, distrait et sauvage. Il n'est pas encore homme, et il n'est plus enfant. Je ne sais quels vagues désirs s'élèvent dans ce jeune cœur; un besoin indéfinissable du bonheur, une sourde fermentation, présage des tempêtes des passions; des pleurs sans motif, des joies involontaires; mille projets sans suite, des soupirs sans but encore : tout décèle ce tumulte secret, ce développement interne d'organes, source des plus délicieuses et des plus funestes émotions de la vie.

« Lorsque cette période ne s'accomplit qu'imparfaitement, lorsqu'une organisation lente et molle retarde l'élan de la puberté, l'éphèbe tombe alors dans la chlorose et la langueur; il végète pendant quelque temps dans une même apathie.

« La nubilité est l'époque de la vie humaine à laquelle l'organisation physique et les facultés morales se trouvent en harmonie avec la puberté, de manière à ce que, sans danger pour leur propre santé, l'homme et la femme puissent produire et élever une espèce à la foi saine, vigoureuse et nombreuse. »

La *puberté chez les hommes*, sans considérer la différence du climat, des lieux, des peuples, a lieu en Europe de seize à dix-sept ans, et la nubilité de vingt à vingt-un, état de parfait accroissement. Les femmes, au contraire, y sont pubères de treize à quatorze ans, et nubiles de dix-sept à dix-huit (1).

(1) Veut-on comparer les organes sexuels de l'homme et de la femme à ceux des individus mâles et femelles dans la végétation? On trouvera que le tilleul femelle se développe bien plutôt, et dès que le réveil de la nature a été annoncé par le chant de l'alouette ou du merle, que les feuilles du tilleul femelle ont déjà acquis leur gran-

« Les lois de Lycurgue s'opposaient à la précocité des mariages, par intérêt pour la postérité ; elles défendent aux hommes, selon M. Marc, de se marier avant l'âge de trente-sept ans, et le permettent aux filles qui ont atteint celui de dix-sept.

» En effet, les animaux qui procèdent trop tôt au coït nous offrent de semblables résultats, et que les vétérinaires savent très-bien apprécier. Un étalon perd irrévocablement ses forces, si on lui permet de sauter une jument avant l'âge de quatre ans, terme auquel son accroissement est presque toujours complet; les

deur, et que celles du mâle sont à peine sorties de leurs bourgeons.

En général, dit le docteur Marc, la fonction génitale ne s'opère point sans développement de chaleur parmi les animaux, et surtout elle est sollicitée par l'ardeur du climat chez les races à sang-froid, les crocodiles, les tortues, etc.; il semble qu'il en soit de même chez les végétaux, puisque l'*Arum cordatum* et l'*Arum italicum*, etc., au moment de la fécondation, développent dans leurs organes mâles et femelles réunis sur le même spadix, une chaleur de 20 à 30° au-dessus de zéro de Réaumur.

végétaux même ne sont pas exempts de cette règle, et les cultivateurs sont convaincus, par expérience, qu'un jeune arbre replanté, qui donne des fruits avant que les voies de sa nutrition soient suffisamment établies, prospérera moins que celui dont la fertilité est plus tardive. Supposons deux trop jeunes amans jetés dans les bras l'un de l'autre; la fougue de la passion les entraînera à des excès que rien ne pourra arrêter, et la facilité qu'ils auront de les prolonger, les conduira bientôt à la satiété, au dégoût et à l'épuisement, causes de l'anaphrodisie.

Saint Augustin, dans la *Cité de Dieu* (liv. 6, cap. 3), fait une longue énumération des dieux qui présidaient, chez les anciens, à l'union de l'homme et de la femme. *Priapus Tetinus quoque dicebatur, quippe cui tendendi nervi cura esset, mulieresque ei in veliis sacrificabant velatæ togis, prætextis solebant sacrificare. Hinc quoque Dii culti plurimi ipsius coïtus præsides: Subigus, Prema, Pertunda, Persica. Saturnus ut semen conferret; liber et libera ut semen emitterent, hic viris, illa fœminis; Janus, ut semini in matricem commeanti januam aperiret, etc.....* (Meursius, *de Puerperio suntagma*, cap. 1. (Mot continence du Nouv. *Dict. des Sciences médicales.*)

Le nord est la pépinière des hommes, *officina gentium,* dit le Goth Jornandez, parce que les habitans n'y mènent pas une vie licencieuse qui nuit prodigieusement à la population, laquelle en Europe est aussi plus grande, par la même raison, dans les campagnes que dans les villes. Aussi, les gens de la campagne sont-ils moins sujets à l'anaphrodisie que ceux de la ville, qui sont, la plupart, énervés de bonne heure. Les listes des morts font voir qu'il naît plus de garçons que de filles : c'est le contraire à la ville, où le nombre des femmes est ordinairement plus grand, par suite de la proposition ci-dessus. A la ville, les femmes : *citiùs pubescunt, citiùs senescunt.*

« Les habitans du Calicut sont olivâtres, et ne peuvent prendre qu'une femme, tandis que la reine, et les dames nobles de sa suite, dit Valmont-Bomare, peuvent prendre autant de maris qu'il leur plaît, et ces arrangemens ne produisent aucune mésintelligence entre les époux. Les mères prostituent leurs filles le plus jeunes qu'elles peuvent. C'est ainsi qu'à Patane, à Bantar, et dans les petits royaumes de Guinée, dit M. Smith, quand les femmes y rencontrent un homme, elles le saisissent, et menacent de le dénoncer à leur mari, s'il les

méprise. Dans ce pays, le physique de l'amour a presque une force invincible, l'attaque y est sûre, et la résistance nulle.

Les Maldivoises, olivâtres ou blanches, par cohabitation avec les Européens, sont extrêmement débauchées. Jouir toujours, changer d'amours, voilà leur devise chérie. Les talens et les vertus de ces femmes lubriques consistent à jouir à chaque instant; et, pour s'y exciter et mieux seconder la nature, elles mangent à tous momens du bétel et beaucoup d'épices à leurs repas (1).

« Les Egyptiens, quoique voisins des Arabes, et soumis comme eux à la domination des Turcs, ont cependant des coutumes fort différentes des Arabes. Par exemple, dans toutes les villes et villages, le long du Nil, on trouve des filles destinées aux plaisirs des voyageurs, sans qu'ils soient obligés de les payer : les gens riches de ces contrées se font, en mourant, un devoir de piété de fonder des maisons d'hos-

(1) Certains individus éprouvent, après le repas, un besoin irrésistible du coït, annoncé par un prurit aux parties sexuelles, parce que ces organes sont pressés par les viscères abdominaux, et qu'il y a engorgement dans les vaisseaux spermatiques. »

pitalité, et de les peupler de jeunes et belles filles, qu'ils font acheter dans ces vues charitables; des messagers de galanterie conduisent les voyageurs au temple, où les jeunes prêtresses font si volontairement leurs stations, conformément aux vues du testateur : on n'y admet que les plus enjouées, celles qui paraissent être les mieux vouées au mystère, celles qui respirespirent la volupté la plus séduisante, celles dont la taille est dégagée et terminée par les plus belles hanches et les plus belles chutes de reins qu'il soit possible de voir.... N'en disons pas davantage, la pudeur pourrait en être alarmée..... Jalouses les unes des autres sur la préférence, il y a peu d'union entre elles : elles n'en veulent point à la bourse du voyageur; leur intention est de l'attendrir, de le rendre sensible à leurs charmes, en un mot, de lui procurer et de partager les avantages de la jouissance. Tel est le double intérêt d'un service important et public; mais il faut s'en méfier à bien des égards : filles d'Ève, plus curieuses que faibles d'esprit, elles veulent se perdre, comme elle, pour tout savoir (1).

(1) Valmont-Bomare, au mot *Homme* de son *Dict. raison. d'hist. nat.*

La danse, le jour des noces, a été imaginée pour disposer les nouveaux mariés à la conception. « En effet, dit Venette, cet exercice dilate, excite les parties amoureuses, dessèche les superfluités, et les enflamme au point de leur fournir des désirs nécessaires pour la copulation. »

On croit communément que, dans ce cas, si un homme se retire à sec après avoir joui d'une femme, elle a conçu, ayant absorbé le liquide fécondant.

On croit aussi généralement que, dans l'espoir de procréer, l'homme, au moment de l'éjaculation, doit se retenir un instant pour lancer ensuite avec force la liqueur fécondante. Il reste à prouver maintenant le rapport qui existe entre les pères et mères et leurs enfans. « Peu nous importe, dit M. Marc, (mot Copulation, du nouv. *Dict. des scienc. médic.*), de quelle manière le sperme viril féconde, il est constant que les parens et les enfans, que surtout la mère et la fille, le père et le fils, se ressemblent plus ou moins. Cette ressemblance, qui ressort davantage avec l'âge, ne se borne pas seulement aux traits de la face et aux manières dont ils expriment les différens mouvemens de l'âme, elle se retrouve souvent dans la marche, dans les gestes, dans les diffé-

rentes attitudes du corps, sans qu'on puisse l'attribuer toujours à l'imitation, puisqu'elle s'observe aussi sur des individus qui n'ont pas été élevés sous le toit paternel (1).

Quoiqu'il soit difficile de déterminer lequel des deux époux influence le plus dans la procréation de l'un et l'autre sexe, cependant il est notoire qu'un homme bien constitué, associé à une femme de moyenne complexion, aura le plus souvent des garçons qui tiendront de lui leur stature et leurs proportions physiques. Je connais un père de famille de ce genre, à figure expressive, qui a eu six enfans mâles, et n'ayant aucune ressemblance avec leur mère, mais qui

(1) On voit cependant souvent, par un croisement, les filles ressembler à leur père, et les fils à leur mère. En remontant à l'influence de la sympathie, et au pouvoir de l'imagination, cet effet ne serait-il pas une suite d'une affection plus prononcée, dans le premier cas, de la mère qui idolâtre son époux, et a ses traits présens pendant le moment décisif, où tout est amour, *et vice versâ?*... On a même de ces exemples d'une génération à une autre plus éloignée. Je vois tous les jours un jeune homme qui n'a aucun trait des parens qui lui ont donné le jour, mais dont la figure est le portrait vivant de son aïeule.

ont le type parfait de la physionomie de leur père générateur. Je vois ici, à la campagne, une paysanne également caractérisée par des traits prononcés, et une figure monstrueuse et difforme, c'est-à-dire avec des joues énormes et saillantes, laissant à peine distinguer un nez très-court; cette femme hideuse a déjà eu cinq enfans, et tous du sexe féminin, qui lui ressemblent parfaitement. Enfin, parmi les maladies héréditaires, la goutte dont était affligé le père, et qui ne se communique qu'aux enfans mâles, ne prouve-t-elle pas l'influence positive et directe de l'homme dans la cohabitation et la conception?

L'existence des conformations héréditaires ne peut être contestée. Je puis fournir entre autres exemples celui de M. Leturcq, propriétaire de Boines en Gâtinais, et père de l'illustre adjudant-général de ce nom, tué en Egypte, à la bataille d'Aboukir. Ce père respectable, affecté de strabisme, a donné naissance à un autre fils, nommé Félix, affligé de la même incommodité.

M. D., se servant de préférence de la main gauche, eut trois enfans mâles; tous les trois sont gauchers, et ont hérité de son aptitude aux sciences naturelles.

J'ai vu à Saint-Domingue deux générations de nègres dont les enfans mâles naquirent sans pouce de la main droite, leur père étant dans le même cas, et frappé de la même difformité.

Nous avons à Boësse, près Pithiviers, où je résidais, l'exemple d'une claudication qui s'est transmise d'une mère à ses deux filles, et non point à ses enfans mâles.

On voit encore, dans le même pays, un jeune homme exempté du service militaire par une anomalie dans le mouvement des yeux. Elle est annoncée par les convulsions permanentes des globes qui affectent de se porter d'un angle à l'autre par les contractions successives et involontaires de leurs muscles adducteurs et abducteurs. Cette maladie se lie à la faiblesse du nerf optique, et est incurable; mais elle ne cause, dans la vision, d'autre incommodité que celle de ne pouvoir fixer les objets, et de ne les laisser apercevoir que confusément. Le nommé Naudin Pinceux, vigneron, et père du jeune homme que je cite, fut affligé de la même névrose.

SECTION QUATRIÈME.

CHAPITRE III.

De la Fécondation.

Pour que la fécondation ait lieu, il faut que le couple soit doué des formes voulues, n'offre pas des proportions insolites, ni d'autres aberrations des organes génitaux. Les animaux s'imprègnent par un seul acte.

« Quant à la disposition mentale, dit M. Murat (1), il faut que les deux individus, n'étant nullement influencés par aucune affection morale, soient entraînés l'un vers l'autre par l'attrait puissant du plaisir. On connaît tout l'empire qu'exerce l'imagination dans le coït. »

(1) Au mot *Conception*, du nouveau *Diction. des Sciences médic.*

On reconnait généralement, d'après le *summum* de la volupté qu'elles éprouvent après une certaine action, que les femmes, indépendamment de l'humeur glaireuse des prostates qui s'écoule au moindre contact, en fournissent une plus essentielle dans le coït. Je citerai entre autres l'aveu d'une jeune dame fort aimable, qui avait le plus grand désir de devenir mère, et reprochait devant moi à son mari de n'être point assez prompt à fournir sa libation. Lorsqu'elle sentait arriver de son côté le véritable moment de l'effusion, elle pressait, conjurait son époux de lui prouver tout son amour par un commun accord en pareil cas; alors tous deux perdaient connaissance, et elle concevait. Une preuve que la volupté naît de l'éjaculation, c'est que l'eunuque n'éprouve, par le frottement, que des plaisirs imparfaits et impuissans comme lui. D'après cet exposé, il est donc à croire, 1° que la liqueur que répandent les femmes dans le coït au moment du plaisir est nécessaire à la formation de l'embryon; 2° que les femmes qui semblent n'éprouver aucune volupté pendant l'action sont généralement les plus susceptibles d'être fécondées; 3° que les femmes lascives ne conçoivent que lorsqu'elles ne sont pas trop agacées par le désir; 4° qu'il est nécessaire, pour la

fécondation, que l'émission séminale se fasse de part et d'autre au même moment.

Pourtant il n'est pas démontré, pour tous les observateurs, que ce soit la rétention du sperme dans le vagin, après le coït, qui détermine la fécondation. Il y a encore beaucoup d'incrédules qui admettent *l'aura seminalis,* et qui ne croient à la fécondation que par son expansion, et ils sont assez heureux pour appuyer leur système de l'expérience journalière ; car on voit souvent des femmes devenir grosses, bien que la liqueur prolifique se soit écoulée en grande partie immédiatement après le coït.

Je conçois cependant que le concours de l'orgasme de tous les tissus érectiles des parties sexuelles de la femme influe avantageusement dans l'acte de la reproduction ; mais ici il y a concours de sensibilité organique, et la femme qui est prolifiquement imbue s'en aperçoit au moment où la fécondation a lieu, par une espèce de frissonnement qui est tout particulier, et duquel elle ne peut se rendre compte. Il est vrai que cette impression ressentie suppose déjà une espèce d'expérience de la part de la femme, car il est indubitable qu'une jeune novice ne fera attention, dans cette circonstance, qu'à la jouissance qu'elle éprouve.

Une femme peut concevoir sans l'introduction du pénis, comme je l'ai observé à Saint-Domingue, à l'égard d'une jeune négresse qui avait conservé la membrane de l'hymen. Il suffit que la semence pénètre dans le vagin, et qu'elle y soit lancée par le pénis, ou absorbée avec avidité par la contraction de la matrice. On ne croit plus généralement à la conception par l'*aura seminalis*, c'est-à-dire par l'influence de la vapeur la plus subtile de la semence. Des expériences fidèles ont démenti ces assertions; et quoique Averroës, Amatus Lusitanus et Delrio racontent qu'une jeune femme devint grosse pour s'être baignée dans de l'eau où des hommes, en se polluant, avaient répandu de la liqueur séminale, et que Spallanzani certifie avoir répété cette expérience sur des têtards qu'il dit avoir fécondé avec de l'eau spermatisée; est-il raisonable d'ajouter foi à de semblables expériences? Cependant on sait aujourd'hui reconnaître les fécondations artificielles (1).

(1) On a remarqué qu'un bilieux uni à une femme sanguine peuvent avoir une nombreuse postérité. Si les époux sont tous les deux bilieux, ils n'auront pas beaucoup d'enfans, parce que tous les deux sont trop ardens

« En général, dit Venette, les années ne font pas les âges, c'est la force et le tempérament qui les distinguent. Il y a des hommes qui ont été pères à dix ans, et des femmes à huit, mais ces phénomènes n'arrivent qu'au détriment du tempérament de l'individu, la conformation de la mère n'étant point assez développée. »

C'est à tort que certains auteurs prétendent que la femme est plus amoureuse que l'homme, parce qu'elle est moins sensible au froid, car rien de plus frileux qu'un nègre, puisqu'aux colonies, où la chaleur est constante, on les voit toujours accroupis sur les tisons, et cependant

en amour. Deux époux de tempérament sanguin seront féconds, tandis que deux époux phlegmatiques seront stériles; mais un sanguin fécondera une phlegmatique. Les bilieux et les sanguins éviteront le travail d'imagination et les alimens échauffans qui deviennent utiles, au contraire, aux tempéramens phlegmatiques.

Il y a des superfétations : on a vu une jeune femme mettre au monde un enfant blanc et un nègre. L'épouse du fameux nègre Toussaint Louverture accoucha le même jour, à son désespoir, d'un nègre et d'un mulâtre. Parmi les animaux, les chiens offrent tous les jours ces exemples.

quel animal est plus lascif que le négre (1)? Venette (page 122, t. I) approuve cette hypothèse, et la désapprouve dans la page suivante.

En fixant (page 127) l'âge propre au mariage

(1) Les anatomistes démontrent que par la structure des parties nécessaires pour la génération, les hommes sont favorisés dans l'acte dont elle est le résultat. En effet, ces longs vaisseaux, repliés tant de fois sur eux-mêmes, et que la liqueur séminale est obligée de parcourir pour chercher à s'échapper, présentent des avantages qui ne se trouvent pas dans les femmes. La qualité de cette humeur séminale, beaucoup plus spiritueuse, doit affecter plus voluptueusement ces mêmes vaisseaux qu'elle est obligée de suivre; la structure délicate de l'organe nécessaire à la transmission de cette liqueur doit encore augmenter la sensibilité dans ces momens d'ivresse; voilà nos avantages. Les femmes, comme on le voit, en ont moins que nous; mais la délicatesse de leur constitution, leur faiblesse même, leur en procurent quelques-uns dont les hommes sont privés. Les parties qui concourent à émouvoir la volupté sont plus nombreuses que chez les hommes, et l'agitation de celles-ci suffit pour exciter les autres. Une partie surtout d'une sensibilité exquise est le siége du plaisir dans les femmes, parce que leur genre nerveux est d'une susceptibilité extrême. » (M. de L....., t. II, p. 140.)

à vingt-cinq ans, Venette dit : « Enfin, cet homme doit plutôt se marier, qu'il est d'un tempérament chaud et humide, d'un sang bouillant, bilieux et mélancolique, qu'il a la taille médiocre, la tête grosse, les yeux étincelans, le nez gros, la bouche bien fendue, les joues teintes de sang, et le menton arrondi. »

Le même docteur se contredit encore en prétendant (vol. II, p. 216) que les femmes qui reçoivent rarement, et tous les mois seulement après leurs règles leur mari, mettent au monde des enfans infiniment *plus sains* et *plus spirituels* que ceux habitués à un commerce plus journalier, et moins souvent interrompu.

Les paysans fournissent l'exemple du contraire dans l'un et l'autre cas, puisqu'en général leur génie n'annonce pas de développement surnaturel, et qu'ils sont infectés de maladies chroniques, d'affections cutanées et de la lymphe, infiniment plus communes dans les campagnes que dans les villes, par le genre de leur vie et de leurs travaux, le peu de soins qu'ils prennent d'eux, et la mauvaise qualité de leurs alimens.

« L'incompétence de l'âge, dit Devaux (1),

(1) Ouvrage cité, p. 459.

n'est jamais une juste cause de la dissolution du mariage; car, si le sujet est trop jeune, la femme peut attendre qu'il ait acquis l'âge convenable; et, s'il est trop vieux, il lui a été libre de ne pas l'épouser; ce qui fait voir le ridicule des sentences de différens juges officieux, par lesquelles ils ont soumis au congrès des hommes septuagénaires.

Les anciens, dit Virey (MM. Millot et Morel de Rubempré à leur exemple), croyaient à l'art de procréer les sexes à volonté, et prétendaient qu'en liant le testicule gauche d'un belier, il ne produisait plus que des mâles. Mais depuis, Ambroise Paré, et beaucoup d'autres médecins célèbres, ont prouvé, par expérience, que des hommes auxquels un testicule avait été emporté procréaient des enfans des deux sexes. Ils ont aussi trouvé des fœtus mâles dans le côté gauche de la matrice, et des femelles à droite; enfin, que la trompe de fallope ayant été détruite, une femme engendra un garçon et une fille.

CHAPITRE IV.

De l'Anaphrodisie comme effet de l'Imagination.

....Toujours veillant et toujours agissante,
L'imagination peint, exagère, enfante;
Et même au sein des nuits, au milieu du repos,
Quand tout dort, et les vents, et les bois, et les flots,
Qui ne sait son pouvoir (1)!...

Avant de considérer l'imagination comme cause immédiate de l'anaphrodisie, nous allons examiner successivement les modifications de sa puissance, son influence plus ou moins directe sur nos organes et sur nos sensations, en invoquant souvent le secours et les lumières du célèbre auteur du poëme de *l'Imagination*.

Nous conviendrons aussi avec M. Dulard (2) que :

Facile à s'émouvoir, l'imagination
Est asservie aux lois de la sensation.

(1) Delille, poëme de l'*Imagination*, chant Ier.

(2) Dulard, poëme des *Merveilles de la nature*.

Elle ennoblit les arts, et les fait prospérer; c'est d'elle que naissent les découvertes agréables et utiles.

C'est au secours de l'imagination que les tendres amans alimentent leurs feux de tendres souvenirs. « Douce imagination, viens me rappeler ma bien-aimée, » disait l'un; « Souvent mon souffle a acquis le parfum du sien... Quelle délicieuse ivresse! quel tressaillement voluptueux! » chantait un autre.

Un blanc voit, pour la première fois, une négresse avec répugnance, et il ne cède ensuite qu'au plaisir des sens, qui est l'apanage et le don naturel de ces esclaves du Nouveau-Monde. Comment se passionner, par exemple, pour une Groënlandaise, au teint bariolé de blanc et de jaune; pour une Zemblienne, au front et au menton tatoués de raies bleues; pour une Japonaise, aux sourcils et lèvres bleues; pour une négresse sénégalaise, dont la peau est brodée de différentes figures d'animaux et de fleurs de toutes couleurs; pour une Caraïbe, toute barbouillée de roucou; pour une femme du royaume de Décan, qui s'est fait découper la chair en nuances de diverses teintes; pour des têtes en pointes, des faces applaties, des visages plâtrés de verd, de jaune, de blanc, de rouge; d'autres

piquetés à ramage avec une aiguille, et peints, dit Valmont-Bomare, d'un vermillon ineffaçable ; des paupières, des sourcils teints avec de la mine de plomb; des yeux noircis par le moyen de la tutie injectée ; des nez écrasés ; des pieds devenus petits à force de tortures ; des bras et des lèvres piquetés de bleu ; des cheveux, des pieds, des mains teints en couleur jaune et rouge ; des oreilles et des narines percées pour porter des coquilles, des perles, des pierres précieuses ; d'autres sans sourcils, comme les négresses de la Sierra-Leona ; les femmes de l'île de Nicobas, celles de plusieurs pays de l'Asie, les Brésiliennes, les anciennes Moscovites, les Japonaises de la province de Eisen, etc. ? »

On sait que, par suite d'une imagination qui enfante des chimères, les ténèbres agacent les désirs vénériens. Dans cette circonstance, l'action des muscles, soumise à notre volonté, n'est-elle pas une preuve évidente du pouvoir de l'imagination ? Mais cette même imagination alarmée peut renverser aussitôt l'idole qu'elle s'est créée. Par exemple, un sensible et langoureux amant européen pourra-t-il se passionner moralement pour l'une de ces beautés du Nouveau-Monde, soit Africaine, soit Hottentote ? Dans un moment de délire, il invoquera la nuit

pour palper des charmes inconnus, et jouir de la voluptueuse illusion que lui promet d'avance la lubricité tant vantée de ces femmes qui, le plus souvent, ne connaissent et ne peuvent offrir que le plaisir des sens. Engage-t-il une lutte amoureuse? si des émanations nauséabondes s'élèvent du corps de cette beauté africaine; si elle répond par un jargon grossier à ses protestations maniérées, le voilà frappé d'impuissance, ou au moins retardé dans l'exécution de ses projets.

C'est par l'imagination que la musique prend le ton des passions, et nous trace des tableaux si touchans! Elle fournit au peintre des sujets, et pour en citer un relatif, on rapellera que le char de Sapho est peint traîné par des passereaux, pour faire voir par cette allégorie combien cette nymphe était voluptueuse.

Virginité. (Claustrum virginale.)

On a cru dans tous les temps, dit Valmont-Bomare (article *Homme*, p. 33 de son *Diction. univers. d'Hist nat.*), que l'effusion du sang, lors de la première union, était une preuve réelle de la virginité ; cependant il est évident que ce prétendu signe est nul dans toutes les

circonstances où l'entrée du vagin a pu être relâchée ou dilatée naturellement; ainsi, toutes les filles, quoique non déflorées, ne répandent pas du sang; d'autres, qui le sont en effet, ne laissent pas d'en répandre : il y en a même dont la prétendue virginité s'est renouvelée jusqu'à quatre et cinq fois dans l'espace de deux ou trois ans, et même tous les mois.

Rien donc de plus chimérique que les préjugés des hommes à cet égard, et rien de plus incertain que ces prétendus signes de la virginité du corps. Les hommes devraient donc bien se tranquilliser sur tout cela, au lieu de se livrer, comme ils font souvent, à des soupçons injustes, à de fausses joies, selon qu'ils s'imaginent avoir rencontré.

Suivant M. de Haller, tout ceci est entièrement opposé au vrai. Tout fœtus femelle, toute fille nouvellement née, toute jeune personne de dix ans, a, dit-il, l'hymen bien uniforme, et généralement placé, en forme de croissant, à la partie inférieure de l'origine du vagin. Cette partie se conserve jusqu'à la vieillesse, à moins que l'usage réitéré de l'acte vénérien ne la détruise, car une seule faute ne suffirait pas pour l'anéantir.

On lit dans le *Traité complet d'Anatomie*,

par M. Sabatier, tome II, pag. 392, qu'il s'en faut beaucoup que la présence de l'hymen soit une preuve assurée de la virginité qui, tout considéré, est plutôt un être moral, une vertu qui consiste dans la pureté du cœur, qu'un être physique. Un grand nombre d'indispositions peuvent détruire cette membrane dans les personnes les plus sages, pendant que des circonstances favorables peuvent l'avoir laissée intacte dans les filles déflorées; de sorte que les unes paraîtront corrompues quoique vierges, et les autres paraîtront vierges quoique corrompues.

(Voyez le Traité circonstancié de Séverin Pineau, chirurgien de Paris, *de notis virginitatis;* on peut aussi consulter Petit, *Maladies des Femmes;* Fodéré, Mahon, etc.)

VIRGINITÉ.

Qu'il me soit permis de citer quelques exemples de la bizarrerie de l'imagination chez les différens peuples de la terre, et je choisirai d'abord pour sujet la virginité, que certaines nations barbares méprisent autant qu'elle est honorée parmi nous.

« S'il est impossible, dit Salomon, de connaître dans la mer le chemin d'un vaisseau,

dans l'air, celui d'un aigle; sur un rocher, celui d'un serpent ; il sera aussi impossible de découvrir le chemin que fait un homme quand il presse amoureusement une jeune fille (1). » Le sage qui a prononcé cet oracle, et à l'expérience duquel on peut bien s'en rapporter, connaissait la difficulté, pour ne pas dire l'impossibilité qu'il y avait d'être certain de l'intégrité d'une fille. On ne doit cependant pas toujours s'en rapporter à la présence de l'hymen, puisque la négresse de M. Dodard, que j'ai accouchée à Saint-Domingue, et dont je relate l'histoire au chapitre des causes de l'anaphrodisie, en était pourvue.

C'est néanmoins à cet état d'imperforation que la plupart des hommes attachent beaucoup d'importance. « Les hommes, dit à ce sujet M. de Buffon, ont voulu trouver dans la nature ce qui n'était que dans l'imagination (2). »

(1) Pour ne pas se trouver en défaut, les filles ont inventé un moyen de paraître toujours vierges : c'est une petite vessie, pleine de sang, qui, dit-on, se crève à propos. (Mot *Femme* du nouveau *Dictionnaire des Sciences médicale*.

(2) Pour s'assurer de la virginité d'une fille, dit *Venette*, il faut la mettre pendant une heure dans un

« Quel contraste dans les goûts et dans les mœurs des différentes nations (1)! D'après le

bain fait avec la décoction de feuilles de mauves, séneçon, arroche, brancursine, etc.; si elle est pucelle, toutes ses parties amoureuses seront pressées et jointes les unes aux autres; mais si elle ne l'est pas, elles seront lâches, molettes et pendantes, au lieu de ridées et de resserrées qu'elles étaient auparavant, lorsqu'elle voulait nous en imposer. »

Je ne crois pas ces moyens péremptoires, car on éprouve les mêmes résultats, sans les mêmes précautions, avec une femme qui n'est point amoureuse, ou qui, à son réveil, n'est pas encore disposée au coït.

Au reste, saint Ambroise condamne les recherches des matrones, employées de son temps pour s'assurer de la virginité d'une fille; car malgré leur art, dit-il, cette fleur facile à se flétir périt sous la main de celle qui la cherche sans l'apercevoir.

(1) Les Ethiopiens, et plusieurs autres peuples de l'Afrique, les habitans du Pégu et de l'Arabie-Pétrée, ont la barbarie, dès que leurs filles sont nées, de rapprocher, par une sorte de couture, les parties que la nature a séparées, en ne laissant libre que l'espace qui est nécessaire pour les écoulemens naturels : ces chairs adhèrent peu à peu à mesure que l'enfant prend son accroissement, de sorte que l'on est obligé de les séparer

cas que nous voyons que font de la virginité la plupart des hommes, imaginerait-on que certains peuples la méprisent, et regardent comme un ouvrage servile la peine qu'il faut prendre pour moissonner cette fleur? Que la superstition ait porté certains peuples à céder les prémices des vierges aux prêtres de leurs idoles, ou à en faire une espèce de sacrifice à l'idole même; que les prêtres des royaumes de Cochin et de Calicut jouissent de ce droit; que chez les Canarins de Goa, les vierges soient prostituées de gré ou de force par leurs plus proches à une idole de fer, on peut, on doit même gémir sur l'erreur de ces peuples; mais enfin les vues de religion qui les portent à ces excès semblent les excuser. »

« Mais qu'au royaume d'Aracan et aux îles Philippines, un homme se croie déshonoré s'il épousait une fille qui n'eût pas été dépucelée par

par une incision, lorsque le temps du mariage est arrivé. Il y a certains peuples qui passent seulement un anneau. Les femmes sont soumises comme les filles à cet usage outrageant pour la vertu; la seule différence est que celui des filles ne peut s'ôter, et que celui des femmes a une espèce de serrure dont le mari seul a la clé. » (M. de L....., t. II, p. 300.)

un autre; que dans la province du Thibet les mères cherchent des étrangers qu'elles prient instamment de mettre leurs filles en état de trouver des maris; qu'à Madagascar, les filles les plus débauchées soient le plutôt mariées, ce sont-là de ces grossières contrariétés avec lesquelles ni nos mœurs, ni nos idées ne peuvent en aucune manière se lier. Que les usages des anciens étaient bien différens! Ils avaient tant de respect pour les vierges, que lorsqu'elles étaient condamnées au dernier supplice, on ne les faisait mourir qu'après que les bourreaux les avaient déflorées. »

« On sait, dit Venette (pag. 85, t. I), quelle vénération les Romains ont eu pour les vierges vestales, et le fameux édit que l'empereur Tibère fit publier. La fille de Séjan, qui n'avait pas encore atteint l'âge de puberté, fut déflorée par le bourreau avant d'être étranglée, pour ne pas faire déshonneur à la virginité. »

Je ne suis pas de l'avis du docteur Venette, qui, dans un autre passage, approuve la coutume de certains peuples qui font déflorer les jeunes filles avant de les marier, en les comparant à une serrure neuve qui a besoin d'être exercée. On apprend avec horreur et répugnance, que, parmi tant d'autres peuples, « les

Phéniciens, suivant Athanase, obligeaient leurs filles (Venette, t. I, p. 42), par des lois sévères, de souffrir, avant d'être mariées, que des valets les déflorassent; que les Arméniens, selon Strabon, sacrifiaient les leurs dans le temple de la déesse *Anaïtis* pour y subir le même sort, afin de trouver ensuite des partis avantageux à leur condition. »

Que de coutumes, souvent bizarres, sont usitées parmi certains peuples dans les cérémonies du mariage. Chez les Gaulois, les filles choisissaient parmi les jeunes gens du canton, que le père rassemblait dans un festin, celui qui lui plaisait le plus, et pour annoncer que son choix était fait, elle s'adressait d'abord à lui pour lui laver les mains. Chez les Kamtschadales, les amoureux n'obtiennent la fille qu'ils recherchent qu'après un combat, quelquefois sanglant, qu'ils ont à soutenir contre des matrones chargées de s'opposer à l'enlèvement qui doit se faire par ruse. Si l'amant n'est pas victorieux, et s'il ne sait pas à propos tromper la surveillance des *argus* femelles, il est renvoyé meurtri de coups, et quelquefois ensanglanté. Les Groenlandais sont plus doux dans leurs préludes. Les amans de part et d'autre, s'inquiètent des talens qui conviennent à l'un ou l'autre sexe, et s'ils ob-

tiennent des rapports favorables des vieilles femmes qui servent d'entremetteuses, la jeune épouse court échevelée chez le jeune homme, et va se placer au lit, à ses côtés, en pleurant et poussant des cris, que le prétendu sait bientôt apaiser. En Islande, les époux ont à peine reçu la bénédiction nuptiale, qu'ils font circuler des coupes pleines d'eau-de-vie dont les parens, rangés circulairement autour d'eux et du prêtre, boivent jusqu'à l'ivresse. Dans la petite Buckarie, pays d'Asie dont les Tartares Kalmoucks sont seigneurs, les hommes achètent les plus belles femmes à prix d'argent; ils couchent pendant trois jours avec celle qu'ils ont choisie pour épouse, habillés, et sans qu'il leur soit permis de lui prouver leur ardeur; on ne les laisse auprès d'elles que pendant quelques minutes, et ce n'est que le troisième jour qu'ils deviennent heureux. Les Kalmoucks répudient leur femme à quarante ans, et la malheureuse devient l'esclave de la nouvelle épouse. Les Macassars, habitans de l'île de Célèbe, enferment leurs nouveaux mariés dans une chambre obscure, où ils restent pendant trois jours et trois nuits sans pouvoir sortir. On a pourvu à tous leurs besoins; et le quatrième jour, un valet pénètre dans cette retraite, éclairée seulement par la faible

lueur d'une lampe ; il oblige les nouveaux mariés à marcher sur une barre de fer garnie de caractères hyérogliphiques, et les asperge, pour les rafraîchir, de l'eau d'un vase qu'il tient de l'autre main. A Maroc, le roi unit tous les ans quatre ou cinq cents nègres ou mulâtres de sa maison à de jeunes filles de dix jusqu'à quinze ans. Les époux n'ont pas le droit de choisir, et ils sont obligés, sous peine de mort, d'accepter la fille que le roi leur a désignée. Le roi de Calicut offre sa fiancée à son grand aumonier pour la déflorer avant de l'admettre dans sa couche nuptiale. Dans les Indes, on fiance les enfans à l'âge de cinq ans, et ils se marient à dix. Quelle funeste anticipation! Que d'abus dans ces choix, souvent mal assortis, où les cœurs ne sont pas faits l'un pour l'autre! On trouve dans plusieurs de ces coutumes les moyens de prévenir les antipathies, de faire naître les désirs par l'attente du plaisir; mais dans d'autres, à Maroc, par exemple, la contrainte qu'on emploie à l'égard des époux n'est-elle pas souvent la cause d'anaphrodisie?

Mariage des Chinois et des Lacédémoniens.

« Les sens agissent moins que l'imagination dans les mariages que l'on contracte à la

Chine (1), où, quoiqu'on ne reconnaisse pas d'obligation plus importante, on se marie sans s'être jamais vu. Le jour marqué pour la noce, la jeune fille se met dans une chaise fort ornée, et suivie de ceux qui portent sa dot. Un domestique de confiance garde la clef de la chaise, et ne doit la remettre qu'au mari, qui attend son épouse sur la porte de la maison. Aussitôt qu'elle est arrivée, il reçoit la clef du domestique, et se hâtant d'ouvrir la chaise, il juge alors de sa bonne ou de sa mauvaise fortune. Il arrive quelquefois que, mécontent de son partage, il referme la chaise sur-le-champ, et renvoie la fille avec tout son cortége.

« Il y avait à Lacédémone une maison fort obscure où l'on enfermait les jeunes filles et les jeunes hommes qui étaient à marier, et chacun emmenait et prenait pour sa femme celle qui lui était tombée en partage. »

Ces méthodes ridicules conduisent souvent à l'anaphrodisie par antipathie. En effet, un in-[illegible]vidu délicat et fait pour aimer, peut-il être [illegible] en caressant des appas qu'il n'a point enco[illegible]ppréciés !.. Voilà l'histoire de nos mariages de convenance par fortune ou par inclination,

(1) *Encyclopediana.*

trop souvent fixés ou contrariés pour le bonheur commun des époux, qui semblent nés avec sympathie ou antipathie l'un pour l'autre.

DE L'ANTIPATHIE.

J'userai d'une digression qui n'est point tout-à-fait étrangère à mon sujet, en la considérant, ainsi que la sympathie, comme une susceptibilité organique. La sympathie détruit, en amour, l'impression désavantageuse que l'antipathie fait naître.

On lit, dans l'*Encyclopediana*, qu'Henri III ne pouvait demeurer seul dans une chambre où il y avait un chat.

Que le duc d'Épernon s'évanouissait à la vue d'un levraut.

Que le maréchal d'Alben se trouvait mal dans un repas où l'on servait un marcassin ou un cochon de lait.

Qu'Uladislas, roi de Pologne, se troublait et prenait la fuite quand il voyait des pommes.

Qu'Erasme ne pouvait sentir le poisson sans avoir la fièvre.

Que *Scaliger* frémissait de tout son corps en voyant du cresson.

Que *Tychobrahé* sentait ses jambes défaillir à la rencontre d'un lièvre ou d'un renard.

Que Bayle avait des convulsions lorsqu'il entendait le bruit que fait l'eau en sortant d'un robinet.

Que Lamothe-Levayer ne pouvait souffrir le son d'aucun instrument, et goûtait un plaisir vif au bruit du tonnerre.

Que Marie de Médicis ne pouvait supporter la vue d'une rose, pas même en peinture, et qu'elle aimait toute autre sorte de fleurs.

Que le chevalier de Guise s'évanouissait également à la vue d'une rose.

Qu'une jeune femme, suivant Rondelet, fut attaquée de catalepsie toutes les fois qu'elle revoyait le mari qu'on l'avait forcée d'épouser, et qu'elle n'aimait pas, accès qui n'eurent plus de de suites à la séparation convenue des deux époux.

Je puis citer, à l'appui de ces preuves concluantes de l'influece de l'imagination, une observation qui m'est personnelle. Un fin chasseur, gourmand de profession, avait célébré la Saint-Hubert avec plusieurs de ses amis. Impatient de ne pas voir servir le dîner, il va, revient des fourneaux, y retourne, presse le cuisinier dont il accuse la lenteur, et le harcèle si injustement,

qu'un de nous, pour égayer la fête, s'avise de faire plumer une chouette à l'insu de notre gastronome, de la mettre sur le gril, et, en provoquant son appétit par le récit des fatigues essuyées à la chasse, de l'engager à manger provisoirement le jeune perdreau qu'on lui a fait apprêter. Le saisir sans réflexion, le démembrer et l'avaler, ce fut l'affaire d'un moment; mais un plaisant lui ayant montré la tête de l'oiseau de nuit, notre gourmand convive vomit à l'instant tout ce qu'il avait mangé. Le spasme de l'estomac fut excité au secours de la mémoire qui lui rappela le destructeur des mulots.

Une dame, madame D......, avait une telle antipathie pour les épinards, que dans toutes les maisons où elle était invitée, on avait soin de n'en pas faire servir sur la table. Elle mange, un jour, d'un fricandeau à l'oseille qu'elle trouve parfait. Une heure après le dîner, elle éprouve des anxiétés, des soulèvemens d'estomac, et enfin des vomissemens excessifs. La maîtresse de la maison se rend, sans mot dire, à la cuisine, où elle trouve quelques feuilles d'épinards mêlées aux épluchures de l'oseille. Madame D..... éprouva un emphysème après ces vomissemens.

La Sympathie produit des effets diamétrale-

ment opposés à ceux de l'antipathie. La première tend à rapprocher ce que l'autre cherche à éloigner.

La douce sympathie, en dépit de l'absence,
Nous fait de ceux qu'on aime éprouver la souffrance.
(DELILLE. Poëme de *l'Imagination.*)

Julie, femme de Pompée, voyant la robe de son époux teinte du sang d'une victime qu'il avait immolée, croyant voir le sang de Pompée, sentit une douleur si vive qu'elle mourut dans le même moment. Ce touchant exemple de piété conjugale serait bien rare de nos jours.

« C'est en envisageant l'amour conjugal d'après ce principe, dit M. Marc (mot *Copulation* du nouveau *Diction. des Scienc. médic.*), qu'on s'explique, en grande partie, l'attachement à toute épreuve, ou bien l'indifférence, la haine même des époux, et tant d'autres suites physiques et morales qu'il serait trop long de signaler (1). »

(1) Il y a, même parmi les animaux, une sorte de discernement en amour. « Le taureau, l'étalon ne saillent pas avec la même ardeur indistinctement les femelles qu'on leur présente; il en est même qu'ils refusent tout à fait, et d'autres pour lesquelles ils s'emploient

On a vu des hommes être tourmentés de coliques cruelles pendant l'accouchement de leurs femmes.

Par un semblable effet de sympathie, un de mes parens éprouvait une fonte d'humeurs toutes les fois que son épouse prenait un purgatif. Il était cependant très-fortement constitué, mais doué d'une imagination ardente, et toujours disposée à recevoir les moindres impressions.

On lit dans l'*Encyclopediana*, au mot *Sympathie*, « qu'un ami de M. l'abbé de Laugeac, de la maison de La Rochefoucault, comte de Saint-Julien de Brioude, et doyen de Saint-Gal de Laugeac, fut un jour lui demander à dîner. Cet ami était absent depuis plus de quinze ans. Après qu'on eut servi, la gouvernante vint demander à M. le doyen s'il souhaitait autre chose. L'étranger ne la vit pas, parce qu'elle était derrière sa chaise, mais le cœur lui manqua, et en même temps à la gouvernante. Elle sortit pour

et se fatiguent inutilement. Une chienne choisit entre dix mâles de son espèce qui l'environnent, celui qui doit lui convenir.

(*De l'homme et de la femme considérés en état de mariage*, par M. de L....., chirurgien; tome Ier, page 202.)

prendre l'air, et dès le moment l'étranger revint à lui, et recommença à manger. Dès qu'on eût servi le dessert, M. le doyen appela la gouvernante, et lui demande la clé de son cabinet pour aller chercher quelques liqueurs. Le cœur palpite à l'étranger, et la gouvernante change de couleur, sans que l'un et l'autre pussent en découvrir la cause. Le doyen accourut vers son ami, et un laquais prit soin de faire revenir la gouvernante, qui, ayant eu la curiosité de demander le nom de l'étranger qu'elle n'avait point envisagé, fut se jeter à son cou, et l'embrassa tendrement. C'était la nourrice de l'ami du doyen, et il y avait trente ans qu'ils ne s'étaient rencontrés. »

J'ai été témoin de deux faits aussi extraordinaires; le premier se passa au château de Meung, chez M. de Jarente de la Bruyère, alors évêque d'Orléans. Une dame s'évanouit au milieu du repas; on l'enlève, et, transportée dans un autre appartement, elle reprend ses sens et s'écrie : « Mon frère vient d'être tué ! » Un des convives, fataliste, prend note du jour et de l'heure, et fait remarquer, plus tard, qu'un courrier, dépêché trois jours après, est venu annoncer au prélat la mort de son parent, tué dans une bataille, à pareille heure, et le même jour.

L'autre anecdote a été recueillie à Saint-Do-

mingue, et m'a été racontée par madame Rossignol des Dunes, veuve de M. Robuste, qui y joue le rôle principal. Cette dame, ma parente, douée de toutes les vertus sociales, avait depuis quelque temps de sinistres pressentimens sur la santé du comte son époux, alors en France. Au milieu d'une nuit, elle se réveille en sursaut, et croit voir entrer dans sa chambre son mari, qui semble lui faire signe de ne pas se déplacer. Cette muette extase dure pendant quelques instans, après lesquels M. le comte de Robuste semble dire *adieu pour toujours* à son épouse; et l'engage à se retirer chez M. le chevalier Rémoussin, son beau-frère, et habitant du même quartier de la plaine l'Artibonite. Ce mystique entretien, effet de l'imagination, et d'un pouvoir sympathique cesse, alors le prestige disparaît. La vertueuse épouse inquiète, attendrie, veut en vain éloigner de son imagination les noirs présages qui viennent l'obscurcir, et quoique le rideau de l'illusion soit tiré, elle n'en conserve pas moins l'empreinte douloureuse pendant trente-cinq jours, époque de l'arrivée d'un bâtiment venant d'Europe, qui confirme la fatale réalité de son pressentiment, avec tous les détails que nous annonçons, et les volontés dernières du défunt.

On mande de Mole (Brabant septentrional), que le 9 août 1829, un vieillard s'est rendu à l'église avec son épouse octogénaire ; ils y ont entendu la messe et sont retournés ensemble au logis ; le 10, ils se sont mis au lit ; le 12, ils ont reçu, en même temps, les derniers sacremens ; le 15, ils sont décédés tous deux à onze heures du soir, à un intervalle de moins de deux minutes l'un de l'autre ; le 17 leurs corps ont été portés ensemble à l'église, puis au cimetière.

On conçoit aisément que, pour rentrer dans notre thèse, il y avait, dans les deux cas cités, lieu à anaphrodisie.

Que penser aussi du bâillement qu'on éprouve à la vue d'un bâilleur.

Les songes étant du domaine de l'imagination, on peut, je crois, les faire coïncider avec l'état du somnambulisme, et les pollutions nocturnes qui énervent si visiblement les organes génitaux.

Ainsi la nuit du jour retrace le tableau;
Ainsi de nos pensers nos rêves sont l'écho.
(Delille. Poëme de l'*Imagin.*, chant. I.)

« Les rêves, dans les affections pathologiques (1), ne sont-ils pas un témoignage de l'in-

(1) Debreuze, ouvrage cité, p. 6.

fluence du physique sur le moral? Ne voit-on pas l'imagination de l'hydropique errer au bord des fontaines et des ruisseaux, et se perdre dans les ondes, tandis que toutes les couleurs sont de pourpre, et que tous les corps sont de feu pour l'homme pléthorique qu'une fièvre inflammatoire a frappé? »

Il n'est pas étonnant qu'on ait attaché quelque chose de mystérieux aux songes, puisqu'ils sont eux-mêmes des mystères si incompréhensibles. Je me couche l'esprit frappé de quelqu'objet qui m'intéresse vivement, mes yeux se ferment, mes oreilles s'assoupissent, tous mes sens tombent dans l'inertie et s'engourdissent; et, néanmoins, au milieu de la nuit, mon âme se retrace toutes les idées qui l'ont frappée le jour. Je vois sans yeux, j'entends sans oreilles; j'éprouve des sentimens de peine et de plaisir sans l'intervention de mes sens, sans le concours de ma volonté. Je suis mort, et je vis; j'ai des idées, et point d'organes pour les produire; je raisonne, je compose; et si mon imagination est exaltée, je marche, je combine des actions, des mouvemens; j'exécute sans dessein, sans volonté préalable, tout ce que j'exécuterais avec le sentiment distinct de mon existence. Quelle puissance secrète et mer-

veilleuse produit ces effets? Est-ce un reste d'impressions, de vibrations dans les organes de mes sens? est-ce une action purement mécanique et indépendante de mon âme, dit M. Salgues, t. I[er], p, 50 de l'ouvrage cité. »

Imagination exaltée. Un homme était tellement persuadé qu'il était atteint du virus syphilitique, qu'en le frottant avec du beurre, où il n'entrait aucun atôme de mercure, il saliva, comme si on lui eût administré des frictions mercurielles (1).

« Alexandre cite l'observation d'une femme qui, ayant dormi sur l'herbe, croyait qu'un serpent était entré dans sa bouche, et de là dans son estomac. Son imagination fortement frappée avait donné naissance aux accidens les plus graves. Il feignit de croire à l'existence du fait, ordonna un émétique, et fit mettre en secret un serpent dans le vase où la malade devait vomir. Celle-ci crut avoir rendu le serpent dans le vomissement, et il n'en fallut pas davantage pour détruire l'erreur de l'imagination et les symptômes fâcheux déterminés par elle (2). »

(1) *Dissertation sur le pouvoir de l'Imagination dans les femmes enceintes*, page 108.

(2) Debreuze, ouvrage cité, page 82.

« Montaigne rapporte qu'une femme croyant avoir avalé une épingle, criait et se tourmentait comme si réellement cette épingle se fût arrêtée au gosier, où elle ressentait, disait-elle, une douleur insupportable. On la fit vomir, et ayant eu soin de jeter adroitement une épingle tortue dans ce qu'elle avait rendu, son imagination fut ainsi tranquillisée, et elle fut subitement débarrassée de sa douleur (1). »

Le physique, même dans les animaux, règle et modifie le moral. Le caïman, par exemple, espèce de crocodile dont je vais faire paraître l'histoire au 1er janv. 1831, ayant la fibre nerveuse peu irritable, est tellement insensible à la douleur, j'en ai conservé pendant trente jours et plus, sans leur donner de nourriture; d'autres, percés de vingt balles, d'autres ouverts vivans, pour l'examen de la circulation du sang, sans qu'ils aient fait entendre aucune plainte, et sans s'être même regimbés contre le fatal scalpel. Comparez avec ce caractère apathique l'organisation timide et sensible du daim ou du chien!

L'imagination joue souvent un grand rôle dans ces rêves enchanteurs où l'amant passionné s'enivre de délices énervans.

(1) *Essais de Montaigne*, t. Ier, p. 100.

Peindrai-je d'un amant le délire et les songes?
C'est pour lui que Morphée est riche en doux mensonges;
D'espérance, d'amour, de désir palpitant,
Il voit l'objet qu'il aime, il l'écoute, il l'entend;
Il croit voir sur sa bouche, où le refus expire,
Mollement se répandre un languissant sourire;
Il croit voir, l'entourant des plus aimables nœuds,
S'étendre et s'arrondir ses bras voluptueux;
Il reçoit ses baisers, ses caresses brûlantes:
Tout son corps a frémi sous ses mains caressantes.
La nuit fait envier ses prestiges au jour,
Et trempe ses pavots du nectar de l'amour.

(Delille. Poëme de l'*Imagination*, chant. I.)

Somnambulisme. Je ne sais si Valmont-Bomare définit bien l'état du somnambulisme. « C'est, dit-il, un dormeur qui rêve, mais dont « les actions sont de réminiscences, et exécu- « tées, exprimées par lui machinalement, visi- « blement à la manière des pantomimes. En « général, les somnambules, tant que leur état « dure, n'ont que peu ou point l'usage de leurs « sens, ils agissent sans s'en apercevoir. »

Il me semble que cette proposition est contre-prouvée par l'anecdote de l'écolier dont parle *Clauderus*, qui « se levait dans le sommeil, fai- « sait ses devoirs, se remettait au lit, et trouvait « le lendemain cette besogne faite, sans se sou-

« venir de rien. » Certes, le thème de cet écolier n'était point une réminiscence!

Le somnambulisme dispose à l'anaphrodisie par la tension continuelle et enervante des fibres motrices du cerveau, qui n'ont aucun repos. Mais, comme l'observe M. le docteur Fautrel, auteur des Notes au Traité de Médecine légale de *Mahon*, le somnambulisme ne se remarque ordinairement que chez les jeunes gens, et il se guérit par l'âge (1).

Le Cauchemar ou incube est une maladie nerveuse produite principalement par une mauvaise digestion, qui, en fatigant les systèmes, énerve la sensibilité, produit la crainte, la frayeur, et autres passions débilitantes qui disposent né-

(1) « J'ai connu, dit M. Salgues (p. 321, t. Ier des *Erreurs*, etc.), un jeune homme qui croyait sérieusement avoir un lutin à ses ordres; il trouvait tous les matins sa chambre rangée, ses papiers mis en ordre, ses livres replacés dans leurs tablettes; il ne pouvait s'expliquer cette merveille. On coucha dans la chambre, on l'épia, et l'on découvrit que tout ce merveilleux tenait au somnambulisme, et qu'il était lui-même le vrai *lutin*. Reportez cette histoire au XVIe siècle, il sera démontré qu'il était servi par un follet. »

cessairement à l'anaphrodisie. On a vu, à Rome, dit Buchan, le cauchemar épidémique être tout aussi meurtrier que la peste.

De la Mémoire. La mémoire tient de si près à l'imagination, qui ne serait rien sans la première, que nous allons emprunter, pour en rendre compte, les pinceaux brillans de Delille (1) :

La mémoire, à ce nom se troublent tous nos sages.
Quelle main a creusé ces secrets réservoirs ;
Quel Dieu range avec art tous ces nombreux tiroirs ;
Les vide ou les remplit, les referme ou les ouvre ?
Les nerfs sont ses sujets, et la tête est son Louvre.

Le même auteur décrit ainsi une mémoire tardive.

Au plus ancien dépôt quelquefois si fidèle,
Sur un dépôt récent pourquoi me trahit-elle ?
Pourquoi cette mémoire, agent si merveilleux,
Dépend-elle des temps, du hasard et des lieux ?

S'il m'est permis de me citer pour exemple, j'observerai que, depuis les malheurs que j'ai éprouvés à Saint-Domingue, au milieu desquels

(1) Poëme de l'*Imagination*, chant Ier.

j'ai été plusieurs fois ballotté, par les assassins, entre la mort et la vie, ma distraction est telle, lorsqu'il fait beaucoup de vent, que je ne puis qu'avec peine fixer une idée et la rédiger, ou que je relis vingt fois un passage avant de l'avoir compris.

« L'imagination de Milton, dit M. Esménard, était dans sa plus grande activité depuis le mois de septembre jusqu'à l'équinoxe du printemps; et l'on assure que ses trois filles avaient coutume de chanter et de jouer de plusieurs instrumens pour exciter en lui cette inspiration presque divine dont il paraît souvent animé. »

Si un homme de ce vaste génie, si un cerveau aussi largement organisé que celui de Milton, éprouve des modifications dans les sensations, il n'est plus étonnant que moi, pauvre hère, je reste quelque fois interdit, et que ma mémoire me refuse absolument ce qu'en vain je réclame d'elle. Même pouvoir de la musique sur mon cerveau : elle me fait éprouver une émotion si grande, lorsque j'entends exécuter un morceau analogue au sujet que je traite, que mon corps électrisé en frémit.

Je dois aussi exposer une particularité qui m'a toujours étonné. Je travaillais, il y a quelque

temps à la partition d'un opéra-comique que les circonstances et la nature de mes occupations ne me permettent pas de continuer, et lorsque j'éprouvais, soit de la difficulté dans la marche de l'harmonie, ou de la monotonie dans les accompagnemens, je me renfermais dans un fiacre, que je prenais à l'heure, et, qui le dirait? à la faveur du bruit criard de la voiture, je me recueillais, en repassant mentalement mon chant, et toujours il me semblait entendre l'harmonie complète, et distinguer clairement ce qui revenait d'accompagnement à chaque instrument; alors je rentrais, et sans autre forme, j'écrivais, *currente calamo*, avec une facilité qui ne m'était pas ordinaire. Plusieurs célèbres auteurs sont convenus que ces mêmes morceaux étaient de beaucoup supérieurs à ceux dont j'avais gravement calculé les effets; « car la « mémoire, dit Condillac, n'est que l'attention « donnée à la sensation. »

Ainsi l'âme se tait quand rien ne parle aux sens ;
Ainsi l'objet émeut ses fils obéissans ;
Et même quand des nerfs la secousse est passée,
L'écho des souvenirs prolonge la pensée.

(DELILLE, Poëme de l'*Imagin.*, chant. III.)

L'imagination diffère de la mémoire, en ce que

la première retrace le passé, et pénètre l'avenir, au lieu que la mémoire ne peint que le passé ; ce que Delille trace par ces mots que je ne pourrais aussi bien rassembler :

L'imagination, féconde enchanteresse,
Qui sait mieux que garder, et que se souvenir,
Retrace le passé, devance l'avenir,
Refait tout ce qui fut, fait tout ce qui doit être,
Dit à l'un d'exister, à l'autre de renaître.

« Quant à ces vaines disputes sur le siége de « la mémoire, que les uns, dit M. Esménard, « placent dans le cerveau, qu'une femme sensi- « ble a mis dans le cœur, et que certains philo- « sophes répandent dans toutes les parties du « corps humain, en regardant la mémoire « comme le résultat des impressions que lais- « sent en nous les sensations du goût, du son, « de l'odeur, de la couleur et de la lumière ; « au lieu de chercher à résoudre ces questions « aussi profondément obscures que parfaite- « ment inutiles, il faut s'écrier avec M. Delille :

Là finit ton pouvoir, mortel audacieux !

« C'est la meilleur réponse qu'on puisse faire « en poésie, et même en métaphysique, à ces

« Lycophrons modernes, dont les systèmes et « les raisonnemens inintelligibles ont presque « toujours pour but d'entraîner au matérialisme « les esprits faibles et les cœurs gâtés, et qui « ont pour alliés naturels dans cette entreprise « tous les penchans vicieux de l'homme, et tous « les souvenirs qui ressemblent aux remords.

« Les observations des physiologistes, les « faits recueillis au lit des malades (1), prou- « vent que le cerveau est le siége de l'imagina- « tion ; elle est troublée par l'ivresse, par les « phlegmasies de la dure et de la pie-mere, et « généralement par toutes les maladies qui « affectent la tête, et altèrent la masse céré- « brale ou le premier des nerfs.

« Les *Mémoires de l'Académie royale des* « *Sciences*, de l'année 1811, nous offrent l'his- « toire d'un enfant de neuf ans, qui, à la suite

(1) Extrait du *Bulletin* de la Société des Sciences physiques et médicales d'Orléans (septembre 1812), d'un Mémoire intitulé : *Recherches sur les influences de l'Imagination* et des passions, dans le développement, la durée et la guérison de diverses maladies rebelles aux remèdes ; par M. Latour, ci-devant premier médecin de S. M. le roi de Hollande, etc. ; pages 119 et suivantes.

« d'une céphalalgie intolérable, perdit toutes les
« facultés de la mémoire, au point de ne plus
« connaître ses amis, ni la maison qu'il habitait
« ordinairement, ni le langage familier de ceux
« qui vivaient avec lui, ni rien de sa propre per-
« sonne. Le célèbre Haller parle d'un homme
« qui, sans cause connue, perdait dans des pa-
« roxismes de mal de tête très-irréguliers, la
« mémoire qui revenait bientôt après..... »

Pareille chose m'arrive depuis mes malheurs, lorsqu'une sensation imprévue m'étonne ou m'inquiète; il semble alors que mes facultés intellectuelles sont nulles, ou comme couvertes d'un voile épais qui se dissipe bientôt, étant seul, et après l'émotion ressentie.

« J'ai vu, poursuit M. Latour, pour la même cause, M. Massuau de Laborde, ancien maire d'Orléans, n'avoir, pendant des journées entières, aucune mémoire. Il sortait pour faire des visites, et ne pouvait dire à son cocher, ni le nom de ses amis, ni leur domicile; il était obligé de rentrer chez lui. »

Imagination exaltée.

Tout ce qui échauffe le sang, accélère la circulation et le fait refluer vers la tête ; tout ce qui

produit une vive irritation aux systèmes nerveux et artériel, et par conséquent au cerveau, exalte l'imagination, et, par suite, frappe d'anaphrodisie par la rétrocession des facultés nécessaires à l'appareil génital pour exercer librement ses fonctions.

L'exaltation des facultés intellectuelles est toujours accompagnée d'influence maniaque, et rien n'approche tant de la folie, dit M. Debreuze, que l'essor fougueux d'une imagination ardente; car suivant Sénèque :

Non est magnum ingenium sine mixturâ dementiæ.

Imagination pervertie.

Tourtelle (1) rapporte l'observation d'un jeune homme assis à table auprès d'une veuve jeune et aimable; il éprouva une telle impression par sa présence, qu'une veine de son front se rompit, et que le sang en jaillit avec force.

On lit dans les *Mémoires de M. le duc de Richelieu*, que M. le Prince, par suite d'une affection maniaque, tantôt se croyait changé en lièvre, et se retirait au fond de son parc au moindre bruit; tantôt se croyait changé en plante, et se

(1) Latour, page 127 du Mémoire cité.

faisait arroser. Une autre fois il se crut mort, et refusait constamment toute espèce de nourriture, quand, pour tromper sa monomanie, on l'attira dans un souterrain pour le mettre en présence d'anciens personnages représentés par ses gens revêtus de linceuls, qui l'invitèrent au dîner qu'il accepta. Il s'imaginait fort souvent devenir chauve-souris, et il avait fait lambrisser et plafonner de grosse toile un cabinet à Chantilly, où il allait se retirer quand il avait cette idée, craignant, s'il restait dans sa chambre, de se donner des coups de tête contre le plancher et les murailles. (*Voleur,* 31 août 1830.)

On lit dans la *Gazette de France* du 23 février 1809, qu'un jeune vacher de Rugiswalde, village près Neustadt, fut mordu à la jambe par un chat qu'il avait voulu battre. Il ne ressentait le lendemain qu'une très-légère douleur, lorsque, étant à garder les vaches dans un pré, il entend des cris de chat très-aigus. L'impression qu'il éprouva fut si forte, qu'il tomba malade; on le mit au lit, une fièvre ardente se déclare, et le jeune homme commence à miauler, à jurer comme les chats, à passer ses mains sur sa tête et ses oreilles, enfin, à imiter au naturel tous les cris et toutes les manières de ces animaux. Ce qu'il y a de plus surprenant dans cette

aventure, c'est que le chat qui avait mordu ce jeune homme n'est point devenu enragé, ni le malade. Les médecins ont annoncé que cette folie ne durerait que très-peu.

En citant un fait qui m'est personnel, il me souvient que, pendant mes études au collége d'Orléans, on me confia, dans un théâtre de société, le rôle d'Antoine dans *la Mort de César*. A cette époque de l'éducation où l'on exerce sans cesse la mémoire, elle m'avait mérité les suffrages dans les répétitions de la tragédie. Le moment de la faire briller en public arriva; c'était un dimanche. Jusqu'à midi ma timidité n'avait éprouvé aucun obstacle; et au moment de la représentation il survint une pluie excessive qui vint encore diminuer mon embarras, par l'espoir que le concours de spectateurs ne serait pas très-nombreux. J'allais entrer en scène; mais avant le lever de la toile, je m'avise de l'entr'ouvrir, et j'aperçois un auditoire innombrable et impatient. Soudain, le frisson s'empare de moi, mes jambes chancèlent, mes oreilles tintent, mes yeux égarés s'éblouissent; mon imagination conçoit des fantômes; alors, oubliant que j'étais revêtu de mon costume théâtral, je profite d'une issue, et je m'enfuis affublé de la toge romaine, parcourant les rues

sans m'aperçevoir qu'on se mettait aux portes pour me considérer. Je ne sortis de mon rêve qu'en entrant chez mon père où toute la société me plaisanta sur cet événement.

Les exemples d'une mémoire fugace me sont également familiers et personnels. J'avais conservé si peu de mémoire pendant les désastres de Saint-Domingue, que, privé de bibliothèque, lorsque je travaillais à mon anatomie comparée du crocodile, j'étais forcé de laisser en blanc les mots techniques, que je me rappellais quelque temps après, et à force de relire les chapitres.

Du Pouvoir de l'Imagination des Femmes enceintes.

« Une vive et subite impression morale, dit M. Fournier (1), reçue par la mère, transmet souvent dans le fœtus la figure de l'objet dont son imagination fut frappée. »

Cependant, je lis avec surprise le doute, à cet égard, inséré dans un journal (*le Médecin du Peuple*, 9 mars 1828), et que voici :

(1) Article CAS RARES du Nouv. *Dict. des Sciences médicales*.

« Les enfans, en venant au monde, offrent quelquefois, sur différentes parties de leur corps, des taches que le peuple et les gens peu instruits regardent comme le résultat d'une envie de la mère, qu'elle n'a pu satisfaire, ou d'une affection vive de son imagination. »

« Si une femme très-occupée de l'objet qu'elle désire, porte, involontairement et au hasard, sa main sur une partie quelconque de son corps, on prétend que la tache ou marque s'exprime sur l'enfant, dans la même région qu'elle vient de toucher. Une semblable erreur, que les préjugés populaires, et quelques faits extraordinaires ont entretenue et entretiennent encore dans la classe la plus nombreuse de la société, a besoin d'être refutée, en faisant connaître la nature et la formation de ces prétendues envies (1). »

(1) Comment expliquer alors le fait suivant. Madame R...., enceinte, voyait passer à Fontainebleau la voiture de la vénerie, qui contenait des sangliers tués à une chasse royale. Ayant le plus grand désir d'en manger, elle pria son mari d'en demander un morceau à l'un des piqueurs. Sur le refus de son mari, elle se pressa, avec colère, le bras gauche de la main droite; M. R... son fils, naquit, ayant précisément, à cette partie de son

Ici l'observateur anonyme attribue leur couleur tantôt rouge, livide, bleue, violette, d'autre fois brune, mais jamais verte; et leur forme, par leur ressemblance avec les cerises, les mûres, les framboises, les groseilles, forme plus prononcée au moment de la maturité de ces fruits; leur figure d'une huître, d'un poisson, d'un jambon, d'un chat, d'un rat, d'une araignée, d'une chenille, etc., à des tumeurs variqueuses ou fongueuses, sanguines, produites par la dilatation des vaisseaux artériels ou veineux, et que, dès leur origine, on pourrait faire disparaître sans retour, en excerçant, au moyen d'un bandage, une compression soutenue sur la partie où la tache est développée. »

Ce procédé curatif est rationnel, et je m'empresse d'y souscrire. Mais le même observateur continue : « Que les femmes enceintes se rassurent donc; l'imagination, la surprise ou les envies, de quelque nature qu'elles puissent être, n'influent en rien sur l'enfant qu'elles portent; et si, en venant au monde, il a quelques taches sur son corps, loin de les prendre pour des envies

bras droit une saillie énorme composée d'une peau très-épaisse, spongieuse garnie de couenne et de longs poils roides parfaitement semblables à ceux du sanglier.

qu'il doit garder toute sa vie, qu'elles le fassent voir à un chirurgien, et, soit par la compression, soit par l'extirpation, on guérira l'enfant d'une infirmité qu'on a peut-être laissée exister jusqu'à présent, par l'idée que l'on avait qu'elle était incurable. »

Je ne puis ici qu'applaudir à l'intention prudente de l'observateur, sans condescendre à sa théorie.

Doutera-t-on du pouvoir de l'imagination chez les femmes enceintes dans les premiers jours de la conception, époque où l'embryon n'est encore que molécule organique? comment alors répondre aux propositions suivantes?

Un enfant naquit tout disloqué, parce que sa mère avait assisté à l'exécution d'un criminel condamné à la roue.

Cornelius Gemma nous apprend qu'une femme, que son mari avait poursuivie l'épée à la main, à l'époque de sa conception, accoucha d'un enfant qui avait le crâne ouvert à l'endroit où ce furieux avait voulu frapper (1).

Madame Grimaud de la Reynière, épouse de l'ancien fermier-général et administrateur des

(1) *Dissertation sur le pouvoir de l'imagination des femmes enceintes.*

postes, se rendant chez M. le duc de Noailles, aperçut, en descendant de voiture à la porte de l'hôtel, une mendiante dont le jeune enfant était manchot. Madame de la Reynière, peu avancée dans sa grossesse (1), fut tellement frappée de cette rencontre qu'elle s'évanouit. Son fils, qu'elle portait, fameux gastronome que tout le monde connaît, naquit manchot. Madame de la Reynière raconta cent fois cette anecdote à mon père. Qui n'a vu des sex-digitaires?

Rivière donne à l'imagination une si grande énergie, qu'il suffit, dit-il, qu'une femme, au moment de concevoir, fixe toute son attention sur un objet, pour que l'enfant qu'elle mettra au monde soit, en quelque sorte, une copie fidèle de l'objet auquel elle se sera arrêtée.

L'imagination, selon Sinibaldus, auteur de la *Généanthropie*, joue un grand rôle dans la jouissance amoureuse :

In Veneris agone imaginatio maximè prœpollet.

(1) Je pense avec M. Salgues (p. 20, vol. Ier), que cet effet ne peut avoir lieu que dans le cas où le fœtus est encore molécule organique; car la chose serait impossible si l'organisation était complète. Ce savant censeur cite un fait analogue; mais il se prononce pour la négative à l'égard de l'influence de l'imagination.

Il nous apprend qu'une femme, qui faisait ses délices d'un singe, mit au monde une fille qui imitait au naturel les gestes comiques de cet animal (1).

Une mère, dit Boërhave, frappée de la vue d'un épileptique, peut innoculer en son enfant le germe de cette affreuse maladie. J'en ai vu plusieurs exemples pendant ma pratique. Une femme de la commune de Bromeilles, près Puiseaux (Loiret), eut, en 1796, une dispute avec son mari qui, au milieu d'une nuit d'hiver, la mit à la porte. Cette femme enceinte en conçut une telle frayeur, qu'elle fut, très-peu de jours après, attaquée d'épilepsie; l'enfant qu'elle portait éprouva le même sort. La mère avait cinq et quelquefois six attaques par jour. J'ai eu le

(1) *Dissertation sur le pouvoir de l'imagination des femmes enceintes*, page 50.

Stahl, dit le docteur Virey, a pensé que l'âme avait le pouvoir de créer et d'organiser le fœtus; et Vanhelmont admettait un esprit formateur, une idée *séminale* dans la matrice; ils expliquaient les taches de naissance par les émotions de l'âme. Selon ces auteurs, le sperme serait, en quelque sorte, une liqueur vivante transmettant l'âme et les qualités morales et physiques du père au fœtus.

bonheur de la guérir par l'application de quatre moxas sur le crâne.

J'ai vu, en 1800, dans le cabinet d'histoire naturelle de Madrid, un crâne humain surmonté de deux petites cornes ou protubérances, qu'on attribuait à un effet de l'imagination de la mère qui, livrée au plaisir avec son amant, fut surprise par son mari. On lit plusieurs de ces exemples à l'article *Cas rares* du nouveau *Dictionnaire des Sciences médicales.*

Il est également à ma connaissance qu'une jeune femme, sœur du cocher de mon père, partant d'Ay, près d'Orléans, pour se rendre en pèlerinage, y contempla avec plaisir une sainte Vierge, objet des hommages qu'elle allait rendre. L'enfant Jésus que portait la Vierge était d'une figure si jolie qu'elle le fixa avec attention; mais elle se récria beaucoup sur la blancheur inanimée de la figure, et sur la petitesse de sa taille, relativement à celle de sa mère. Cette pèlerine est accouchée d'un enfant de couleur de cire, et d'une petitesse remarquable, lequel a vécu pendant sept ans sans prendre aucun accroissement, ayant toujours été en maillot, nourri à la bouillie, sans qu'il lui ait poussé une seule dent, quoique bien constitué et nullement rachitique.

De même que les pâles couleurs, dit Virey,

inspirent aux jeunes filles des appétits extravagans, leur fait avaler des cheveux, de la cire à cacheter, du plâtre, du charbon, etc.; ainsi certaines affections de la matrice, surtout l'hystérie, développent des sensations extraordinaires dans cet organe; et lorsqu'il a conçu à cette époque, il peut former des figures bizarres et monstrueuses. En effet, ces femmes ardentes et superstitieuses, ces vaporeuses sombres, qui, oppressées du cauchemar pendant la nuit, s'imaginent recevoir les embrassemens d'un démon incube; ces prétendues possédées, ces sorcières, troublant sans cesse, par leur imagination blessée, le travail de la grossesse, agitant par de fréquentes secousses et des spasmes nerveux les forces vitales concentrées dans la matrice, empêchent la formation régulière du fœtus et engendrent souvent des monstres.

Des passions vives, comme la colère, la frayeur, l'amour trompé, le désespoir d'une mère, peuvent aussi contribuer à la difformité de son fruit.

M. de Montagnon, officier de santé à Rambouillet, a accouché une femme d'un enfant monstre, dont la masse cérébrale énorme ressemblait à un fongus, et n'était pas recouverte de la boîte osseuse; les organes génitaux exté-

rieurs, c'est-à-dire la verge et ses annexes toujours en rapport inverse avec le cerveau, étaient imperceptibles; ses yeux sortaient de leur orbite. Le centre d'activité paraissant être à l'encéphale, toutes les autres parties étaient inactives. Ce fut encore par un effet de l'imagination.

« Wans-Wieten a vu et examiné sur le cou d'une demoiselle une chenille que l'imagination de sa mère y avait empreinte avec cette belle variété de couleurs qui caractérisent cet insecte (1). »

Sans chercher à approfondir les causes des effets que produit l'imagination des femmes enceintes, dont mon journal d'observations fourmille, nous citerons, d'après MM. Delille et Esménard, que Marie Stuart (2), enceinte de cinq

(1) *Dissert. sur le pouv. de l'im. des femmes enceintes*, p. 87, 123, 144 et 196. Problèmes que l'auteur médecin propose à résoudre à ceux qui ne nient les effets du pouvoir de l'imagination, que parce qu'ils ne peuvent pas les expliquer. (p. 88 et 89.)

(2) Notes du poëme de l'*Imagination*, chant Ier.

M. Salgues (*des Erreurs*, etc., p. 21, t. Ier), après avoir expliqué anatomiquement le pouvoir physique des organes de la mère sur le fœtus pendant la conception,

mois, ayant vu assassiner (par le comte Darnlay, Henri Stuart son époux, et quelques complices) son amant Rizzo, musicien piémontais qui avait passé en Ecosse à la suite de l'ambassadeur de son pays, et qui se fit aimer de la reine par la douceur de sa figure et le charme de sa voix, en fut tellement effrayée, que Jacques Ier, qui le premier porta le titre de roi de la Grande-Bretagne, en réunissant le trône d'Ecosse à celui d'Angleterre, fut pusillanime au point que la vue d'une epée nue, dit M. Esménard, lui causait une espèce de convulsion, quelques efforts qu'il fît sur lui-même pour triompher de cette

révoque en doute les effets exclusifs de l'imagination par le passage suivant : « Il n'en est pas de même des figures empreintes sur le corps, des formes étrangères que l'on a remarquées dans quelques individus monstrueux. On ne peut raisonnablement les attribuer aux mouvemens produits par l'imagination, parce que les formes physiques appartiennent à un ordre purement matériel, qui ne peut jamais avoir rien de commun avec les facultés morales et intellectuelles? » Comment expliquer les ressemblances des enfans adultérins avec leur père clandestin? Ne voit-on pas, dans ce Traité, que l'imagination commande dans l'ordre physique comme dans l'ordre moral, au moment de la conception?

faiblesse, qui tenait uniquement à la disposition de ses organes.

Je fus appelé, le 27 juin 1829, à Gaubertin, commune du département du Loiret, par un nommé Poulain, dont l'enfant, nouveau-né, ne pouvait téter. Après avoir examiné la langue dont le frein avait la disposition ordinaire, j'aperçus dans l'arrière-bouche, ou plancher incliné des fosses nasales, au milieu de la voûte palatine, deux sarcômes saillans et contractiles, c'est-à-dire arqués intérieurement, et susceptibles de contraction et de dilatation, bouchant, lors de l'aspiration, l'orifice de l'œsophage et de la trachée artère. Après quelques questions sur cette monstruosité, la mère me fit l'aveu, que devenant enceinte, et ayant appris le danger que courait sa sœur dans un accouchement laborieux, elle s'y était transportée, et que l'ayant vue retroussée, la dilation du vagin, et le gonflement prodigieux des grandes et petites lèvres lui firent une telle impression qu'elle s'évanouit.

J'ai remarqué plusieurs fois que lorsque cette influence de l'imagination doit avoir lieu, elle est comme annoncée par une défaillance. L'enfant qui fait le sujet de cette observation est mort à l'âge de deux mois, rachitique, dans un état

hideux d'atrophie et d'émaciation, ayant le visage hyppocratique et sénile, couvert d'écailles furfuracées, et tous les traits d'un vieillard décrépit. Je pense que les muscles aryténoïdiens, qui étaient très-fortement développés, formaient cette double épiglotte, et fermaient ainsi l'ouverture de la glotte ; car l'enfant devenait violet en essayant de prendre le sein, et respirait avec un bruissement pénible pour lui et pour ceux qui étaient à portée de l'entendre. On me permit, non sans les difficultés qu'enfantent les préjugés des habitans de la campagne, d'enlever cette monstruosité que je conserve précieusement dans l'alchool.

On m'avait précédemment apporté de Renneville, près Pithiviers, à Boines, où j'étais en tournée, un autre enfant nouveau-né, privé de sa mâchoire inférieure, et n'ayant, au fond de l'arrière-bouche, qu'un petit trou circulaire dont l'entrée était protégée par une caroncule faisant office de langue. Je me promettais d'achever l'esquisse de cette rare aberration des organes de la déglutition, mais l'enfant mourut le lendemain, et l'on ne vint m'en avertir que lorsqu'il était en terre. Voici, m'a-t-on dit, ce qui a donné lieu à ce phénomène. Les parens de

l'enfant avaient acheté, pour la fête du village, une tête de veau trop grosse pour le pot qui devait la contenir : la maîtresse de la maison, nouvellement enceinte, fut obligée d'abattre avec le couperet la mâchoire inférieure ; mais, hélas ! l'impression était faite sur le fruit qu'elle portait, car elle ne put achever son travail, et s'évanouit dans les bras de son mari, en laissant échapper de ses mains le fatal instrument.

Il ne nous est pas donné d'expliquer d'une manière satisfaisante ces merveilles des effets de l'imagination des femmes enceintes. Nous conviendrons bien avec M. Salgues (ouvrage cité *des Erreurs*, etc., t. 1, p. 20) que : « Un spasme « occasioné par de violentes passions, telles que « la colère, la crainte, pourra contrarier l'ac- « croissement du fœtus ; l'impression subite « qu'éprouvera l'utérus empêchera la rectitude « de ses mouvemens, réagira sur l'enfant, trou- « blera le travail de la nature : rien n'est plus « conforme aux lois de la physique. Une forte « contraction musculaire peut altérer, rompre, « déformer des os encore mous, flexibles et dis- « posés à céder à toute puissance extraordinaire « qui s'oppose à leur développement ; c'est au « moins un des moyens *probables* d'expliquer

« toutes les imperfections organiques. » Mais ces raisonnemens, ces conjectures, quoique physiquement péremptoires, ne suffisent pas néanmoins pour expliquer l'*absence absolue* de toute la mâchoire inférieure dans le jeune enfant qui a fait le sujet de mon observation, dont j'aî examiné et esquissé scrupuleusement la prodigieuse aberration avec toute l'exactitude et toute la précision dont je suis susceptible. C'est bien le cas de répéter : *Multa latent in majestate naturæ.*

J'ai remarqué que lorsque cette influence de l'imagination devait avoir lieu, elle était comme annoncée par un évanouissement. Dernièrement encore, une jeune femme, que je ne savais pas enceinte, se trouva mal dans mon cabinet d'histoire naturelle, en heurtant un gros crocodile empaillé qu'elle n'apercevait pas, et qui s'était détaché du plancher quelques jours auparavant. Je ne sais si cette circonstance lui a été préjudiciable.

On lit dans le *Nouveau Journal de Paris* (14 janv. 1828) l'article suivant, qui confirme l'influence de l'imagination des femmes enceintes sur l'embryon.

« On rencontre assez fréquemment dans le monde des personnes dont l'épiderme porte l'empreinte de fruits, de fleurs, d'instrumens ou d'ob-

jets purement fantastiques ; mais aucun de ces phénomènes physiologiques, attribués à des *envies de femmes enceintes*, ne présente le caractère singulier de celui qu'on observe en ce moment dans un village des environs de Longwi. Il existe dans ce village, nommé Picmont, une petite fille âgée de trente-deux mois, dans les yeux de laquelle on lit ces mots, marqués circulairement en petites capitales : NAPOLÉON, EMPEREUR. Les lettres sont à peu près de la même grandeur que celles de la légende d'une pièce d'un franc : elles se détachent en traits blancs sur la prunelle, qui est bleue ; elles deviennent plus distinctes à mesure que l'enfant avance en âge. Dans l'œil droit, le mot *Napoléon* se lit à la partie supérieure de la prunelle, et le mot *empereur* à la partie inférieure ; dans l'œil gauche, les deux mots sont disposés dans l'ordre inverse. Telle est du moins, à ce qu'on écrit, la description que donne le médecin de l'hôpital de Longwi, qui a observé ce phénomène à l'aide d'une loupe. Le père de l'enfant est un employé des douanes. La mère raconte qu'elle avait reçu autrefois en présent de son frère, qui partait pour l'armée, une pièce toute neuve d'un franc, à l'effigie de Napoléon ; qu'elle la conserva longtemps comme un trésor ; mais que, pendant sa

grossesse, ayant été obligée de s'en défaire pour payer une dette, elle en éprouva un violent chagrin, et pleura plusieurs jours. Elle ajoute que sans doute sa chère pièce de vingt sous est dans les yeux de sa petite fille. Trois ou quatre individus, voulant faire de cette singularité l'objet d'une spéculation, ont traité à cet effet avec le père et la mère, par acte passé devant le notaire du lieu. »

J'ajouterai à ces preuves celle du nommé Foligny, jardinier en chef des belles serres de M. le comte de Saint-Didier, qui porte surl a poitrine une tige de giroflée, et sur la cuisse la figure exacte et le relief (*non variqueux*) d'une graine de café fendue longitudinalement.

Veut-on des exemples du pouvoir de l'imagination des oiseaux pendant l'incubation ?

Un récit dira mieux que de froids argumens.
(DELILLE.)

« Une poule qui couvait, dit Avicènes, médecin Arabe, aperçoit un milan : elle est effrayée de son aspect, et les poulets qui éclosent de ses œufs naissent tous avec la tête de cet oiseau de proie (1).

(1) Lib. V. *de Animâ.*

Fernel écrit : « *Si pavo, dùm ovis suis incubat, linteis albis circumtegatur albos omnino pullos edet; quem admodum etiam gallina colore varios emittet, si variè picta ova foveat* (1). »

Si l'on veut des exemples plus récens, écoutons le rédacteur du *Journal de Paris* en date du 15 février 1812.

« M. Schmidt, inspecteur des salines à Grandenz, et grand amateur de pigeons, est parvenu, après plusieurs tentatives, à se procurer des pigeons d'un plumage extraordinaire. Il en fit peindre un des plus éclatantes couleurs : le corps était d'un beau rouge coquelicot; la poitrine, les ailes et la queue, étaient bleues. Il fit suspendre ce tableau dans le colombier, près

(1) Fernel, *de Hominis procreatione*, lib. VII, cap. XII, pag. 172, édit. in-folio.

Si la pudeur ne répugnait pas à retracer ce que j'ai vu à Saint-Domaingue, il serait facile de rendre compte de ce qu'offre de merveilleux l'œuf ouvert à Avignon, en 1681, dont parle M. Salgues (pag. 29, t. I), dans lequel se trouva une figure humaine sans corps. Mais l'explication de ce phénomène ne pourrait être faite qu'en suposant que l'œuf aurait subi cette influence à l'état de molécule organique. (Preuve en faveur des ovaristes.)

d'un nid : les premiers pigeonneaux n'eurent d'abord qu'un plumage ordinaire ; mais les couleurs du plumage varièrent ensuite graduellement, et de la cinquième couvée il résulta des pigeons absolument semblables au modèle. Une quantité de personnes de Grandenz ont été voir ces oiseaux, et se convaincre du succès de cette expérience. »

Moïse a, le premier, fait connaître l'influence du pouvoir de l'imagination dans les animaux (1). Jacob, convenant avec son beau-père, qui ne reconnaissait pas ses services, que tous les petits tachetés de diverses couleurs qui naîtraient du troupeau dont la garde lui était confiée lui appartiendraient, joncha de fleurs les eaux où il menait boire ses troupeaux, et obtint, par une suite de l'influence de l'imagination des brebis, plusieurs agneaux tachetés de diverses couleurs.

Pline et Plutarque ont beaucoup contribué à accréditer le système du pouvoir de l'imagination des femmes enceintes ; Lieutaud élude de se prononcer : selon Platon, l'imagination meut et forme le corps.

Ambroise Paré, qui n'admet, avec raison, le

(1) Genèse, chap. XXX, v. 37 et suiv.

pouvoir de l'imagination de la mère sur le fœtus qu'au moment de la conception, rapporte qu'une femme, qui tenait dans sa main une grenouille pendant que son mari lui rendait le devoir conjugal, mit au monde un enfant qui avait la figure de cet animal.

Il y a de véritables monstres de plusieurs sortes, dit Virey, ou par excès, comme des enfans à deux têtes, à quatre bras, etc. ; ou par défaut, comme des fœtus sans jambes, sans parties sexuelles, etc. ; ou par transposition des parties, ou par altération des formes. Lorsque deux germes se développant ensemble dans la même matrice, s'y trouvent trop resserrés, ils peuvent se souder l'un à l'autre ; et, s'ils gênent mutuellement le développement de leurs parties accolées, ils seront plus ou moins imparfaits ; c'est ainsi que des œufs, contenant deux jaunes, produisent des poulets à quatre pattes et quatre ailes. On voit de même des fruits se coller l'un à l'autre lorsqu'ils naissent trop voisins ; et les animaux qui engendrent plusieurs petits à chaque portée sont plus souvent exposés à produire cette monstruosité que les animaux qui ne mettent bas ordinairement qu'un petit. Les monstres, par surabondance des parties, comme les hommes qui naissent avec six doigts à chaque

main, et qui peuvent reproduire cette difformité dans leurs enfans, ne la doivent qu'à un surcroit de matière qui a servi à leur formation ; il en est de même des individus qui naissent avec deux rates, ou trois et même quatre testicules ; des boucs à quatre cornes ; des fleurs de quatre pétales qui en prennent six ou huit, etc.

Mais revenons à l'anaphrodisie. L'érotomanie prouve encore en amour l'influence de l'imagination. Marcile Ficin nous dit, « que l'imagination dans les embrassemens amoureux est accompagnée de quatre sortes d'affections : 1° l'amour ; 2° la joie ; 3° la crainte ; 4° la douleur. Ces passions, portées à l'excès en plus ou en moins, disposent à l'anaphrodisie.

Excès d'Amour et de Désirs.

« Rien de plus capricieux que nos organes, dit le docteur Pariset : jamais l'homme n'est moins maître de lui que lorsqu'il veut trop l'être. Catulle soupire pour Lesbie : au souvenir de sa maîtresse son esprit, échauffé par mille images voluptueuses, ne connaît plus de félicité que dans la possession de tant de charmes. Catulle plaît ; Lesbie cède ; mais le moment de la victoire est celui de la faiblesse et de l'humiliation. Rendu

avant de combattre, Catulle se cherche et ne se trouve plus; il s'étonne de s'échapper à lui-même. Affligé d'avoir tant promis, confus de tenir si peu, et de n'accorder à l'amour que le prix qu'on garde à la haine, il gémit d'un triomphe qui le couvre de honte; et, consumé désormais de l'ardeur et des vains efforts de sa flamme, adorateur sans culte et sans offrandes, il s'éloigne avec désespoir d'une beauté que ses sermens et sa froideur ont doublement outragée. »

Pour éviter l'humiliation de cette syncope génitale, il faudrait que l'amant le plus tendre et le plus passionné pût un instant modérer son ardeur, et se dire avec Parny :

> Sachons pourtant, près de celle que j'aime,
> Donner un frein aux transports du désir;
> Sa folle ardeur abrége le plaisir,
> Et trop d'amour peut nuire à l'amour même.

Nous avons connu un jeune étourdi, très-entreprenant auprès des belles, qui nous a assuré que lorsqu'il voulait répondre victorieusement à une bonne fortune, il était obligé de tempérer, auprès de sa maîtresse habituelle, le feu de son désir, trop d'ardeur lui étant toujours funeste en pareil cas.

Excès de Sensibilité.

On n'approche point d'une amante chérie sans éprouver un frémissement involontaire, une douce anxiété, qui précèdent l'admiration et disposent à l'enthousiasme. La voix d'une femme adorée, et dérobée à notre vue, ne porte-t-elle pas l'émotion jusqu'au fond de notre cœur?

On a vu aussi des amans à imagination exaltée, pensant à la honte d'avoir échoué une première fois, être saisis soudain d'une telle crainte, que le même inconvénient leur arrivait, et que leur vitalité était momentanément détruite : témoin M. R....., capitaine de corsaire, dont je donne plus bas l'histoire.

« Il est nécessaire, dit Fodéré, pour que la copulation soit entière et parfaite, que l'état de l'âme soit calme. En général, lorsqu'un amant trop passionné a échoué dans une première entreprise, il faut qu'il prenne sur lui de ne pas insister sur une nouvelle attaque; qu'il se ménage une seconde occasion, ayant soin surtout de ne pas en occuper son imagination. Il ne doit rien heurter de front; il faut, en modérant l'impétuosité de ses ardens désirs, chercher à

rétablir l'équilibre, le calme et l'harmonie entre le degré d'énergie du système musculaire et celui du sensitif. »

« Les forces, dit Cabanis(1), s'engourdissent, s'éteignent, quand la sensibilité, par son influence vivifiante, par son action continuelle et régulière, ne les renouvelle pas. Mais elles se dégradent également, et perdent leur stabilité, quand les impressions sont trop vives et trop multipliées. »

En questionnant M. R.... (*voyez* section IV, *Symptômatologie*) je vis bien qu'avec sa constitution d'Hercule, il ne pouvait y avoir impuissance physique réelle; mais que des passions vives, l'espoir, la crainte, allumant tour à tour son imagination, éloignaient de l'appareil génital toute la vitalité qui y devenait nécessaire pour soutenir convenablement la lutte amoureuse. Aussi, me gardai-je bien de lui ordonner des aphrodisiaques; mais je lui prescrivis, pour la formule seulement, quelques amandes unies aux anti-spasmodiques, et je l'engageai surtout à se tranquilliser, et à calmer la fougue de son imagination, à sourire au souvenir de

(1) *Rapport du physique et du moral*, t. Ier, pag. 194.

ses anciens succès à la cour de Vénus. Ce moyen simple me réussit, et dès que M. R.... ne douta plus de sa vigueur, il remporta glorieusement une victoire qui lui devint doublement chère. Il fallait, en ce cas, éviter les remèdes, comme inutiles, par la forte constitution de l'individu, qu'il était bon seulement de rassurer sur son entreprise. C'est pourquoi le traitement moral eut un plein succès.

On conçoit le trouble que doit produire l'exaltation de l'imagination dans l'appareil génital, par le trouble de l'ordre dans les fonctions successives, dit Fodéré, qui précèdent l'éjaculation. Par exemple, dans le priapisme, l'action des parties accessoires a lieu sans celle des parties essentielles, où l'âme n'est pas disposée à concourir, et où les testicules ne sont pas stimulés à agir : en second lieu, dans l'anaphrodisie produite par une émission trop précoce, parce que, dans cet écoulement séminal, les vaisseaux spermatiques versent la semence dans l'urètre trop tôt pour la verge, qui n'est pas entrée en érection.

PROPOSITION XLIV.

Lorsque les diverses parties qui concourent à l'exécution du coït, ne sont pas également excitables

chez le même individu, le défaut de rapport qui existe entre elles peut donner lieu à l'impuissance.

PROPOSITION XLV.

Ainsi, l'influence rapide de l'imagination sur les testicules et les vésicules séminales pouvant donner lieu à l'excrétion de la liqueur spermatique, ou à l'éjaculation proprement dite, avant l'érection du pénis, il en peut résulter que cette érection soit empêchée, et s'évanouisse avant d'être complète; car, le plus souvent, les désirs et les facultés s'affaiblissent et s'éteignent même aussitôt après l'émission du sperme.

Le pouvoir impératif de l'imagination est donc prouvé par l'orgasme voluptueux des parties génitales, puisque nos sensations dépendent autant de la pensée que de l'irritabilité de nos organes. L'espoir de posséder, de palper des attraits qu'on aime, fait naître un désir qui se perpétue, et retrace sans cesse si vivement à l'imagination lascive les tableaux d'un plaisir qu'on peut goûter, qu'on le goûte souvent en pensée sans le secours d'aucun moteur, ni l'approche de la personne idolâtrée. Les organes s'habituent à ce plaisir; les liqueurs des prostates s'échauffent, émoussent par leur suintement prématuré l'ac-

tion priapique, qui devient nulle après une jouissance si longuement préparée. On doit alors, selon M. Alibert, remédier à cet inconvénient ou prévenir son retour par les toniques joints aux anti-spasmodiques.

PROPOSITION IX.

L'impuissance est directe, lorsqu'elle résulte de la frigidité du tempérament, de la faiblesse générale de l'économie, ou de l'inertie particulière des organes génitaux.

On en voit des exemples dans les courtisanes de profession, blasées sur un plaisir qu'elles ne parviennent à goûter que très-rarement.

L'indifférence peut produire le même résultat. Nous avons connu une dame d'un caractère phlegmatique porté à l'excès, et impuissante par frigidité, c'est-à-dire par absence des sensations. Très-fortement constituée, et mariée trois fois sans donner des preuves de fécondité, elle voyait d'un œil sec enlever les corps des époux que la mort lui avait ravis, et disposait elle-même le cortége, avec un ordre symétrique, sans la moindre émotion, et avec le sang-froid le plus imperturbable. On lui annonça l'incendie d'une de ses fermes; elle se contenta de dire gravement : « C'est fort singulier : mais c'est un malheur qui peut arriver à tout le

monde. » Cet optimisme manifeste un défaut d'énergie au physique et au moral, qui prive l'individu de toute sensation, et le rend, par conséquent, inapte aux plaisirs de l'amour.

Le *Nouveau Journal de Paris*, du 1er novembre 1829, donne l'histoire d'une fille déhontée et criminelle, d'une constitution tout-à-fait opposée. Marie Gombert de Tourvas (Var), accusée d'avoir fait périr dans la cendre cinq des onze enfans dont elle était accouchée, disait avec effronterie à une de ses voisines : « Si vous étiez aussi fertile que moi, la vue seule des vêtemens d'un homme vous rendrait enceinte! »

AFFECTION MORALE.

Excès d'Indifférence.

Il n'en est plus de même après quelque temps de mariage, où une plus grande intimité, où des sentimens moins impétueux, mais plus durables, ont remplacé la réserve et la contrainte d'un amour craintif et respectueux; où les titillations irrésistibles d'une violente passion sont souvent remplacées par la froideur, où les effets de l'imagination sont nuls, l'appareil cérébral moins tendu, où, enfin, la possession de l'objet désiré

a éteint le désir. Les facultés du corps, agissant alors uniquement, l'âme y est rarement pour quelque chose ; le tempérament seul préside, évoque tranquillement et sans une effervescence nuisible, les puissances qui doivent satisfaire ses besoins, en tempérant leur irritabilité. Aussi, trop souvent l'époux, après la jouissance des sens, privé de cette illusion qui enivre l'amant, est-il confus, et sort-il comme d'un rêve qui se renouvelle trop fréquemment pour produire en lui une vive sensation, tandis que l'amant aime encore après le baiser ; il rêve au bonheur trop court qu'il vient de goûter, se le retrace dans de nouvelles caresses, qui bientôt rapellent toute son énergie.

Les femmes elles-mêmes, par suite de l'imagination, éprouvent les effets de l'impuissance, et coopèrent froidement à la palestre conjugale, quand elles n'aiment pas l'homme qui les caresse, de même qu'elles l'abreuvent de volupté lorsqu'elles sont passionnées, ou qu'elles sont guidées par la salacité.

Les femmes sont aussi sous l'influence de la névrose de l'impuissance au moment d'un réveil qui les contrarie, ou par le mépris qu'inspire une jalousie raisonnée.

L'impuissance a donc lieu dans l'un et l'autre

sexe ; mais le défaut d'énergie nerveuse n'est pas apparent chez la femme, tandis qu'on le reconnaît chez l'homme quand le pénis ne peut entrer en érection.

Souvent après les délicieux préludes de l'amour, lorsque les désirs sont impérieusement excités, que l'imagination ardente ne peint que bonheur, que volupté, alors que l'écoulement des prostates a donné le premier signal du plaisir, par les avant-goûts de la jouissance et de l'ivresse de l'âme, le charme tout à coup cesse, si ce prestige enchanteur est surpris par la froide défiance en ses forces, et l'incertitude d'un triomphe complet. Tout a disparu en perdant confiance en ses facultés ; l'âme est troublée en ce moment ménagé par l'amour, et l'appareil génital, ne pouvant plus supporter cette impression désagréable, cette commotion désorganisatrice, il est momentanément paralysé.

Une autrefois, c'est le regret de tromper un ami (1), d'abuser d'une vierge innocente que l'on va déshonorer. Toutes ces possibilités ont leur application.

Souvent c'est une femme en qui l'on recon-

(1) Un homme sentimental m'a avoué n'avoir jamais pu consommer l'acte avec l'épouse de son ami.

naît soudainement un défaut physique, tel qu'une mauvaise haleine, de la malpropreté, de l'indifférence (1), ou des passions insatiables; les soupçons acquis de preuves quelquefois équivoques, ou la crainte d'un danger imprévu.

La jalousie vient aussi troubler les momens d'un bonheur prochain. On touchait au plaisir, qu'un soupir, mal interprété, un souvenir, un mot équivoque, suffisent pour détruire l'illusion, et changer en froideur la passion violente qui nous consumait.

On a vu un nouveau marié frappé d'anaphrodisie pour avoir rencontré, dans l'épouse qu'il croyait vierge, la rupture de la membrane de l'hymen. D'autres devenir impuissans par un effet contraire, en doutant de leur valeur et de leur disposition pour entrer dans la lice amoureuse qui allait s'ouvrir pour eux.

M. R....., capitaine de vaisseau, intrépide devant l'ennemi qu'il avait à combattre, tremblait aux pieds de sa maîtresse adorée! Il ne

(1) On sait que, par suite de l'imagination, les femmes éprouvent les effets de l'anaphrodisie quand elles n'aiment pas l'homme qui les caresse, de même qu'elles l'inondent de volupté quand elles sont passionnées, et que le coït est guidé par la salacité.

pouvait se rendre compte de cette timidité contrariante et inexcusable, de cet anéantissement importun qui le mettaient hors d'état de s'élancer victorieusement dans l'arène de Vénus, encore moins de pénétrer dans son temple; tant il est vrai que, lorsque les nerfs sont irrités et frappés d'une contraction spasmodique, l'imagination est exaltée, la raison veut en vain commander à l'aberration du système sensitif. « Les commotions rapides renversent, brisent anéantissent les mouvemens ordonnés, les accélérations graduées; les changemens amenés par de longues séries de variations insensibles, sont les seuls qui produisent, développent, perfectionnent et fécondent (1). »

A mon retour de Saint-Domingue, où j'ai été témoin forcé des massacres auxquels j'ai échappé, j'éprouvais un évanouissement à la vue d'une saignée, par le souvenir des flots de sang que j'ai vu répandre, et dont les brigands eurent plusieurs fois la barbarie de m'inonder. La vue de ce liquide en repos ne me faisait aucun mal; son jet seul me troublait, et provoquait aussitôt une sueur abondante, un tintement

(1) Lacépède, *Hist. nat. des Poissons*, Discours préliminaire.

d'oreilles, et enfin une syncope. Certes, en ces momens pénibles on est frappé d'anaphrodisie!

Qui ne connaît l'influence de l'imagination dans les maladies? On sait apprécier les suites funestes d'une imagination frappée de la crainte de la mort dans les maladies aiguës, et on a vu presque toujours les sinistres présages se réaliser.

Je citerai pour premier exemple celui d'une jeune demoiselle, Annette Pommier, de Puiseaux en Gâtinais, âgée de douze ans, qui, peu de jours avant sa mort inattendue, s'écriait souvent au milieu de son sommeil : « Adieu, maman; je vais bientôt te quitter. » Il mourut en effet, cet ange de douceur, doué de toutes les grâces naturelles, emportant le regret de tous ceux qui, la connaissant, s'y étaient intéressés.

Il y a peu de mois aussi qu'une jeune femme de la campagne, à passions exaltées, à vapeurs hystériques, extrêmement irrascible, et d'un intérêt sordide, éprouva en veillant, suivant l'usage du pays, dans un local éloigné de chez elle, une transpiration interceptée, suivie d'une toux violente. Bientôt la douleur pungitive du côté caractérisa une péripneumonie, pour laquelle elle ne me fit appeler qu'à la dernière extrémité,

lorsqu'enfin elle fut accablée par une métastase qui avait déclaré une fièvre ataxo-adynamique avec phlogose de matrice. On vint me réveiller au milieu de la nuit, parce que la malade, atteinte de strangulation et de spasme, ne pouvait plus respirer qu'avec de pénibles efforts. Elle était enceinte de six mois, et tous les symptômes qui se manifestèrent me firent reconnaître une fausse-couche prochaine qui eut lieu le lendemain.

L'enfant, mort au bout d'une heure, la mère trois jours après, paraissant avoir échappé au danger inséparable d'une pareille complication, était sans fièvre, le pouls bien développé; la langue et les lèvres, naguère fuligineuses, ayant repris leur couleur et leur humidité; le cours des lochies subsistant, tout rassurait sur l'état présent. La malade avait passé la meilleure des nuits dans un sommeil réparateur, et le lendemain elle demandait un peu de nourriture, lorsqu'elle vit entrer une matrone du pays qui a coutume d'y ensevelir les morts! A cette vue, la malade, frappée de terreur, jette un cri, se trouble, ses yeux deviennent hagards, et elle lui reproche sa visite prématurée. En vain on veut lui persuader que cette visite n'est point intéressée; le curé du lieu entre sur ces entre-

faites, nouveau combat, nouvelle révolution. La femme s'écrie : « Ah! je suis perdue..... il faut donc mourir..... et quitter mes pauvres enfans!.... » Les parens, au lieu de la consoler, la firent sur-le-champ administrer. Les lochies bientôt se supprimèrent; j'employai vainement tous les secours de l'art pour les rétablir. A deux heures de l'après-midi, on vint m'annoncer des envies de vomir qui présageaient une phlogose de matrice dont l'infortunée mourut au milieu de convulsions et de grincemens de dents.

Autre effet du pouvoir de l'imagination. On voit, dans le *Journal de Paris* du mercredi 4 mars 1812, l'article suivant : « Madame Garnier-Deschènes est morte il y a quatre jours, à Paris. M. Nardot, père de madame Deschènes, et beau-père de S. E. le ministre secrétaire d'état, est mort quelques heures après, du chagrin d'avoir perdu sa fille. »

« Dans l'antiquité (1), toutes les maladies étaient attribuées aux génies ou esprits. Pythagore, qui croyait que l'air était rempli d'esprits, disait, suivant Diogène Laërce, que c'étaient eux qui envoyaient les maladies aux hommes. Homère, dans l'*Odyssée*, attribue à un génie l'état

(1) *Encyclopédiana.*

d'un homme qui est accablé d'une grande maladie. Celse observe qu'on attribuait les maladies à la colère des dieux immortels, et qu'on avait coutume d'implorer leur assistance pour en obtenir la guérison. L'opinion d'attribuer la maladie aux mauvais génies s'est répandue partout depuis; encore aujourd'hui, presque tous les peuples de l'Amérique croient qu'il n'y a que Dieu ou le diable qui les rendent malades, et qui puissent les guérir. »

J'ai parlé de ces préjugés dans le troisième volume de mes *Voyages*, comme ayant été témoin de la superstition des nègres relativement à la prédestination. Ils affrontaient avec le plus grand calme, et le sang-froid le plus étonnant, la fureur des crocodiles qu'ils allaient harponner ou enmuseler, selon le besoin que j'en avais pour mes dissections, croyant fermement qu'ils ne courraient aucun risque si leur heure n'était pas venue. On a vu des nègres, pendant la guerre du Cap, endoctrinés par leurs *makendals* (1), se croire invulnérables en portant une queue de vache à la main, et aller au-devant des bouches

(1) Espèces de magiciens auxquels les nègres, très-superstitieux, ont la faiblesse d'ajouter la plus grande foi.

à feu en manœuvrement ; d'autres contracter, sans inquiétude, des maladies contagieuses en bravant leur pestilence ; et cependant, dans tous ces cas divers, ils étaient témoins de fréquens accidens, que leurs *makendals* attribuaient à leur défaut de foi, et parce qu'ils n'étaient pas en état de grâce.

Les nègres ne sont pas les seuls partisans de ces erreurs grossières ; il est des esprits faibles, parmi les peuples civilisés, qui ont attribué de grandes vertus aux amulettes. « Serenus Sammonicus (1), dit M. Chaumeton, prétendit que le mot *Abracadabra*, écrit d'une certaine manière, et pendu au cou avec un fil de lin, possédait la vertu de dissiper la fièvre hémitritée. Boyle a cru que la poudre de crâne humain, appliquée sur la peau jusqu'à ce qu'elle fût échauffée, l'avait guéri d'un saignement de nez auquel il était fort sujet, et qui avait résisté à beaucoup d'autres remèdes. Van-Helmont, homme supérieur aux lumières de son siècle en quelques points, dit Fourcroy, faisait appliquer sur la peau des trochisques de crapaud, et Zwelfer a soutenu que ces trochisques avaient préservé de la peste, lui, ses amis et ses domes-

(1) *Nouveau Dictionnaire des Sciences médicales.*

tiques, et qu'ils avaient soulagé et même guéri des pestiférés. Tel affirme qu'un sachet de cire à cacheter préserve de la dyssenterie ; tel autre prétend qu'une tranche de racine d'angélique ou de colchique, mise sur la poitrine, garantit contre les maladies contagieuses (1). J'ai vu des médecins, je me trompe, des docteurs, conseiller de porter des marrons dans la poche, pour éviter les hémorroïdes ; faire attacher au cou des morceaux de liége ou de persil, pour chasser le lait ; suspendre à l'épigastre des racines de verveine, pour guérir des scrofules ; partager, en un mot, la profonde ignorance et l'aveugle superstition du vulgaire. »

« Si les amulettes, continue M. Chaumeton, sont profitables aux charlatans qui les débitent, elles sont absolument inutiles aux personnes crédules qui les emploient. Encore si ces sortes de talismans n'étaient que superflus, on se bornerait à vouer au mépris ceux qui les ordonnent et ceux qui les portent ; mais leur usage inconsidéré peut avoir des suites funestes : le malade, pénétré d'une confiance stupide pour son amu-

(1) On peut, pour de plus amples détails, consulter l'intéressant ouvrage de M. Salgues *sur les Erreurs et les Préjugés répandus dans la société.*

lette, néglige un traitement méthodique, et reste dans une sécurité trompeuse ; les symptômes s'aggravent, et l'infortuné reconnaît son erreur lorsque les vrais secours de l'art sont devenus impuissans. Quelquefois même il expire sans que l'illusion soit détruite. Sous ce rapport, les amulettes rentrent dans le domaine de la police médicale, et les magistrats qui réunissent le savoir à la philantropie, doivent sévèrement les interdire. »

Il serait à souhaiter, pour l'humanité, que la police médicale fût mieux observée. Il est de l'honneur du corps de la médecine de punir ces abus. Tous les jours, nous recevons de crédules habitans de la campagne, venant réclamer des secours tardifs pour des maladies que ces sortes de charlatans n'ont pu guérir de parole ! Les uns, par cette coupable négligence, ont empiré leur situation ; et j'en connais qui, d'une ophtalmie que les moyens les plus simples eussent pu résoudre, ont eu des taies à la cornée.

Un autre individu, en se confiant à un charron qui, par le simulacre d'un coup de hache, après avoir fait étendre mystérieusement par terre le patient, doit lui faire disparaître l'abcès axillaire appelé vulgairement, dans le Gâtinais, *l'en-*

charpe, a trouvé la mort dans une métastase occasionée par la frayeur.

Celui-ci a péri, victime de l'ignorance, au milieu d'une hémorragie de la crurale, ouverte d'un coup de rasoir par un rustre de mes voisins, qui ne croyait avoir qu'un abcès à percer.

Plus loin, ce sont des femmes qui déshonorent l'art de guérir en croyant avoir hérité du talent de leurs maris, et qui ont l'impudence de porter une main téméraire sur des fractures dont elles aggravent les accidens.

Dans un autre pays, c'est un empyrique non moins barbaresque qui, étant consulté sur le nom d'une parotide, ose gravement annoncer aux consultans *ébahis*, que la maladie dont il est question est une *esbinancie, cousine germaine de l'estropilésie*!!!

Au milieu de chirurgiens reçus et expérimentés, un charlatan plus audacieux, et très-consulté, sabotier il y a six ans, ayant trouvé un vieux bouquin, consulte les urines, et y découvre, à la première inspection, la quantité d'échelons d'où un homme est tombé!!

« Le célèbre Tissot déclare nettement que quiconque prescrit un médicament sur la seule inspection des urines, est un fripon; et que qui-

conque en fait usage est un sot. Zimmermann dit qu'un médecin sage et éclairé doit négliger l'étude des urines, quand il peut faire usage des autres signes. Boerhave prétend qu'il faut être dans le délire, pour juger d'une maladie sur les urines ; et Frédéric Hoffmann regarde l'usage de consulter les urines comme un préjugé fortifié par l'habitude et la routine, mais indigne de tout homme judicieux. »

« Il y a quelques années qu'un prophête en urines avait acquis une grande vogue à Paris ; un malin lui présenta deux fioles sur lesquelles il le pria de vouloir bien lui donner son avis : l'une contenait l'urine d'un ânon, l'autre celle d'un homme fort, robuste et bien portant. Le docteur jugea que la première était celle d'une femme grosse, l'autre celle d'une pulmonique. J'ai moi-même été témoin d'une expérience semblable. On vantait beaucoup, dans un château, le savoir et la perspicacité d'un médecin des urines. On proposa de mettre sa science à l'épreuve. On renferma, dans la même fiole, de l'urine d'une brebis, d'un cheval et d'une génisse ; on soumit le tout à l'examen du docteur, qui déclara que la jeune dame dont on lui présentait l'urine avait des affections nerveuses, des maux de tête, et des dispositions prochaines à

la fièvre. On a répété mille fois ces épreuves, et mille fois on s'est convaincu que tous les savans en urines n'étaient que des charlatans qui vivaient de l'ignorance et des bontés du public. » (Salgues, *des Erreurs et des Préjugés répandus dans la société*, tome II, pag. 347 et suiv.)

Enfin, un dernier, puisse-t-il l'être! qui donne ses consultations paraboliques le verre à la main, et qui, possédant un de ces onguens de famille trop vantés pour le bonheur de l'humanité, croit voir partout des pustules malignes, ou charbons, qu'il caractérise effrontément de *charbon*, *charboniaux*, *charbon jaune*, selon le degré d'ébriété où il se trouve, et l'état du prisme oculaire qui lui cause sûrement des aberrations de lumière. Nous voyons tous ces abus, et nous ne pouvons les réprimer!! Pauvre humanité!!!

Il est des cas, cependant, où ces sortes de talismans peuvent être employés, quoique d'une vertu imaginaire, lorsqu'il y va de la vie du malade qui a en eux la confiance la plus absolue (1).

(1) « Un comte de *très-bon lieu*, dit M. Nacquart, n'était pas en état de jouir, le premier jour de son mariage, de la plénitude de ses droits : il l'avait craint, et s'en était ouvert à Montaigne. Celui-ci lui remet, avec mystère, une simple médaille d'argent sur laquelle il

Amuleta contra pestem præstantissima esse remedia non novum, sed invulgus notum est. Non verò alio modo operantur quam quod magnâ, fiduciâ prædili non timeant pestem, undè ub ipsâ immunes degunt. (Hoffmann, *de Origine et naturâ pestis.*)

Tant il est vrai que la crainte absorbe les miasmes de la peste. Aussi est-il prudent de tranquilliser les malades, pour s'opposer à la propagation des maladies pestilentielles. M. le baron Desgenettes, dans l'histoire médicale qu'il donne de l'armée de l'Orient, a judicieusement senti cette importante nécessité. « Sachant, dit ce médecin, combien le prestige des dénominations influe vicieusement sur les têtes humaines, je me refusai à jamais prononcer le mot *peste*. Je crus devoir, dans cette circonstance, traiter l'armée entière comme un malade, qu'il est presque toujours inutile, et souvent dangereux, d'éclairer sur sa maladie, quand elle est critique. . . . .
Ce fut pour rassurer l'imagination et le courage ébranlé de l'armée, qu'au milieu de l'hôpital je

bâtit une histoire, et l'ami du philosophe est relevé de son enchantement. » (Mot *Charme* du *Dictionnaire des Sciences médicales.)*

trempai une lancette dans le pus d'un bubon appartenant à un convalescent, et que je me fis une légère piqûre dans l'aine, et au voisinage de l'aisselle, sans prendre d'autre précaution que celle de me laver avec de l'eau et du savon qui me furent offerts. J'eus, pendant plus de trois semaines, deux petits points d'inflammation correspondant aux deux piqûres, et ils étaient encore très-sensibles, lorsqu'au retour d'Acre, je me baignai, en présence d'une partie de l'armée, dans la baie de Césarée. »

Un magistrat éclairé de la ville de Puiseaux, en Gâtinais, me cita dernièrement l'exemple de deux de ses vignerons guéris d'épilepsie pour avoir porté en amulette sur la région gastrique une noisette trouée contenant du mercure, et renfermée dans du drap rouge. Certes, l'espoir seul de la guérison par cette application sympathique a pu opérer cette merveille, en détruisant les spasmes convulsifs du cerveau, et en rétablissant le jeu de ses fonctions interrompues.

On ne croit plus qu'un serpent, mis sous le seuil d'une porte, puisse rendre stérile une femme qui y passe : que la rue et le millepertuis, cueillis la nuit en disant quelques paroles, cousus ensuite dans du linge avec une aiguille qui a

servi à ensevelir les morts, et puis pendus au cou d'une fille avec une aiguillette de nerf de loup, l'empêchent d'être déflorée;

Que les caractères éphésiens, tracés avec du sang de chauve-souris (1), la peau de chat, de chien enragé, les rubans noués de différentes manières, en crachant trois fois sur la poussière pendant le *Ego vos conjungo;* que de graisser la porte de la chambre de la mariée avec de l'axonge de loup; que d'attacher à son lit des testicules de coq, que de jeter dans la chambre des fèves coupées par moitié, et autres symagrées absurdes, aient le pouvoir de nouer l'aiguillette.

PROPOSITION XXII.

La crédulité des gens de la campagne les expose, beaucoup plus que les habitans de la ville, à une espèce d'anaphrodisie résultant des impressions qu'exercent sur leur faible imagination de prétendus sorciers, qui, comptant sur leur imbécillité, les paralysent tout-à-fait, en les menaçant de leur nouer l'aiguillette.

(1) Venette, *Tableau de l'Amour conjugal.*

On ne croit cependant plus, ainsi que les anciens (1), « que l'oiseau appelé *picvert*, soit un souverain remède contre le sortilége de l'aiguillette nouée, si on le mange rôti, à jeun, et avec du sel béni ! Que, si l'on respire la fumée de la dent brûlée d'un homme mort depuis peu, on sera pareillement délivré du charme..... ! Que le même effet arrive si l'on introduit du vif-argent dans un chalumeau d'avoine ou de froment, et qu'on le mette sous le chevet du lit où couche celui qui est atteint de ce maléfice... Que, si l'homme et la femme sont affligés de ce charme, il faut, pour en être guéri, que l'homme rende ses urines à travers l'anneau nuptial que la femme doit tenir pendant l'émission !...... Que, pour nouer l'aiguillette, il faut avoir la verge d'un loup nouvellement tué, et qu'étant proche de la porte de celui que l'on veut lier, il faut l'appeler par son propre nom, et qu'aussitôt qu'il a répondu, on lie ladite verge avec un lacet de fil blanc, et dès ce moment il demeure impuissant; qu'enfin de nombreuses expériences ont fait connaître que, pour remédier à cet inconvénient, et empêcher cette espèce d'enchan-

(1) *Alberti parvi Lucii Libellus de mirabilibus naturæ arcanis.*

tement, il faut porter un anneau dans lequel soit enchâssé l'œil droit d'une belette !... »

Nous avons reconnu l'absurdité de ces contes, en prouvant que l'anaphrodisie, quand il n'y a pas vice de conformation ou altération de forces par un état valétudinaire, n'étant le plus souvent qu'un effet de l'imagination, avait pour cause l'influence des passions débilitantes, telles que la crainte, la pudeur, etc., l'excès de sensibilité., etc.

« Rien de plus capricieux que nos organes (1). Jamais l'homme, dit M. Pariset, n'est moins maître de soi que lorsqu'il veut trop l'être... Je veux discourir sur la chose du monde que je sais le mieux : mes auditeurs sont prêts, on m'attend ; je commence ; je balbutie, et je m'arrête faute de paroles et d'idées. Je manque à mes auditeurs, parce que je me manque à moi-même. J'ai senti que mon savoir s'évanouissait tout à coup.

« Tel homme que le danger presse, poursuit notre élégant écrivain, veut trop bien courir : il tend tous ses muscles, et demeure immobile (2).

(1) Mot *Aiguillette* du nouveau *Dictionnaire des Sciences médicales*.

(2) J'ai éprouvé semblable effet à Saint-Domingue,

« Mille exemples prouvent qu'un homme, trop fortement épris, perd, par la vivacité de sa passion, la faculté d'en posséder l'objet; qu'après avoir épuisé presque toutes ses forces dans le feu de ses désirs et les illusions d'un bonheur anticipé, le trouble qui l'émeut à la seule vue du bonheur présent, achève d'en dissiper le reste, et n'en laisse plus pour la réalité; et qu'ainsi, contraire à lui-même, l'amour éperdu s'éteint à force de transports et s'anéantit par son propre excès. »

Le nœud de l'aiguillette (1) n'est donc autre

où, pouvant me dérober à la poursuite des assassins qui égorgeaient à mes yeux de toutes parts, je restai immobile sans pouvoir fuir, et je me laissai prendre.

(1) « La saine philosophie, dit M. Salgues, frémit au souvenir que des juges superstitieux ont pu condamner au feu des malheureux accusés de sortilége, et d'avoir osé nouer l'aiguillette de nouveaux mariés. »

« On brûla également, par ordre du parlement de Bordeaux, en 1718, un fameux noueur d'aiguillette, atteint et convaincu d'avoir lié, non-seulement un seigneur de fort bonne maison, et la dame son épouse, mais leurs valets, femmes de chambre et servantes, ce qui produisit une désolation complète. » (*Des Erreurs et Préjugés répandus dans la société*, t. I, p. 159.)

chose qu'une suspension momentanée des fonctions génitales, causée par une imagination alarmée ; et le seul remède contre cet état contrariant dépend le plus souvent du secours de la raison. Nous n'eussions pas traité un sujet qui paraît, en apparence, sortir du cercle de l'empire de la médecine, si les suites de l'anaphrodisie, qu'on peut réprimer, n'eussent souvent causé le trouble d'un ménage, et altéré le bonheur qu'on peut y goûter. Ainsi, quoique les moyens moraux soient, le plus généralement, ceux à préférer, il est bon d'y joindre les secours médicamenteux que les circonstances et l'idiosyncrasie des individus rendent indispensables. Voici comment s'explique, à cet égard, M. Pariset, au mot *Aiguillette* du nouveau *Dictionnaire des Sciences médicales.*

« La médecine, dit-il, n'a donc rien fait d'indigne d'elle, en descendant dans les secrets du lit nuptial, et en cherchant les moyens d'en prévenir les amertumes et d'en redresser les torts involontaires. Mais, parmi ces moyens, quel choix fera-t-elle ? Le paganisme avait les siens, qui ne sont plus de saison. Un père de l'Église prescrivait des prières, des jeûnes, des oraisons, des pénitences, et n'hésitait pas à donner les sacremens. La médecine osera-t-elle invoquer

des secours aussi respectables, et conseiller des profanations? ou bien, imitant l'ignoble rusticité de nos ancêtres, voudra-t-elle proposer de faire ce que n'oserait nommer le cynisme de Rabelais, et rivaliser de bassesse avec les plus misérables imposteurs. (Cardan, *de Rerum variet.*)? Les seuls conseils qu'elle puisse avouer, sont ceux que donne Montaigne, dans le chapitre 20 de son livre Ier. Ce philosophe engage à temporiser comme Fabius, à composer avec l'indocile liberté d'un organe dont la volonté se plaît à contester avec la nôtre, qui se révolte contre la violence, et résiste même à la flatterie et aux caresses. Il veut que, par des essais gradués et bien ménagés, on le tire insensiblement de son engourdissement et de sa paresse; qu'on l'invite avec douceur au combat, et que l'attrait de la victoire, plus que des sollicitations indiscrètes, le rappelle à lui-même, et le rende à sa véritable destinée. Pourquoi gourmander trop vivement une inertie qui peut n'être qu'apparente? Souvent c'est le sommeil du lion. Tels sont les sages conseils de Montaigne : conseils qui du moins n'ont rien d'avilissant pour la raison, mais que l'art ne dédaignerait pas de fortifier d'ailleurs par d'innocentes supercheries; genre de supplément que Montaigne lui-même

a mis en pratique, et que l'on peut pratiquer à son exemple, en y mettant la même réserve et la même délicatesse. Rien n'empêche, en effet, de combattre l'imagination par ses propres armes, puisque, comme la lance d'Achille, elle a l'heureux privilége de guérir elle-même les blessures qu'elle a faites. »

Tel homme énervé, sent, en voyant une femme nue, renaître ses désirs ; tel autre, pudique, et consumé d'un amour pur qui n'a pas besoin de stimulant, en serait frappé d'anaphrodisie.

> Cent jeunes beautés, plus belles sans parure,
> Pour voile à la pudeur donnent leur chevelure.
> . . . .
> Tant le voile et l'obstacle ont un charme suprême,
> Par qui tout s'embellit, jusqu'à la beauté même.
>
> (Delille, poëme de l'*Imagination*, chant IV.)

Qui peut demeurer insensible à la touchante expression des regards d'une femme passionnée et consumée de désirs ? Ces yeux éteints, ravissans, et voilés par les pleurs, cette pâle langueur, cette voix douce, étouffée, ces deux seins moulés par les grâces, tout ce corps d'albâtre enfin, qui peut servir de modèle, ne sont-ils pas faits

pour embrâser l'imagination, et disposer à la volupté (1)?

Peut-on résister à ces charmes puissans, à ces philtres magiques, et ne pas partager l'émotion et les sentimens de la beauté que décrit si élégamment M. Delille, dans le poëme cité?

Son port, son air, ses traits semblaient faits pour l'amour,
Ses yeux tantôt lançaient les feux ardens du jour,
Et tantôt, se voilant d'une longue paupière,
Du doux astre des nuits imitaient la lumière.

On sait que les caresses faites, sans excès, à une jolie femme maintiennent la santé, ou plutôt ne l'altèrent pas, tandis que celles forcées, quoique très-réservées, que l'on regrette de prodiguer à une femme laide et indifférente, épuisent, parce que l'imagination, qui n'est pas agréablement flattée, n'y concourt en aucune manière, et que c'est elle qui règle l'appareil génital.

C'est donc un plus grand tort de caresser une femme laide qu'une belle; « car, dit Saint-Chrysostôme, en s'excitant contre les lois de la

(1) . . . . De sa taille élégante.
Le jonc n'égale pas la souplesse ondoyante.
(Delille, Poëme de l'*Imagination*, chant I.)

nature, le crime est beaucoup plus grand de ce côté-là que de l'autre (1). »

Il peut y avoir anaphrodisie pour une femme laide, sans amabilité, privée de cet enjouement enchanteur et agaçant que la nature n'accorde qu'à ses favoris, et dont le pouvoir est si puissant sur nos cœurs.

Un homme au tempérament lascif, à l'imagination ardente, aux démonstrations vives et passionnées, au caractère fougueux et brûlant, consumé d'amour devant une amante agaçante et parée de tous les attraits de la beauté, succombe à son excès d'amour. Et qui le rend momentanément impuissant? L'ivresse assoupissante de la volupté : tandis qu'il est dispos, s'il s'adresse à une autre femme laide, ou qui lui est indifférente, parce que cette dernière devient le palliatif de ses feux trop ardens, de cet incendie de l'imagination, et qu'elle le conduit, sans émotion, en calmant même ses transports, au parvis du temple de Vénus, où il n'est introduit que par les forces physiques ; mais la jouissance n'est plus la même ; il goûte le plaisir tranquillement et sans ivresse, mais il n'expire pas de la suprême volupté.

(1) Venette, t. I, p. 274.

« Bien différent des animaux, dit M. de L.... (p. 300, t. Ier), l'homme savoure son bonheur par tous les sens; les pulsations de son cœur donnent le signal du plaisir à toutes les parties de son corps; ses baisers pleins de feu appellent la volupté; il la voit dans ses yeux colorer de roses les lys de l'épouse qui palpite dans ses bras..... il jouit avant la jouissance!.... Il se livre enfin à toute l'étendue de ses transports, lorsque l'amour, en fermant la paupière de celle qui les excite, annonce qu'il va leur ouvrir les sources du plaisir. Quelle situation peut être préférable à celle qui réunit tous les accessoires de la volupté? Je ne vois dans toutes celles qu'invente la débauche, qu'une jouissance brutale, fatigante, dont la stérilité est peut-être le moindre inconvénient. »

SECTION CINQUIÈME.

CHAPITRE V.

De l'Anaphrodisie résultant de passions exaltées.

« Nul homme n'est sans passions (1). Sa vie animale n'est que le résultat de l'action des organes des sens, et ces organes ne peuvent recevoir d'impression, sans transmettre au *sensorium*, des sensations plus ou moins vives, source intarissable des passions.

« Mais ces passions peuvent être douces et modérées; alors, semblables aux zéphyrs qui enflent les voiles, et sur la foi desquelles le pilote se repose et s'endort, elles sont plus sa-

(1) Debreuze, p. 10, ouvr. cité.

lutaires que nuisibles, malgré la faiblesse et le sommeil de la raison; tandis que quelquefois, au contraire, elles imitent les aquilons fougueux qui triomphent des efforts du pilote, bouleversent les flots, brisent la mâture, et entraînent dans l'abîme le vaisseau, que, plus calmes, elles eussent favorablement servi. »

« Les passions douces, dit Roussel (1), sont les plus familières à la femme, parce qu'elles sont les plus analogues à sa constitution physique. L'attendrissement, la compassion, la bienveillance, l'amour, sont les sentimens qu'elle éprouve et qu'elle inspire le plus souvent. Chacun sait qu'une bouche faite pour sourire, que des yeux tendres ou animés par la gaîté, que des bras plus jolis que redoutables, et un son de voix qui ne porte à l'âme que des impressions touchantes, ne sont pas faits pour s'allier avec les passions haineuses ou violentes (1), » qui sont autant de tigres prêts à nous dévorer.

(1) *Système physique et moral de la Femme.*

(2) Certes, ce tableau, élégamment tracé par un adorateur de la beauté, et vrai à beaucoup d'égards, souffre néanmoins plusieurs exceptions. J'ai connu des femmes douées de tous les dons de la nature, favorisées particulièrement sous le rapport physique, charmer en

PROPOSITION XXIII.

Il n'est pas impossible, mais cependant il est rare que chez les paysans l'anaphrodisie reconnaisse pour causes l'excès d'amour, l'exaltation de l'imagination, les préoccupations morales, etc. Ceci n'exclut pas le principe posé dans la proposition XXII, et qui a trait aux influences morales : car les différentes causes qui agissent sur notre esprit, ne doivent être considérées que comme des irritations qui mettent en jeu un système d'organes aux dépens d'un autre qui en est plus éloigné, et dans cette hypothèse, il importe peu que cette excitation soit produite par un excès d'amour, des préoccupations morales, etc.....

public par leur douceur, et concentrer des haines implacables et des ressentimens violens.

Les négresses, je le dis à regret pour le sexe, au milieu des massacres de Saint-Domingue, ont été beaucoup plus féroces que les hommes, et plus cruelles, plus raffinées dans la modification des supplices que leur *haine* et *vengeance* (mots du guet) préparaient aux blancs. (On en voit des exemples au troisième volume de mes Voyages.)

PROPOSITION XXIV.

Les habitans des villes, au contraire, sont beaucoup plus sujets à l'impuissance vénérienne, en raison de la multiplicité des causes physiques et morales auxquelles ils se trouvent exposés, et en raison, surtout, de la précocité de la puberté (éphèbe), de l'inertie des organes, due à des plaisirs anticipés ou abusifs, et du travail d'une imagination ardente. (Voy. Propos. XV.)

L'enfance et la vieillesse sont exempts de passions violentes (1). Dans le premier âge, les traces ou anfractuosités du cerveau sont à peine apparentes, ou légèrement développées, et dans l'âge du repos, ces mêmes sillons, susceptibles, à la moindre compression, d'agacer le *sensorium*, sont alors effacés. Mais c'est dans l'âge viril que les passions se déchaînent avec toutes leurs modifications; elles exercent un empire,

(1) En général, l'exaltation, plus fréquente dans la jeunesse que dans la vieillesse, est le produit d'un transport prompt d'un sang artériel au cerveau.

le plus souvent rebelle à la voix de la saine raison. Alors on voit éclater les orages de l'envie, de la jalousie, et des autres passions qui leur ressemblent. L'homme est dévoré par l'ambition, altéré de la soif insatiable de la fortune, rongé par l'envie, son orgueil sans cesse allumé, il est presque toujours malheureux parce qu'il ne veut pas commander à ses sens.

M. Pinel (1) nous observe, dans sa Nosographie, « que les chagrins profonds, les travaux de cabinet portés à l'excès, l'abus des facultés intellectuelles, la frayeur, les terreurs religieuses, l'amour contrarié et malheureux, la joie excessive et imprévue, l'exaltation de l'imagination, les regrets d'une perte irréparable, causent l'idiotisme. D'où il est aisé de conclure, continue M. Pinel, que les délires non fébriles, loin de tenir à des vices d'organisation du cerveau, dépendent presque toujours de quelque passion forte et véhémente, autant par la nature de l'objet de cette passion, que par la sensibilité trop vive de celui qui l'éprouve. »

Les passions, en irradiant de l'épigastre, séjour de leurs désordres, produisent sur la face des altérations qui annoncent le trouble des fonc-

(1) *Nosographie philosophique*, tome X, p. 10.

tions épigastriques, et la constriction de ces organes.

Influence des passions sur les traits du visage.

« La tête en entier, dit Valmont-Bomare, prend, dans les passions, des positions et des mouvemens différens : elle est abaissée en avant dans l'humilité, la honte, la tristesse ; penchée de côté dans la langueur, la pitié ; élevée dans l'arrogance ; droite et fixe dans l'opiniâtreté : elle fait un mouvement en arrière dans l'étonnement, et plusieurs mouvemens réitérés de côté et d'autre dans le mépris, la moquerie, la colère et l'indignation.

« Dans l'affliction, la joie, l'amour, la honte, la compassion, les yeux se gonflent. Tout à coup une humeur surabondante les couvre et les obscurcit ; il en coule des larmes dont l'effusion est toujours accompagnée d'une tension des muscles du visage, qui fait ouvrir la bouche.

« Dans la tristesse, les deux coins de la bouche s'abaissent ; la lèvre inférieure remonte ; la paupière est abaissée à demi, la prunelle de l'œil est à moitié élevée et à moitié cachée par la pau-

pière ; les autres muscles de la face sont relâchés, de sorte que l'intervalle qui est entre la bouche et les yeux est plus grand qu'à l'ordinaire, et, par conséquent le visage paraît allongé.

« Dans la peur, la terreur, l'effroi, l'horreur, le front se ride, les sourcils s'élèvent, la paupière s'ouvre autant qu'il est possible, elle surmonte la prunelle, et laisse paraître une partie du blanc de l'œil au-dessus de la prunelle, qui est abaissée et un peu cachée par la paupière inférieure ; la bouche est en même temps fort ouverte, les bords se retirent, et laissent paraître les dents en haut et en bas.

« Dans le mépris et la dérision, la lèvre supérieure se relève d'un côté, et laisse paraître les dents, tandis que de l'autre côté elle a un petit mouvement comme pour sourire ; le nez se fronce du même côté que la lèvre s'est élevée, et le coin de la bouche recule ; l'œil du même côté est presque fermé, tandis que l'autre est ouvert à l'ordinaire ; mais les deux prunelles sont abaissées, comme lorsqu'on regarde du haut en bas.

Dans la jalousie, l'envie, la malice, les sourcils descendent et se froncent, les paupières s'élèvent, et les prunelles s'abaissent ; la lèvre supérieure s'élève de chaque côté ; tandis que les

coins de la bouche s'abaissent un peu, et que le milieu de la lèvre inférieure se relève pour joindre le milieu de la lèvre supérieure.

« Dans les ris, les deux coins de la bouche reculent et s'élèvent un peu; la partie supérieure des joues se relève; les yeux se ferment plus ou moins; la lèvre supérieure s'élève, l'inférieure s'abaisse; la bouche s'ouvre, et la peau du nez se fronce dans les ris immodérés. Ce ris, plus doux et plus gracieux, qu'on appelle le sourire, a son siége uniquement dans les parties de la bouche. La lèvre inférieure s'élève, les coins de la bouche se retirent, les joues se renflent, les paupières se rapprochent, et on observe un léger clignement dans les yeux. Le ris a cela d'extraordinaire, qu'il peut être également excité par une cause morale, etc. »

Plusieurs auteurs ont écrit sur l'effet des passions, et ont appuyé leurs systèmes d'observations propres à les caractériser et à justifier leurs classifications. Les uns, par exemple, embrassant les deux extrêmes, ont choisi pour antagonistes aux passions violentes, celles douces; aux fortes, celles modérées; aux vives et promptes, celles lentes; aux contraintes, celles satisfaites; aux libres, celles retenues. D'autres, ne considérant que l'influence qu'elles produisent

sur l'économie, les ont seulement divisées en deux classes, savoir : les *Passions excitantes*, qui agissent en plus ; et les *Passions débilitantes*, qui agissent en moins.

Pour nous, qui ne devons considérer que leur influence directe dans l'anaphrodisie, nous conserverons cette dernière division (1).

Les Passions excitantes seront celles capables de réveiller, de stimuler, de provoquer l'appétit vénérien, en nous attirant vers nos semblables, telles que : le *plaisir*, l'*amour*, l'*amitié*, l'*espérance*, la *gaîté*, la *joie*, la *hardiesse*, la *colère*, l'*ambition*, la *satisfaction morale*, l'*activité de l'imagination*, passions qui accompagnent le plus souvent l'*amour heureux* ou l'amant écouté. Leur exaltation cause l'impuissance.

Les Passions débilitantes, au contraire, comprendront celles qui favorisent cette frigidité ;

(1) « N'attachons pas, dit Bichat, une importance exagérée à telle on telle classification ; il est de l'essence de toutes d'être imparfaites, surtout dans l'économie animale ; il ne faut jamais les considérer que comme un guide pour notre faible conception, et non comme un tableau précis de la marche de la nature. »

cette extinction totale des facultés génitales et des désirs du congrès, en nous éloignant de nos semblables ; telles sont : la *douleur*, l'*inquiétude*, la *crainte*, le *dégoût*, le *découragement*, la *terreur*, la *honte*, la *haine*, l'*envie*, la *jalousie*, les *travaux de l'imagination portés à l'excès*, les *sensations répétées*, les *passions tristes*, les *études sérieuses*, *en épuisant la sensibilité*; la plupart de ces passions caractérisent l'*amour malheureux*, dont nous donnons plus bas la définition au mot *Amour* du même chapitre.

DÉFINITION ANATOMIQUE DE LA CAUSE DES PASSIONS.

Passions excitantes.

« On conçoit aisément que les passions vives et fortement excitantes doivent, en accélérant le mouvement du sang, porter le trouble dans la poitrine, dont la circulation est déjà, pour ainsi dire, trop vive ; ou dans le cerveau, dont la pulpe est trop faible pour résister, soit au choc impétueux des colonnes de sang qui lui arrivent, soit à la compression qu'elles peuvent y exercer. »

« Un autre effet des passions vives ou profondes, est d'imprimer au système nerveux un rithme de vibrabilité qui, une fois établi, triom-

phe de tous les moyens employés pour le faire cesser. »

Passions débilitantes.

« Au contraire, dans les passions débilitantes, dans celles qui affaiblissent le mouvement du cœur, et diminuent la tonicité des fibres, c'est le plus ordinairement dans le ventre que s'opère le désordre qui les suit, surtout lorsque ces passions persévèrent, et que leurs effets se développent avec lenteur (1). »

Ainsi les *passions excitantes* agissent sur les organes de la poitrine, où elles causent les plus grands troubles; tandis que les *passions débilitantes*, au contraire, affectent les viscères abdominaux, dont elles altèrent les fonctions. »

« Comme la sensibilité ne peut être mise en jeu que par le plaisir ou la douleur (2), de même l'âme n'est soumise qu'à deux espèces de mouvemens, l'un qui la porte à se rapprocher du bien, l'autre à s'éloigner du mal.

Dans le premier cas, le système nerveux s'épanouit, l'âme se dilate, et par un mouvement

(1) Debreuse, p. 41.

(2) Le même, p. 15.

excentrique semble vouloir s'élancer au-devant de la sensation.

Dans le second, le système nerveux se resserre, l'âme se concentre et semble vouloir s'y dérober. Or, l'action du système nerveux ne peut être augmentée ni diminuée sans que les fonctions auxquelles il préside ne le soient dans le même rapport; de là la division des passions en *excitantes* et *débilitantes*, ou en *agréables* et *pénibles*.

La douleur et autres sentimens pénibles sont donc, en général, des passions *destructrices*; je dis en général, car on a vu des personnes mourir par excès de joie. Les passions agréables étant modérées, sont réputées *conservatrices*, suivant le même système de M. Debreuze.

Quelle que soit la passion d'un homme, la science, la renommée ou les richesses, personne ne veut changer contre son voisin. Les savans s'estiment heureux de développer les secrets de la nature; l'ignorant est heureux de ce qu'il n'en sait pas davantage; le riche s'applaudit de son abondance; le pauvre se contente du soin de la Providence; l'aveugle danse, et le boiteux chante; l'ivrogne se croit un héros, et le lunatique un roi. Le chimiste, qui meurt de faim, est souverainement heureux avec ses espérances dorées,

et le poète l'est avec sa muse. Quelle merveilleuse consolation accompagne chaque état! L'orgueil est donné à tous, comme un ami commun. Des passions sortables aident à chaque âge; l'espérance voyage avec nous, et ne nous quitte point, même à l'heure du trépas. Jusqu'à ce terme fatal, l'opinion, avec ses rayons changeans, dore les nuages qui embellissent nos jours. »

« Deux principes (1) règnent dans l'homme, l'amour-propre et la raison; l'un pour exciter, l'autre pour retenir. N'appelons point celui-ci un bien, celui-là un mal; chacun produit sa fin : l'un meut, l'autre gouverne; et il ne faut leur attribuer le bien ou le mal, que suivant qu'ils agissent d'une manière convenable ou non convenable à leur nature. »

Nous naviguons diversement sur le vaste océan de la vie : la raison en est la boussole, mais la passion en est le vent. La raison nous montre le port, et la passion nous en éloigne.

« Comme d'un sauvageon greffé, dit Pope, les fruits, auparavant ingrats au soin du jardinier, naissent avec abondance, de même les plus solides vertus naissent des passions : la vi-

(1) Pope, *Essai sur l'Homme.*

gueur d'une nature sauvage en fortifie la racine. Quelle source d'esprit et de vertu découle du chagrin et de l'obstination, de la haine ou de la crainte! La colère donne du zèle et de la force, l'avarice même augmente la prudence, et la paresse entretient la philosophie ; le plaisir raffiné et resserré dans certaines bornes, devient un amour honnête qui, par ses doux transports, charme la délicatesse du sexe ; l'envie, qui tyrannise une âme basse, est émulation dans les savans ou dans les guerriers : on ne trouve, enfin, ni dans l'homme ni dans la femme, aucune vertu qui ne puisse venir ou de l'orgueil ou de la honte. »

Les passions contraintes, étant refoulées à l'intérieur, y occasionent les plus grands troubles, et y allument un feu difficile à éteindre sans l'expansion vers laquelle il tendait. Tout semble se porter au cerveau et au cœur, lorsqu'on est éperduement amoureux d'une jeune beauté, et qu'on se trouve auprès d'elle. Les fonctions sont suspendues, ou se font mal ; la bouche se dessèche ; la salive s'épaissit ; la gorge éprouve strangulation ; la tête est brûlante, et l'appareil génital est privé de l'énergie vitale qui devrait y affluer, et qui a reflué vers le cœur ou vers le cerveau ; de là palpitations, céphalalgie,

sueurs copieuses, prostration de forces; de là souvent, enfin, l'anaphrodisie, quand on sait trop sentir et qu'on aime par sentiment. On retrouve cet excès de sensibilité dans le chien, cet ami fidèle de l'homme, qui, après une longue absence de son maître, le revoit, va quêter ses premières caresses, et cacher sa tête et son corps, frémissans de plaisir, sous la main qu'il sait reconnaître et apprécier. Les nerfs et le cerveau sont donc les organes de la sensibilité.

Passions excitantes pouvant causer l'anaphrodisie.

PROPOSITION XVIII.

Toute passion fortement excitante peut produire l'impuissance en concentrant l'activité nerveuse sur un point particulier, tel que la tête ou le centre épigastrique, et en le détournant des organes génitaux.

§ I.

De ce nombre sont : l'amour, l'amitié, l'espérance, la gaîté, la joie, la hardiesse, la colère, l'ambition, etc., qui accompagnent le plus sou-

vent l'amour heureux. Leur exaltation cause l'impuissance.

L'amour, ce beau mouvement de l'âme qui tend à rapprocher deux objets de sexe différent, est une passion violente dont nul n'est exempt.

Amour! tout sent tes feux, tout se livre à ta rage,
Tout, et l'homme qui pense et la brute sauvage,
Et le peuple des eaux et l'habitant des airs.

(Delille, *Géorgiques.*)

L'amour est un éclair ; chez nous c'est un orage.

(Delille, Poëme de *l'Imagination*, chant II.)

Le grand Corneille a dit :

L'amour, par tyrannie obtient ce qu'il demande,
S'il parle, il faut céder ; obéir s'il commande,
Et ce dieu, tout aveugle et tout enfant qu'il est,
Dispose de nos cœurs quand, et comme il lui plaît.

Sentimens sublimes, désirs grossiers, force et faiblesse, voilà l'amour, ce que Rousseau développe ainsi :

Humble, captif, il rampe, il s'insinue :
Puis tout à coup, impérieux vainqueur,
Porte le trouble et l'effroi dans le cœur.
Les trahisons, la noire tyrannie,
Le Désespoir, la peur, l'ignominie
Et le tumulte au regard effaré,
Suivent son char de soupçons entouré,

L'amour est le résultat d'un besoin physique et d'un sentiment moral; cette affection est donc une combinaison de diverses passions. L'estime et l'amour, dit Pope, ne furent jamais à vendre.

« *Amor non simplex est affectus, sed quasi omnium animi Pathematum confusa atque turbulenta coacervatio.* (Lorry, *de Melancholiâ.*)

L'homme livré à une froide continence (s'il est sans passions) est paresseux. Il ne l'est plus dès qu'il a éprouvé le besoin d'aimer; il ne vit plus que pour l'amour. Aussi, l'espoir de la plus légère faveur le retient-il pendant des nuits entières sous la fenêtre de sa maîtresse.

De sa molle langueur on voit le sensible Espagnol passer rapidement à l'intrépidité. Pour plaire à sa dame, il devient avide de gloire; et l'on est étonné de lui voir quitter la guitare pour s'armer d'une épée, et combattre des animaux furieux.

Dans l'espoir de plaire à celle qu'il aime, le timide berger devient industrieux. Adroit dans les arts, qu'il n'a pourtant point exercés par principes, on le voit ciseler adroitement et avec élégance la houlette mystérieuse qui renferme le secret de son cœur, et qu'il destine à sa bergère; tresser un chapeau de paille qu'il sait orner de fleurs allégoriques, pour lui exprimer ce

qu'il ressent. Quel est le mobile de ses actions? l'amour!

Un amant qui avait une maîtresse à qui il manquait un œil, se fit borgne pour lui ressembler!

L'amour heureux jouit dans le présent, et rien ne le trouble, s'il n'est porté à l'excès. L'amour sans succès, ou timide, indépendamment qu'il conduit à l'anaphrodisie, peut dégénérer, chez la femme, en nymphomanie, si la personne ne peut obtenir le prix de ses désirs.

L'amant écouté, ou l'amour heureux, est accompagné des jeux et des ris, avec lesquels il folâtre; l'amour malheureux, au contraire, traîne à sa suite le lugubre cortége de la douleur, de l'inquiétude, de l'humiliation et de la jalousie. Des tentatives dans ces passions exaltées ont pour résultat l'anaphrodisie.

« Dans l'amour heureux, dit M. Debreuze (1), l'énergie vitale est en général augmentée, les facultés de l'esprit se développent; et si l'on sent trop pour pouvoir exprimer tout ce que l'on sent, cependant on n'a, dans nulle autre circonstance, ni la même richesse dans les pensées, ni autant de cette éloquence persuasive

(1) Ouvrage cité. p. 25.

qu'on a si bien nommée le langage du cœur. Le visage est riant et animé, la vivacité brille sur tous les traits ; les yeux sont couverts d'une humidité éclatante ; les regards, toujours doux, sont tantôt vifs, tantôt languissans ; la voix devient faible et touchante ; les distractions sont nombreuses, l'âme est inattentive à tous les objets extérieurs autres que l'objet aimé. Cet objet s'approche-t-il, son souvenir vient-il caresser l'imagination, paraît-il enfin : le cœur palpite, le pouls s'élève et devient irrégulier, l'âme se dilate, et semble s'échapper dans un soupir pour voler vers lui ; les yeux peignent les désirs et l'agitation ; les pensers nombreux se confondent, et l'amant, tout occupé de sentir, n'a plus le pouvoir de parler : *vox faucibus hæsit;* enfin, s'il rompt le silence, ses réponses sont peu conformes aux demandes, et encore sont-elles interrompues par de longs et de fréquens soupirs. »

« L'amour heureux dort peu ; si parfois il sommeille, il est toujours couché sur les roses, et l'imagination l'enivrant de parfums, semble saisir l'instant où les sens externes ne veillent plus, pour faire entrer dans l'âme, sur l'aile des songes, les élémens du feu dont il se nourrit. »

On voit, par cet élégant tableau, que l'amour

heureux ne trouble point les fonctions de l'appareil génital, et qu'il peut rarement causer l'anaphrodisie, si ce n'est en cas d'un excès de sensibilité.

« Si, au contraire, continue M. Debreuze, l'amour malheureux succombe sous le poids de ses ennuis, il ne trouve dans les bras de Morphée que des songes enfantés par l'inquiétude, le désespoir et la jalousie. Le désir le rapproche aussi des roses, mais c'est pour augmenter son supplice; il ne peut les atteindre, et sans cesse il est froissé par leurs épines. » Voilà un sommeil qui n'est point réparateur, dont les suites énervantes, occasionant une asthénie musculaire, conduisent à l'anaphrodisie.

« Dans l'amour malheureux, est-il dit encore, une tristesse habituelle est empreinte sur sa physionomie; celui qui en est la victime semble doué d'un excès de sensibilité qui le dispose à partager les maux d'autrui, son esprit est rêveur, ses soupirs sont plus fréquens; il aime la solitude; ses yeux expriment la langueur; les femmes sutout ont du plaisir à pleurer; l'appétit diminue, le sommeil est interrompu, le son de la voix a quelque chose d'attendrissant qui semble vouloir aller chercher l'âme de l'objet aimé, pour l'émouvoir et le rendre sensible; le

pouls, ordinairement faible et languissant, se change et s'anime à la moindre lueur d'espérance : voir l'objet aimé, entendre prononcer son nom, suffit pour réveiller l'âme et toutes les fonctions auxquelles elle préside : dès lors le pouls devient fréquent et développé ; la voix, la respiration se précipitent ; la poitrine s'élève et s'abaisse par des mouvemens forts et rapides ; enfin, l'on voit tout à coup sur la face les roses du plaisir et de la volupté succéder aux lys de l'abattement et de la langueur ; si, au contraire, les obstacles ne sont pas vaincus, que l'inquiétude et le chagrin persistent, bientôt les yeux s'enfoncent, l'appétit se perd tout-à-fait, la transpiration diminue, la maigreur s'empare du corps, le sommeil est troublé par les rêves les plus sinistres, et enfin le désespoir, la mélancolie, et mille autres affections succèdent à ce pénible état. » *Non solum in animum impetum facit Amor,* a dit Platon, *verum et in corpus tyrannidem exercet vigiliis, curis macie, dolore, et mille affectibus lethalem noxam inferentibus corpus vexat.*

L'Amour n'est pas sensible à nos vives alarmes,
C'est un enfant cruel, il se plaît dans nos larmes.
Nos malheurs sont ses jeux ; nos peines ses loisirs,
L'abeille vit de fleurs, l'Amour vit de soupirs.

(Gresset.)

L'amour malheureux, selon Tourtel (1), remplit d'amertume et de regrets, et donne naissance à des affections nerveuses cruelles, telles que la mélancolie, l'hystérie, la catalepsie, la nymphomanie. » On peut ajouter l'anaphrodisie, névrose de l'appareil générateur.

« L'amour (2), dit le célèbre Huet, évêque, n'est pas une passion de l'âme seulement, comme la haine, l'envie, mais c'est aussi une maladie du corps, comme la fièvre. Elle est dans le sang et dans les esprits qui s'allument, s'agitent extraordinairement, et on pourrait la traiter méthodiquement par les règles de la médecine pour la guérir. Je crois que l'on en pourrait venir à bout par de grandes sueurs, et de copieuses saignées qui, emportant avec l'humeur les esprits enflammés, purgeraient le sang, calmeraient son émotion, et le rétabliraient dans son état naturel. Ce n'est pas une simple conjecture, ajoute le prélat, c'est une opinion fondée sur l'expérience. »

« Un grand prince, atteint d'un amour violent pour une demoiselle de mérite, fut contraint de partir pour l'armée. Tant que son absence

(1) *Hygiène*, 2e volume, p. 364.

(2) *Encyclopediana.*

dura, sa passion s'entretint par le souvenir, et par un commerce de lettres fort fréquent jusqu'à la fin de la campagne, qu'une maladie dangereuse le réduisit à l'extrémité. Il reprit sa santé, mais sans reprendre son amour, que de grandes évacuations avaient emporté à son insu ; car, se persuadant d'être toujours amoureux, et ne l'étant plus que de mémoire, il se trouva froid et sans passion auprès de celle qu'il croyait aimer. »

Cet exemple d'anaphrodisie est dû principalement à la débilité produite par les évacuations excessives que ce prince avait essuyées.

Lucrèce (1), dit M. Esmenard, peint avec une chaleur contagieuse la fureur et l'ivresse d'un âge impatient de jouissances, et le délire tumultueux de ses jeunes sens. M. Delille commence par observer combien, dans nos sociétés brillantes et corrompues, les lois, les mœurs et les arts ajoutent à l'énergie de l'amour ; il s'attache à montrer combien l'amour-propre, la vanité, l'ambition, la crainte, la jalousie, lui donnent d'activité, de charmes et de tourmens. Car l'âme des femmes françaises, selon Valmont-Bomare, semble n'avoir été faite que pour sentir ; elles

(1) Notes du chant second du poëme de l'*Imagination*.

prétendent n'avoir été formées que pour le doux emploi d'aimer et d'être aimées. Aussi faut-il éloigner de la danse, et surtout de la valse, la jeune épouse dont on veut seul posséder le cœur. Ce n'est pas de la valse comme danse nationale que j'entends décrier l'usage, elle est innocente dans ses motifs et, je crois, dans ses résultats; je veux parler de cette danse introduite en France par la coquetterie et la luxure, de cette danse voluptueuse où l'innocence a tant de risques à courir.

Connaissez tous ces pas, tous ces enlacemens,
Ces gestes naturels qui sont des sentimens;
Cet abandon facile, et fait pour la tendresse,
Qui rapproche l'amant du sein de sa maitresse.
Ce dédale amoureux, ce mobile cerceau,
Où les bras réunis se croisent en berceau (1),
Et ce piége si doux où l'amante enchainée
A permettre un larçin est toujours condamnée.

Voilà pour le moral; quant au physique: « La valse, selon le docteur Villeneuve, est certainement dangereuse aux personnes d'une constitution très-irritable, et surtout aux femmes d'un tempérament nerveux. Le tournoiement plus ou moins rapide qui constitue ce genre de danse,

(1) Poëme de la *Déclamation*.

produit des spasmes, des nausées, des syncopes et autres accidens nerveux. Il est bien vrai de dire que le plaisir des sens est une fleur dont le parfum s'évapore, et dont l'éclat s'éteint sous la main qui la cueille. »

« La jeunesse (1) n'a véritablement qu'une passion, à laquelle se rapportent constamment, et dans presque tous les individus, ses autres affections. Elle est le résultat nécessaire de l'action du principe de la vie, entièrement dirigée alors vers une seule fin. Cette action dévorante a physiquement son foyer dans la région de la sensibilité; c'est de là qu'elle s'élève et porte le trouble à la tête, qui, ainsi, n'en est que secondairement agitée. Elle peut bien égarer pour quelque temps ce qu'elle y trouve de raison; mais elle n'y déprave rien.... Du moment où le cœur se calme, et dans le sens le plus physique, le désordre de la tête cesse, et il n'en reste, au lieu de vices, que d'heureux souvenirs. »

Ah! l'amour, « l'amour (2), la plus violente des passions, agite à la fois toutes les puissances physiques et morales. L'âme et le corps y réa-

(1) Perreau, *de l'Homme physique et moral*, p. 211.

(2) Perreau, *Etude de l'Homme moral et physique*, page 354.

gissent sans cesse l'un contre l'autre, dans un tel tumulte, que la raison ne peut guère trouver un seul instant de calme pour se faire entendre. »

« Cette passion réunit en elle seule presque toutes les autres. On reconnaît dans ses accès les tourmens de la jalousie, les emportemens de la colère, les fureurs de la vengeance, et les sombres projets du désespoir. Il n'est pas une vive affection de l'âme qu'elle ne manque d'associer... Aussi les filtres furent-ils inventés pour guérir les amans malheureux, ou adoucir leurs peines (1). »

« Les effets de l'amour, dans l'organisation, sont d'en troubler presque immédiatement tou-

(1) « Lisez Ovide, Virgile, Tibulle, Properce, ils parlent tous de philtres qu'on se procurait chez les magiciennes de leurs temps, pour se faire aimer. Mais Ovide n'en parle que pour s'en moquer. Si les magiciennes, dit-il, avaient le secret d'enflammer les cœurs, et d'enchaîner les amans, *Circé* eût-elle laissé partir *Ulysse*, et *Médée* son infidèle *Jason?* » Salgues, t. II, p. 158, *des Erreurs et Préjugés répandus dans la société.*)

Le meilleur talisman auprès des belles, est de savoir leur plaire, et les charmer par une extrême complaisance, une soumission sans bornes, et beaucoup d'amabilité.

tes les facultés, en y excitant, par secousses, un mouvement impétueux et ardent qui a tous les caractères de la fièvre. L'appétit se perd, le sommeil fuit; lorsque, rappelé par l'excessive fatigue de cette continuelle agitation, il paraît revenir pour quelques instans, des rêves brûlans le tourmentent, et ne lui permettent pas de rien réparer. Ce désordre dans les fonctions naturelles se fait bientôt sentir dans les fonctions vitales: la poitrine s'affecte, la tête s'échauffe de plus en plus, le délire survient par intervalles, et finit quelquefois par se fixer dans un état absolu de la folie. La maigreur, la prostration des forces, ne tardent pas d'annoncer un profond épuisement, impossible à réparer; toutes les humeurs s'altèrent et se dépravent; enfin la consomption, si un accès de fureur ne l'a prévenue, termine cet état de souffrance. »

Puisque l'amour exerce une action manifeste sur la circulation et la respiration, on voit, par ces détails, que l'anaphrodisie est la suite inévitable d'une passion exaltée.

§ II.

L'amitié est un sentiment plus durable que l'amour. Il n'est ni le produit du tumulte des

sens, ni celui des rêves de l'imagination ; c'est un amour de bienveillance réciproque, basé sur des rapports d'estime et de sympathie (1).

« Les anciens, dit *Moreri*, considéraient l'amitié comme une déesse. On la représentait sous la figure d'une jeune femme simplement vêtue d'une robe blanche, dont le côté gauche était

(1) Je lis avec intérêt, dans un ouvrage intitulé : *Du Hasard, ou fragmens sans suite d'un ouvrage sans fin,* le parallèle suivant entre l'amour et l'amitié :

« L'amour est comme ces déserts brûlans de l'Afrique, où les mirages viennent montrer tour-à-tour des palais, des forêts, ou des fleuves, là où il n'y a qu'un sable mouvant.... là tout est illusion. »

« L'amitié ressemble à ces petits champs que l'on cultive avec succès, parce qu'ils s'enrichissent de tous les soins qu'on leur donne, et qui centuplent le grain de blé qu'on y sème.... ici tout est produit. »

« L'amour est comme la fleur, il n'a qu'une saison ; l'amitié est comme la tige, elle résiste aux hivers. L'amour est comme le plaisir, dont il faut jouir de suite ; l'amitié, comme le bonheur, qu'il faut préparer de loin. L'amour repose sur l'égoïsme et sur l'illusion ; l'amitié n'existe que par le désintéressement et la vérité. En amour, celui qui oblige est celui qui donne ; en amitié, c'est celui qui reçoit. »

découvert, et où elle montrait de la main droite son cœur, avec ces mots en lettres d'or : *Loin et près.* Sa tête, qui paraissait toute nue, était entourée d'une couronne de fleurs de grenades, d'où l'on voyait sortir quatre de ses fruits, avec ces paroles : *Hiver et Eté.* Le bas de la robe était entouré de ces deux autres mots : *La Vie et la Mort.* La déesse, ainsi représentée, embrassait de la main gauche un ormeau sec entouré d'un cep de vigne.

La jeunesse de la déesse annonce qu'elle ne doit jamais vieillir, et toujours être la même dans ses doux empressemens. Son vêtement simple exprime sa franchise ingénue. Son côté gauche est découvert, parce que son cœur doit être toujours ouvert à ses amis. La devise *loin et près* se fait assez comprendre ; sa tête est nue, pour faire connaître qu'elle doit révéler sans réserve toutes ses pensées à ses amis. La couleur des grenades annonce l'ardeur et l'immortalité d'une tendresse mutuelle. La devise *Hiver et Eté* rappelle qu'on la trouve toujours, soit dans la prospérité, soit dans l'adversité. Enfin, les deux mots gravés au bas de sa robe, et l'ormeau entrelacé d'un pampre de vigne, annoncent que l'amitié est toujours la même, pendant la vie et après la mort.

Quoique l'amitié soit plus paisible dans ses affections que l'amour, elle ne produit pas moins quelquefois des ravages dans l'économie ; et quoiqu'elle soit susceptible (1) d'élever le courage, d'exciter sans secousse l'énergie vitale, et de favoriser les sécrétions, on rapporte cependant qu'au siége de *La Chapelle*, un Espagnol mourut en tenant embrassé le corps de son ami; et qu'*Horace* ne survécut que neuf jours à la perte de *Mécène*.

En ne considérant ici l'amitié que sous le rapport de l'anaphrodisie qu'elle peut produire, nous citerons l'exemple de plusieurs vrais amis séduits par les grâces enchanteresses des épouses de leurs amis, et tombés sans défense dans leurs filets, abjurer soudain leur méprise criminelle, être atteints d'un heureux remords, et tout à coup frappés d'une complète anaphrodisie, que l'une d'elles ne put jamais pardonner. C'est le cas de dire : « Quel empire n'aurait pas la beauté sur les hommes, si elle se trouvait toujours unie à la vertu! »

§ III.

L'Espérance et le Désir. Ces atteintes d'un bonheur que l'on envie compliquent la combi-

(1) Debreuze, page 33.

naison des passions qui constituent l'amour; et quoique en général, dans cette affection simple en apparence, et non perturbatrice, les fonctions vitales ne soient pas perverties au premier abord, elles le deviennent bientôt, par exemple, lorsqu'un amant passionné, attendant au rendez-vous l'objet de ses amours, sa maîtresse adorée, apprend qu'elle est dans les bras d'un autre!... Alors, commotion universelle et reflux précipité du sang vers le cervau et vers les poumons; alors dyspnée, tintement d'oreilles, bouche pâteuse; les yeux, naguère tranquilles, s'allument, son pouls s'élève, sa parole n'est plus libre, et à une passion douce succède la fureur. De là, mépris pour la parjure qui est devenue indigne de son culte; de là abolition de l'énergie vitale dans l'appareil générateur. En vain il s'apprêterait à célébrer les doux mystères de l'hyménée, il ne pourrait donner à cette infidèle, s'il l'aimait de cœur, la moindre marque de sa tendresse, ni accomplir ses vœux les plus ardens.

Le Désir. Affection de l'âme qu'accompagne l'inquiétude, et que suit souvent le dégoût; ce mouvement spontané vers un objet qu'on n'a pas, provoque plus facilement l'impatience, l'irrésolution et la distraction, inter-

rompt même l'œuvre de la digestion; alors anophrodisie. Cependant si les désirs ne font que naître, s'ils sont bientôt satisfaits, les organes sexuels n'ont pas le temps d'être énervés par le travail de l'imagination, en ce cas il ne peut y avoir anaphrodisie.

L'espérance, au contraire, plus calme en ses mouvemens, produit le plus ordinairement à l'économie une douce impulsion. Alors le pouls est réglé, la respiration libre, la voix douce et égale, l'imagination empreinte de tableaux rians, et l'âme tranquille et soumise. L'essapérance, dans ce cas, est une passion plutôt salutaire que désorganisatrice, puisque, loin de troubler les fonctions vitales, elle en conserve l'équilibre.

§ IV.

La Gaîté, la Satisfaction morale et le Plaisir. Ces sensations n'étant qu'une modification de la joie, ne peuvent être considérées comme passions nuisibles, et elles facilitent plutôt le congrès qu'elles ne s'y opposent.

Les individus susceptibles d'anaphrodisie sont plus souvent bilieux et mélancoliques, que gais et sanguins. Dans la gaîté, toutes les fonctions se font régulièrement, l'appareil circulatoire

n'éprouve aucune altération ; de là respiration égale, et transpiration facile et non interrompue. La tristesse conduit à l'anaphrodisie, tandis que la gaîté en dégage.

« La joie de l'esprit, dit Salomon (Proverbes chap. XVII. v. 22), rend le corps plein de vigueur, mais la tristesse dessèche les os.

§ V.

« *La Joie* (1) paraît être un mouvement de l'âme par lequel elle s'épanouit, diverge, pour ainsi dire, vers toutes les extrémités sentantes pour se livrer exclusivement à la sensation du bien qui lui est offert. Tous les traits de l'homme joyeux sont rayonnans ; certaine vivacité brille dans ses yeux, le sourire est sur ses lèvres, son visage est épanoui, une couleur rosée l'anime, ses yeux expriment surtout ce que son cœur éprouve, et annoncent d'avance ce que sa bouche va bientôt publier ; car, n'omettons pas de le dire, de tous les caractères de la joie, la loquacité est le plus remarquable et le plus constant. L'homme joyeux croit que tout doit prendre part à son bonheur ; il le raconte, il le publie,

(1) Debreuze, page 35.

il veut que tout partage l'émotion qui le transporte ; aussi l'amoureux *Orosmane* s'écrie-t-il en conduisant Zaïre à l'autel :

Je veux que tous les cœurs soient heureux de ma joie.

On a vu des personnes mourir d'un excès de joie ; d'autres guéries de paralysie et de goutte par la secousse inattendue d'une nouvelle ou d'un événement qui les comblait de joie. Denis, tyran de Syracuse, périt de l'excès de sa joie, en recevant le prix de la poésie à Athènes. *Aulu-Gèle, Sophocle* et *Van-Swieten* citent plusieurs de ces exemples.

Dans la joie vive, la douce excitation que produit la gaîté fait place à une agitation tumultueuse qui cause des palpitations, des sanglots, des anévrismes, l'hémoptysie, l'insomnie, la fièvre, le délire, les syncopes, le spasme, le tremblement des membres, l'apoplexie, le trouble de l'esprit, la folie, et enfin quelquefois une mort subite (1). »

Cependant une joie vive, une frayeur soudaine, un accès de colère, et toute passion vive capable de déterminer le collapsus du système

(1) Debreuze, page 37.

nerveux, peuvent produire l'anaprhodisie. Combien de fois, au milieu des ébats d'une gaîté folâtre, n'a-t-on pas vu des femmes jalouses, soupçonnant injustement leur amant, les accabler d'injures, leur adresser des reproches si peu mérités qu'ils tombaient dans une espèce d'idiotisme? La syncope génitale est subite en ce cas, et elle suit immédiatement l'affection morale qui l'a provoquée. Sans être amant transis, on ne saurait plus, dans ce cas, être disposé aux jeux de Cythère et d'Amathonte; on serait, au contraire, presque assuré de faire naufrage avant d'entrer au port.

La violente secousse, la profonde commotion qu'une passion vive fait éprouver à l'ensemble du système nerveux suffit pour changer l'ordre actuel des fonctions, réveiller des organes depuis long-temps endormis, lever des obstacles qui s'opposaient à la libre circulation des fluides, en un mot, remettre en activité toutes les fonctions. Alors disparaissent les catalepsies, les paralysies, la mélancolie, et autres névroses des organes essentiels à la vie. On peut citer à l'appui de ce principe l'exemple d'un jeune Marseillais qui me consulta, à Saint-Domingue, sur l'anaphrodisie qu'il éprouvait depuis qu'il croyait sa maîtresse infidèle, état humiliant duquel il

triompha lorsqu'il se fut convaincu de l'innocence de sa belle par des preuves incontestables. Alors sa vigueur et sa puissance durent leur énergie à l'excès de joie qu'il éprouva de n'avoir point été trompé.

§ VI.

La Hardiesse est une assurance dans les entreprises avec espoir de succès. Autant la confiance dans les puissances motrices de l'appareil générateur relève l'énergie vitale, autant la défiance en ses propres forces, les plaisanteries d'une coquette sur le peu de valeur d'un fier et courtois chevalier, nuisent comme propos débilitans, et éloignent d'un congrès parfait, en privant les organes de leur puissance par la rétrocession vers le centre, du sang et des forces vitales qui y affluent pour la consommation du coït.

La hardiesse est donc le résultat de la confiance que nous avons en nos propres forces. On ose sans craindre ; alors l'équilibre de l'appareil générateur persiste, et il n'y a plus à craindre la retraite des fonctions vitales vers les organes du cœur et du cerveau.

§ VII.

La Colère accélère la circulation, et pousse

le sang vers la tête; cette passion violente et désorganisatrice, semblable à un orage impétueux qui gronde avec fracas et s'apaise incontinent, produit cependant dans l'économie les plus grands désordres, quoique suivie immédiatement d'un relâchement en raison du degré de l'excitation. La colère est sans conseil comme l'amour est sans raison; elle s'apaise par soumission. C'est un désir destiné à venger un outrage ou un mécontentement.

« Dans la colère (1) les mouvemens sont désordonnés, et presque involontaires, la force physique est augmentée. »

Qu'un homme entreprenant essuie un refus de la part d'une belle à laquelle il a adressé ses vœux et son hommage, il s'irrite, et la colère, augmentant ses forces physiques, le système veineux distendu annonce le spasme des troncs artériels, le pouls augmente de vitesse. bientôt les vibrations deviennent irrégulières, sa peau brûlante, sa face colorée, ses yeux étincelans, sa bouche haletante et remplie d'écume annoncent l'effort excentrique. C'est en cet état que l'homme colère acquiert la force du satyre; et, s'il m'est permis de citer un exemple de ce

(1) Debreuze, page 37.

genre parmi les animaux, je rappellerai celui d'un monstrueux crocodile que je pris vivant, à Saint-Domingue, dans les filets tendus par mes nègres à ces reptiles, et qui, entouré de feu, entra tellement en fureur, qu'il broyait d'un seul coup de mâchoire des morceaux de bois de la grosseur du bras; qu'il s'élevait à huit pieds de hauteur, en s'entortillant d'une corde attachée à une poutre très-élevée, et qu'il faisait preuve d'une érection fréquente avec émission de liqueur séminale, émission accompagnée du son de voix tremblotant qui lui est propre.

Semper fortis Ajax, fortissimus tamen in furore.

Si la colère ajoute quelquefois à la force, l'abattement qui lui succède fait tomber dans l'anaphrodisie, car alors le spasme est si violent que le visage pâlit, les lèvres sont tremblantes, la voix s'éteint, le pouls se concentre, quoique toujours irrégulier, la respiration est pénible, enfin, la suffocation termine bientôt ce hideux tableau. Il est aisé de concevoir qu'au milieu de ce tumulte des sens on ne peut être disposé à l'amour.

§ VIII.

L'ambition, prise dans notre acception pour

le désir de séduire et de posséder seul l'objet de sa tendresse, est cependant une passion insatiable. A-t-on obtenu? on désire encore quelque autre faveur.

L'ambition diffère essentiellement de l'amour, en ce que cette dernière passion s'éteint par la jouissance. Lorsque le musicien *Thimotée* jouait un certain air de bravoure devant Alexandre, ce conquérant s'enflammait de fureur, et courait de suite aux armées.

Tissot (1) rapporte l'histoire d'un magistrat suisse qui tomba mort aux pieds de son heureux concurrent, au moment où il s'approchait pour le féliciter de l'avoir emporté sur lui dans une élection populaire.

L'ambition, sous quelque modification qu'on puisse l'envisager, est au rang de ces passions brusques et tumultueuses qui produisent à toute l'économie de fortes secousses, provoquent les métastases, soit en privant de leur énergie les organes affectés, soit en établissant sur d'autres points le même degré d'irritation. Alors la vie, pour ainsi dire, se concentre, les capillaires éprouvent un spasme universel, le cerveau est comme comprimé, les palpitations

(1) *Traité des nerfs*, tome III, p. 421.

jettent dans le plus grand trouble, et l'appareil génital surtout est frappé d'une asthénie musculaire complète et involontaire.

Des Passions débilitantes.

§ I.

PROPOSITION XVII.

Toute passion fortement débilitante peut produire l'impuissance, en jetant dans le collapsus l'économie en général, et les organes génitaux en particulier.

« *La douleur, ou affliction,* précède ordinairement la tristesse (1); elle est le résultat d'une révolution qu'amène une idée pénible, ou une nouvelle fâcheuse (2). Dans cette affec-

(1) Debreuze, ouvrage cité.

(2) Un des chirurgiens attachés à mes ambulances, comblé de joie d'avoir retrouvé, au milieu des troubles de Saint-Domingue, une charmante mulâtresse pour laquelle il soupirait depuis long-temps, et qui avait reçu d'elle les sermens du plus pur amour, et la promesse de le lui prouver à la première occasion, allait voir couronner ses feux, lorsqu'un de ses amis est cerné et mas-

tion, les forces se concentrent vers l'épigastre et établissent cette constriction précordiale qu'on a nommée le serrement de cœur ; et, comme l'a dit le professeur Hallé, *tout annonce à l'extérieur ce sentiment interne*, et confirme l'exactitude de l'expression dont on se sert ; la circulation est ralentie, le pouls est quelquefois lent, quelquefois fréquent, mais toujours inégal et petit ; l'appétit diminue, la digestion se fait mal, la langueur est dans les yeux, le visage est pâle, on n'y retrouve plus l'éclat vermeil de la santé ; la respiration est languissante et rare, la voix est traînante, la parole embarrassée, de profonds soupirs sortent lentement de la poitrine, les forces sont abattues, le corps se contracte, dit Sanctorius, il devient sec ; les facultés de l'âme perdent leur énergie, la mémoire vacille, le jugement devient confus, enfin toutes les fonctions languissent, et celle

sacré par une horde de nègres révoltés. La douleur qu'il ressentit de cette perte irréparable fut si profonde, que son âme anéantie refusa toute relation avec les organes des sens ; il éteignit le flambeau de l'Amour à la porte même de son temple. Quelle prêtresse, au milieu de ses soupirs et de sa douleur, aurait pu le rallumer ?...

de la transpiration est surtout considérablement diminuée (1).

« Le cri de douleur, dit Valmont-Bomare, ce signe intéressant qui porte dans l'âme de ceux qui l'entendent cette pitié qui fait voler au secours de celui qui souffre, le cri de douleur est un effort de la nature qui émeut le plus notre sensibilité. »

La transition subite d'une douleur profonde à une joie excessive, et de l'espérance au désespoir, peut faire périr sur-le-champ. M. Massicot, chirurgien du bourg de la Petite-Rivière (canton de l'Artibonite, île de Saint-Domingue), où les blancs, gardés comme ôtage par le politique et féroce Toussaint Louverture, furent massacrés à l'arrivée des Français de l'expédition du général Leclerc ; M. Massicot, ayant été attaché à nos ambulances, et balloté plusieurs fois entre la vie et la mort, succomba à l'excès de sa joie lorsqu'il parvint à se sauver avec nous du camp des révoltés pour gagner le poste des Français.

Le seigneur d'Ermenonville, Dominique de

(1) *Morborum putridorum et malignorum causa est mæror.* (Baglivi, *Prax. med.*)

Vic, un des plus fidèles amis de Henri IV (1), passant deux jours après l'assassinat de ce prince dans la rue de la Ferronerie, fut tellement saisi de douleur qu'il tomba mort à l'endroit même où le crime avait été commis.

§ II.

Le Chagrin est une modification de la douleur, comme la mélancolie l'est de la tristesse.

Et quis non causas mille doloris habet?

« Les effets du chagrin, dit le docteur Villermay (2), nous offrent un tissu de phénomènes physiques qui conduisent plus spécialement à l'hypocondrie; torpeur générale, diminution de l'irritabilité musculaire, pesanteur et lassitudes spontanées, pâleur du visage, refroidissement des extrémités, sentiment d'un reflux du sang vers le cœur, diminution de la transpiration, sueurs froides, lenteur marquée du pouls, perte de l'appétit, trouble des digestions, irrégularité dans toutes les sécrétions, suppression de

(1) Debreuze, *des Passions*, etc.

(2) Villermay, *Recherches sur l'Hypocondrie*.

certaine évacuation, maladies diverses, *faiblesse générale*, instabilité du jugement, pusillanimité. Si l'affection morale persévère, les symptômes de l'hypocondrie se renforcent, et la maladie se confirme. »

> Le chagrin me dévore, et mon âme abattue,
> Sans force et sans secours, cède au coup qui la tue.
> (La Suze, Poésies).

Le chagrin agit si puissamment sur nos affections qu'on ne peut nombrer les milliers de ses victimes. Le spleen ne conduit-il pas à l'anaphrodisie ? »

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE

DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE PREMIER VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

